This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

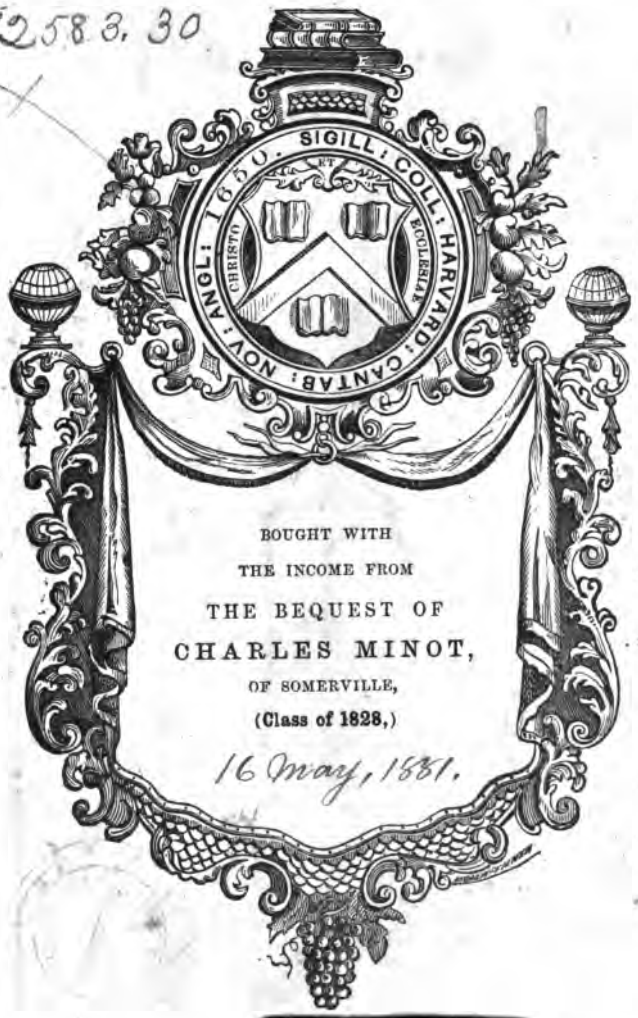
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

WIDENER
HN NEC6 9

42583.30



BOUGHT WITH
THE INCOME FROM
THE BEQUEST OF
CHARLES MINOT,
OF SOMERVILLE,
(Class of 1828,)
16 May, 1881.

TOUTE SEULE

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

PUBLIÉS DANS LA BIBLIOTHÈQUE CHARPENTIER

à 3 fr. 50 chaque volume

MADEMOISELLE GUIGNON. 2e édition. . . . . 1 vol.

LE MARIAGE DE GÉRARD. — UNE ONDINE. 2e édition . . . . . 1 vol.

LA FORTUNE D'ANGÈLE. . . . . 1 vol.

RAYMONDE. — LE DON JUAN DE VIRELOUP. 2e édition . . . . . 1 vol.

SOUS BOIS. 2e édition. . . . . 1 vol.

LE FILLEUL D'UN MARQUIS. 3e édition. . . . . 1 vol.

LE FILS MAUGARS. 3e édition. . . . . 1 vol.

Paris. — Imprimerie Vve P. Larousse et Cie, rue Montparnasse, 19.

Anal.

ANDRÉ THEURIET

TOUTE SEULE

UN MIRACLE — SAINT-ÉNOGAT

TROISIÈME ÉDITION

PARIS
G. CHARPENTIER, ÉDITEUR
13, RUE DE GRENELLE, 13

1880

Tous droits réservés

425 8 3.30

MAY 16 188

Mind-Cure.

TOUTE SEULE

I

CHEZ L'HUISSIER

Il fait une splendide matinée d'août, un de ces radieux matins où le ciel bleu, les nuages et le soleil semblent s'entendre pour répandre harmonieusement sur toutes choses l'ombre et la lumière. Sur le quai des Augustins, où les hautes façades des vieux logis maintiennent encore une demi-obscurité pleine de fraîcheur, une légère brise retrousse les feuilles des platanes et des peupliers; à travers la feuillée frissonnante, par-dessus le parapet où des nez fureteurs plongent dans les cases des bou-

quinistes, la Seine ensoleillée apparaît avec des chatoiements argentés. Les marchandes de fleurs poussent leurs brouettes embaumées d'œillets rouges, de jasmins et d'héliotropes. Tous les cris du Paris matinal se détachent sur la basse bourdonnante des roulements de voitures et montent en l'air, mêlés aux sifflements aigus des martinets et aux sonneries éparses des cloches d'église. — Il y a de la joie partout : dans le ciel, dans l'eau, sur la terre ; — il n'y a que moi qui ne sois pas gaie.

Je chemine d'un pas déjà maussade et fatigué. Je grogne — en dedans — contre le soleil, contre les flâneurs qui obstruent le trottoir, contre les omnibus qui passent tous complets, roulant inondés de clarté sur les ponts et s'enfonçant rapidement dans les rues plus sombres. Je bougonne surtout contre cette corvée qui m'attend là-bas, tout là-bas, chez cet huissier qui demeure au bout de la rue Saint-Denis, et où M. La Guêpière m'a donné rendez-vous à neuf heures et demie.

Il s'agit d'un *référé* à signer. Autant que j'ai pu le comprendre, c'est un nouvel expédient dilatoire

imaginé par mon mari pour arrêter une saisie qui nous menace tous deux : lui, comme débiteur principal, et moi, comme caution. Il a touché l'argent, naturellement, et selon son habitude il a oublié de payer les intérêts. La créance est hypothéquée sur ce pauvre petit domaine du Chânois que je lui ai apporté en dot; de sorte que je me trouve mêlée une fois de plus à ce tripotage procédurier qui m'effraye et qui m'énerve. Je suis furieuse de ce nouveau tour de mon ingénieux et peu scrupuleux époux, et, tout en allant au rendez-vous, je maugrée entre mes dents :

— Cette fois, ce sera le dernier! Certainement, ce sera le dernier!

Je passe devant les Halles. La cloche de neuf heures vient de sonner. Les petits marchands se hâtent d'enlever les tas de choux, de carottes, de salades qui jonchent le trottoir. Tout ce quartier est gai, remuant, imprégné d'une salubre et réjouissante odeur campagnarde; mais rien ne peut secouer mon humeur mélancolique. Au contraire, ces légumes verts en monceaux me font repenser à mon pauvre Chânois, où je ne récolte pas même

une feuille de chou. Grâce à M. La Guêpière, le Chânois ne me rapporte, pour le quart d'heure, que des feuilles de papier timbré...

Je presse le pas et j'entre dans la rue Saint-Denis, humide, noire, grouillante de gens affairés. Au bout de cinq minutes, je reconnais de loin sur le trottoir mon aimable mari. Il brandit sa canne avec des airs juvéniles et conquérants, en se promenant devant la maison de l'huissier. Il m'a aperçue, lui aussi, mais il ne fait pas d'abord mine de me voir. D'un coup de tête sec, il rajuste son cou entre les pointes de son col cassé, fait saillir ses manchettes en secouant brusquement les bras, et, quand il sent qu'il est tout à fait *au point*, il daigne m'apercevoir. Il s'avance d'un air dégagé et me salue d'un : — Ah ! te voilà ! — comme s'il s'agissait d'une partie de plaisir.

Nous entrons. Il monte, leste comme un écureuil dans sa jaquette d'alpaca noir. Il a la tournure ridiculement jeune et nullement d'accord avec ses yeux aux paupières ridées et son cou plissé. Je le suis, à distance. L'escalier est obscur et boueux. A l'entresol, la loge du concierge, d'où

s'exhale une odeur de choux-fleurs au gratin; au premier, une plaque avec ces mots : *Externat de jeunes demoiselles*, et, à travers la porte, un bourdonnement sourd d'enfants apprenant toutes ensemble leur leçon à mi-voix; enfin, au second, une plaque d'huissier, ovale, en cuivre terni, et au-dessous l'inscription sacramentelle : *Tournez le bouton*, *s. v. p.* M. La Guêpière tourne le bouton et passe le premier.

Voilà un homme qui sait se présenter chez un huissier! Il entre, le corps et la jambe gauche en avant, gracieux au possible, la bouche en cœur, le chapeau à la main. Moi, je le suis, l'oreille basse, comme une condamnée.

L'huissier, maître Plumerel, est déjà parti en *récolement*, et nous nous trouvons en présence du premier clerc : un homme d'une cinquantaine d'années, ayant une grosse tête chauve, de gros yeux ronds, des lèvres épaisses, d'épais sourcils en broussailles, une voix rude, et avec tout cela l'air fin et entendu. Il est assis devant un bureau en acajou protégé par une balustrade peinte en noir. Sur le bureau sont amoncelés des papiers timbrés

que je connais trop bien, hélas! grâce à l'expérience que j'ai acquise depuis que je suis en ménage. Je pourrais les nommer l'un après l'autre, sans les lire... Cette feuille simple, pliée en forme de lettre de faire part, c'est un *commandement;* cette double feuille, avec un en-tête en lettres gothiques, c'est une *assignation* au tribunal de commerce, et ce cahier noué en haut et en bas avec de la ficelle rouge, c'est une *signification* de jugement. Je regarde cela du coin de l'œil, et toutes les méchantes affaires que m'ont procurées les frasques de M. La Guêpière me reviennent à la mémoire.

— Asseyez-vous! dit brusquement le maître clerc, votre référé n'est pas encore prêt...

Et M. La Guêpière s'assied, avec un geste obséquieux de la main, signifiant qu'il n'est pas pressé. Il y a une chaise près de lui, mais je la laisse vide et je vais me rencogner dans un angle, près d'un poêle poudreux, dont le marbre est orné d'une carafe sale, au goulot moucheté de taches blanches et au ventre plein d'une eau jaunâtre. Cette carafe, sans un verre, me rend rê-

veuse : — Est-ce que les clercs y boivent tous à même?...

J'examine l'étude. Elle est éclairée par un jour cru, qui tombe d'une haute fenêtre ouverte sur une cour borgne. Perpendiculairement à cette fenêtre, le long d'une table appuyée au mur, sont alignés trois pupitres peints en noir, et sur deux de ces pupitres sont courbés deux hommes aux vêtements râpés, qui écrivent très vite. On entend le grincement de leurs plumes qui courent sur le papier timbré. Ils travaillent sans lever la tête, avec un acharnement anxieux, comme s'ils craignaient de n'arriver jamais au bout de leurs écritures.

Dans l'angle qui fait face à la niche du maître clerc se dresse un autre bureau en chêne, recouvert d'une molesquine éraillée et encombré de cartons verts. Là est assis un jeune clerc ayant une bonne figure provinciale : de clairs yeux bruns naïfs, des cheveux noirs taillés en brosse et une moustache qui laisse voir une bouche franche et spirituelle. Sa mise propre, sans être élégante, et sa mine honnête, presque ingénue, contrastent avec les têtes mal peignées et les sordides vête-

ments des deux expéditionnaires acharnés à leur besogne.

C'est le second clerc. Il est chargé de préparer le référé et il écrit sous la dictée de son collègue. J'entends des lambeaux de la phraséologie judiciaire :

« Estelle-Noémi-Geneviève Passerat, épouse séparée de biens dudit Raoul Lancelot de La Guêpière, etc. »

— De biens, seulement? demande le maître clerc en s'adressant à mon mari par-dessus la balustrade.

— De biens seulement, oui, monsieur! répond celui-ci avec un sourire qui soulève sa moustache teinte, entre-bâille ses lèvres minces et montre une double rangée de dents aiguës.

Je l'aurais tué!...

La porte s'ouvre et un petit homme trapu, à la mine dévastée, fait son entrée. Sa personne malpropre est comme imprégnée d'une odeur de misère et de vice. Sa barbe et ses cheveux moutonnants sont d'un gris sale; son pantalon effrangé et ses souliers n'ont pas été décrottés depuis huit

jours au moins; il a un gilet à châle, trop court, à carreaux bleus et café au lait; les manches et le collet de son paletot jaunâtre sont horriblement luisants. — C'est le colleur d'affiches. — Le maître clerc lui lance un regard froid et ironique.

— Déjà!... Vous ne vous foulez pas, vous! lui crie-t-il, vous en prenez à votre aise... On voit que vous avez des rentes.

Les deux acharnés gratte-papier s'arrêtent un instant pour sourire en regardant le maître clerc, puis leurs plumes se remettent à courir comme pour rattraper le temps perdu. Ils écrivent avec rage, le bout de leur nez frôlant presque le papier. Pendant ce temps, sans s'émouvoir, le colleur ôte son chapeau de paille, le remplace par une casquette de soie noire graisseuse. Il semble blasé sur les sarcasmes qu'on lui lance. Il tire placidement de la poche de son paletot un gros morceau de pain et une charcuterie quelconque, enveloppée dans un feuillet de registre, et il dépose avec précaution le tout au fond de son chapeau. Puis, se retournant vers le maître clerc, il demande d'un ton grincheux :

— Où sont les affiches?

— Là, dans le casier..., toujours à la même place.

— A la même place, à la même place, bougonne le colleur, on aurait pu les mettre autre part.

— Oui, mais on les a mises là... Là!... Entendez-vous, Benjamin! s'écrie le premier clerc impatienté.

— C'est bon! répond l'autre.

Il prend une liasse de papiers d'un rose tendre, qu'il soupèse dédaigneusement :

— Il n'y a que ça!... En voilà une propre journée!

— Jamais content! murmure ironiquement le premier; allons, à votre place, vieux, et pas d'aboiements...

Le *vieux* s'assied à son pupitre et, toujours grognant, se met en devoir de collationner les papiers timbrés avec les affiches. La porte s'ouvre de nouveau et livre passage à un brave homme qui s'approche timidement du maître clerc. Il apporte un petit acompte et demande deux jours de délai pour le reste.

— Impossible, réplique le principal d'un ton

bourru tout en comptant l'argent, je ne puis prendre cela sur moi, je ne suis que le premier clerc.

— Mais, monsieur, objecte le pauvre diable, je ne demande que deux jours.

— Que deux jours! comme vous y allez, vous!... Et pendant ce temps votre créancier languit.

— Oh! monsieur, il a les moyens d'attendre, il est riche.

— Il n'y a pas de riche qui tienne... Revenez à deux heures. M. Plumerel vous recevra après son déjeuner, et s'il veut vous donner du délai, ça le regarde, moi, je m'en lave les mains.

— Mais, monsieur, c'est aujourd'hui à midi qu'on me vend! s'exclame le solliciteur en jetant à droite et à gauche un regard désespéré.

— Je n'y puis rien, répète l'autre en haussant les épaules, bonjour!

Et le pauvre homme s'en va, la tête basse et l'air navré.

Pendant ce colloque, j'entends dans une pièce à côté une fraîche voix de jeune femme ou de jeune fille fredonnant la *Valse des roses*. La voix char-

mante et bien timbrée va et vient d'un coin à l'autre de la pièce voisine, et je me représente la fille de l'huissier, en peignoir clair, faisant de gentils rangements à travers sa chambre, mettant des fleurs dans l'eau, époussetant des bibelots... Quel contraste entre ce pauvre diable qui s'en va et cette jeunesse qui chante! Comment les huissiers peuvent-ils avoir de jolies filles possédant une aussi délicieuse voix?

Le son de cette voix fraîche me reporte aux temps où j'étais, moi aussi, une jeune fille insouciante et où je chantais en coupant des roses dans le petit jardin du Chânois... Je le revois, notre *mais*, avec ses pommiers moussus, ses plants d'artichauts, ses plates-bandes bordées d'œillets, et ma première jeunesse se lève devant mes yeux... Je n'étais pas heureuse tous les jours pourtant, et la maison n'était pas des plus gaies.—On n'est jamais bien gai quand on n'a qu'une médiocre aisance et qu'on joint difficilement les deux bouts.—Ma mère, vaniteuse et dépensière, ne visait qu'à éblouir nos voisins et à paraître riche; mon père, très serré et *regardant*, tout occupé de ses bêtes et de ses terres,

nous rudoyait quand les récoltes étaient mauvaises et criait comme un paon quand on lui présentait des mémoires à payer. Le ménage allait cahin-caha, mais j'étais à l'âge où l'on voit tout couleur d'arc-en-ciel. Bien qu'on n'eût qu'une maigre dot à me donner, j'aurais pu alors épouser un brave garçon, fils de gros cultivateur, qui m'aurait prise pour mes beaux yeux, sans trop regarder à l'argent; mais ma mère avait horreur des campagnards et voulait que sa fille épousât un homme du monde. Dans cet espoir on me menait à tous les bals de la préfecture voisine, et c'est là que je rencontrai M. La Guêpière. Il était Parisien et portait une décoration étrangère qui avait de faux airs de la Légion d'honneur; de plus, il mettait sur ses cartes : « Vicomte Lancelot de La Guêpière, » et prétendait descendre du fameux chevalier qui a donné son nom au valet de trèfle;—de là vient sans doute son amour pour le baccarat et la bouillotte; c'était dans le sang!—Cette illustre descendance et ce titre de vicomte avaient de quoi séduire ma mère. Elle fut éblouie par les façons et la langue dorée de M. La Guêpière; on se saigna pour me marier au descendant de Lancelot,

auquel j'apportai en dot mes vingt ans et la nue propriété du Chânois. Le pis, c'est que je me laissai unir sans trop de résistance à un homme qui avait le double de mon âge et qui, déjà à cette époque, se teignait les cheveux et la barbe. J'étais lasse des scènes domestiques et de la mauvaise humeur paternelle. La perspective de vivre à Paris m'avait fascinée, comme ma mère avait été séduite par l'idée d'avoir une fille vicomtesse. Et songer que les trois quarts des mariages se bâclent de la sorte!...

J'en ai bien rabattu depuis sept ans, et je pleure toutes les larmes de mes yeux en songeant à mon bon temps du Chânois. Oh! pendant ces sept années, quelle lamentable enfilade de déboires, de querelles et de concessions humiliantes! Après trois mois de mariage, le descendant du valet de trèfle avait hypothéqué le Chânois et m'avait brouillée avec ma famille. Il était rongé de dettes, passait ses nuits au jeu et ses journées à des tripotages d'affaires louches. Et cela dure toujours! Tous les huissiers de Paris connaissent notre adresse, et nous vivons continuellement entre un protêt et une

saisie... Mais je suis à bout de patience; j'en ai assez de cette vie où les scènes avec les créanciers alternent avec les scènes que me fait M. La Guêpière quand il rentre, décavé, au petit matin. Un avoué que j'ai consulté m'a dit que j'avais vingt fois de quoi faire prononcer ma séparation de corps. S'il m'était venu des enfants, j'aurais hésité, mais je suis seule et je suis décidée à prendre un grand parti... L'hiver prochain ne nous entendra plus nous quereller au coin de notre agréable foyer, et cette corvée d'aujourd'hui sera certainement la dernière que je subirai. J'aime mieux être dame de compagnie, institutrice, n'importe quoi, que de passer le restant de mes jours sous le même toit que Lancelot de La Guêpière!...

Et tout en ruminant mon projet, je ne puis m'empêcher de jeter un regard du côté de mon mari. Il a mis son pince-nez, et, de trois quarts, la main dans l'entournure du gilet, il lit le *Petit Journal*. Je me détourne avec un mouvement de colère, et, en relevant la tête, j'aperçois deux yeux fixés sur moi, deux yeux honnêtes et limpides, ceux du second clerc, le jeune homme aux cheveux coupés en

brosse. Nos regards se rencontrent. Les siens ont une expression à la fois admirative et compatissante qui me déconcerte. Il rougit, et moi-même je me sens embarrassée. Depuis combien de temps est-il occupé à m'observer?

J'ai une physionomie si sottement ouverte qu'on y lit comme dans un livre. Mes yeux, mes sourcils, les coins de mes lèvres miment mes plus secrètes pensées sans que j'en aie conscience. Assurément il a saisi sur ma figure tout le mouvement de mes réflexions de tout à l'heure. Maintenant me voilà confuse et n'osant plus tourner les yeux de son côté, ce qui est fort gênant, car son bureau est juste en face de ma chaise. Heureusement un incident survient, qui me donne le temps de reprendre mon aplomb.

Le soleil a tourné et il tombe, du haut de la fenêtre de la cour, en plein sur les trois pupitres alignés contre le mur. L'un des *acharnés* se lève, tire à lui le volet de gauche et se rejette sur sa besogne. Une quasi-obscurité règne dans l'étude; le colleur, Benjamin, se trouve plongé dans une ombre peu propice à la collation des affiches. Il grogne d'abord

sourdement, puis tout d'un coup monte sur son tabouret et avec sa règle repousse le volet qui va frapper le mur avec violence.

Les deux *acharnés* poussent ensemble un cri de stupéfaction et, ensemble, comme mus par la même mécanique, se tournent en manière de protestation vers le maître clerc :

— Ah! çà, crie ce dernier, a-t-il bientôt fini, cet animal-là? A la porte, le gêneur!

— Je n'y vois pas, grommelle le colleur en se rasseyant; le soleil ne me gêne pas, moi, il me réchauffe, au contraire!... Que les autres ferment le volet qui est de leur côté.

— C'est juste, riposte le premier clerc; allons! messieurs, ayons des égards pour la vieillesse... A chacun son volet et qu'on se taise!

Le second *acharné* ferme le volet de droite, et Benjamin se trouve seul en plein soleil. Il en est aveuglé; il se remue sur son siège, se met de biais, de profil et recommence à marmonner; puis brusquement il remonte avec rage sur son tabouret et tire le volet de gauche. Nuit complète. Les deux *acharnés* poussent un nouveau cri, se lèvent comme

un seul homme et en appellent au premier clerc. Celui-ci, qui n'y voit plus, lance alors un juron tellement énergique que Benjamin regrimpe précipitamment sur son tabouret, entre-bâille également les deux volets et se rassied sans souffler.

Le maître clerc reprend flegmatiquement la dictée de son référé, les plumes se remettent à grincer et tout rentre dans l'ordre.

Au bout de dix minutes, la dictée est terminée, mon acte est prêt et le second clerc se lève pour me faire signer. En me tendant la plume, il rougit de nouveau; je me hâte de mettre ma griffe sur le papier timbré; M. La Guêpière signe à son tour d'un air solennel.

— Nous gardons encore les pièces quelques jours, me dit le maître clerc; et, désignant son second, il ajoute :

— M. Pascal vous les apportera.

M. Pascal incline son front en tête-de-loup et recule bruyamment sa chaise pour me laisser passer. Enfin! je puis donc partir : je défripe ma robe d'un coup de main, je reboutonne mon gant, tandis que les deux *acharnés*, sans quitter leur besogne, al-

longent de mon côté un œil blanc, puis je sors de l'étude, la première cette fois, suivie à distance par M. La Guêpière qui n'en finit pas de saluer.

Au premier étage, nous rencontrons un monsieur d'assez bonne mine, vêtu de noir, avec des airs de ministre protestant. Il m'ôte son chapeau en passant ; c'est Me Plumerel, l'huissier. M. La Guêpière ne l'avait jamais vu, mais cet homme-là a un flair pour reconnaître les huissiers. Il l'aborde, et ils restent à causer un moment sur le palier.

Je suis déjà sur le trottoir et je secoue moralement la poussière de mes pieds, quand mon mari me rejoint. Il prend son air aimable des jours de bonne veine, et arrondissant le bras :

— Eh bien ! fait-il en souriant, tu le vois, ce n'est pas la mer à boire... Où vas-tu ?

Sa réflexion et son sourire m'exaspèrent, et je réponds d'un ton sec :

— Je rentre.

— Veux-tu que je te ramène en voiture ?

— Merci, dis-je de mon air le moins engageant, c'est assez d'une corvée pour aujourd'hui.

Et je lui tourne le dos.

II

L'ABBÉ

C'est fini. Après une dernière et lamentable scène, j'ai pris un grand parti et je suis retournée chez mon avoué. Il a signifié à M. La Guêpière mon intention bien arrêtée d'obtenir une séparation, soit à l'amiable, soit devant le tribunal, et il l'a invité à se trouver avec moi dans son étude. Hier, à l'heure indiquée, mon mari a daigné obtempérer à cette invitation. J'étais déjà assise dans le cabinet de l'avoué, quand Lancelot de La Guêpière a fait son entrée, ganté de frais et vêtu d'un pantalon gris perle. Il y avait huit jours que nous ne nous étions vus; depuis notre dernière querelle, il passe ses nuits au cercle et ne rentre au logis

qu'à l'heure où je sors. Je l'ai trouvé encore plus poseur et plus ridiculement matamore que d'habitude.

Tout d'abord, il s'est rebiffé et a refusé formellement de se séparer de moi, s'écriant qu'il m'adorait et que je ne lui rendais pas justice. — J'étais une femme charmante avec tout le monde, excepté avec lui, avec lui qui s'était toujours sacrifié à mes intérêts et ne pouvait vivre sans moi!...

— Du reste, a-t-il ajouté avec aplomb en se méprenant sur mon silence et sur celui de l'avoué, jamais un tribunal n'accordera cette séparation; on n'a rien à articuler contre moi; ma vie est pure comme celle de l'enfant au berceau!...

Pour toute réponse, l'avoué a mis sous les yeux de cet innocent « au berceau » un dossier de pièces accablantes : — les lettres peu édifiantes qu'il m'a écrites et d'autres épîtres à lui adressées, relatant certains incidents qui ne sont pas à sa louange. En guise de conclusion, l'officier ministériel a terminé par deux ou trois mots bien sentis, articulés très froidement, très sèchement, et desquels il résultait que pas un tribunal n'hésiterait à prononcer la séparation à mon profit...

Ce petit discours a visiblement rabattu le caquet de Lancelot de La Guêpière; son nez s'est allongé, ses façons se sont assouplies et il a changé de gamme :

— Du moment que vous en êtes convaincu, monsieur, a-t-il répondu avec un accent mélancolique, je n'ai plus qu'à m'incliner devant l'opinion d'un homme aussi compétent que vous... Je me soumets; mais madame regrettera amèrement ce qu'elle vient de faire... Je suis une victime, j'en ai toujours été une. Un jour on me rendra justice!

Bref, après force protestations, après une enfilade de phrases déclamatoires sur son honorabilité, sa vertu et son abnégation, il a consenti à apposer sa signature au bas du compromis préparé par l'avoué. Aux termes de cet acte, il reconnaît mes droits à demander une séparation, m'autorise à vivre où bon me semblera et s'engage à me servir une pension mensuelle de trois cents francs. Une fois la pièce signée en double, il s'est retiré la tête haute, sans daigner me regarder, déclarant à l'avoué qu'il était enchanté d'avoir fait sa connaissance et l'assurant de sa haute estime.

— Quel sinistre comédien! m'a dit ce dernier en refermant la porte sur le dos de M. La Guêpière... Enfin, nous avons ce que nous voulions, et cette autorisation de quitter le domicile conjugal nous servirait de preuve contre lui, dans le cas où nous serions obligés d'avoir recours au tribunal...

Maintenant que le plus fort est fait, il me reste à chercher un appartement point trop cher et à me mettre en quête d'une situation qui me permette de gagner mon pain, car je n'ai qu'une médiocre confiance dans l'exactitude de M. La Guêpière, et puis il me semble que l'argent de cet homme me brûlera les doigts... Je songe à tout cela, assise sur ma chaise basse, devant un petit feu de pauvre, allumé avec un restant de bois de l'autre hiver. Nous sommes en octobre, le temps est humide, et ce premier feu, si modeste qu'il soit, me sert de compagnie. Au dehors, la pluie pleure contre les vitres, et le vent d'ouest soupire sous les portes une chanson d'une tristesse lamentable, peu propre à me redonner du courage. J'appuie mes coudes sur mes genoux, j'enfonce mon front dans mes mains et je regarde avec envie Mititi,

mon chat jaune et blanc, qui pourlèche sa patte et la passe béatement sur son oreille. Tout à coup on sonne, et Naniche vient m'annoncer qu'il y a là « un monsieur le curé » qui demande à me parler.

Je ne suis pas en humeur conversante, et, de plus, étant peu dévote, j'ai certaines préventions contre le clergé en général. Toutefois, comme Naniche assure que ce curé a l'air brave homme, je cède autant par curiosité que par déférence, et le visiteur entre en ébauchant ce salut, moitié inclinaison de tête et moitié révérence, qui est particulier aux gens d'église.

En effet, cet ecclésiastique a une figure avenante et, bien qu'il frise la soixantaine, il y a encore dans ses petits yeux bleus une vivacité aimable. Son front peu élevé, mais intelligent, n'a pas une ride ; il est ombragé par une forêt de cheveux gris argent, ondés et comme moirés. Sa bouche épaisse et ferme a les tons purpurins d'un bigarreau ; elle fait la moue, mais une bonne moue indulgente et accommodante. Son nez est tout un poème : court, avec une narine plus longue que l'autre qui le fait pa-

raître légèrement de travers, il a une expression naïve, gourmande et presque folâtre.

Tandis que debout, la main appuyée au dossier de ma chaise, j'examine le visiteur, il m'apprend qu'il est l'abbé Micault; et alors je me rappelle avoir déjà entendu prononcer ce nom par M. La Guêpière, qui, en bon gentilhomme poitevin, bien pensant, a été élevé au séminaire. Après s'être nommé, l'abbé ajoute qu'il est prêtre habitué de l'église Saint-Séverin et répétiteur à l'école Bossuet. Je flaire immédiatement un ambassadeur envoyé par mon mari, et cela me met en défiance. Néanmoins, ayant poussé un fauteuil vers lui, je le prie poliment de s'asseoir. Il obéit, s'assied en écartant sa soutane, un tantinet râpée, pose son chapeau sur ses genoux et, après avoir fourragé dans ses cheveux, m'avoue avec bonhomie que M. La Guêpière, son ancien élève, lui a confié le secret de nos dissentiments intérieurs, que mon mari lui a paru fort navré de cette séparation imminente, et qu'en sa qualité de prêtre il a cru devoir tenter près de moi une démarche toute de paix et de conciliation.

Mes sourcils se froncent et se rejoignent; je sens que je prends mon air tragique, mais je garde mon sang-froid et je me borne à faire de la tête et de la main un geste énergique et expressif.

L'abbé pousse un soupir et secoue sa chevelure d'Absalon.

— Voyons, continue-t-il, chère madame, avez-vous bien réfléchi? C'est chose grave que le changement d'existence que vous méditez. A votre âge, il est triste de vivre seule... Et puis avez-vous songé à ce que dira le monde? à tort, j'en conviens; mais enfin peut-être vous reprochera-t-on de n'avoir pas tout fait pour ramener votre mari?

A ces mots, je me lève brusquement :

— Si c'est mon mari qui vous envoie, dis-je avec vivacité, vous pouvez lui annoncer que ma résolution est irrévocable.

Là-dessus j'écarte ma chaise pour bien faire comprendre que je ne me soucie pas de prolonger l'entretien; mais l'abbé demeure installé dans son fauteuil et me regarde d'un air contristé et obstiné à la fois; de sorte que je reprends en accentuant chacun de mes mots d'un geste nerveux :

— Il ne me reste plus, monsieur l'abbé, qu'à vous remercier... C'est votre état de chercher à prêcher la paix, mais avec moi vous perdriez vos peines...; mon parti est pris.

— Allons, allons ! fait-il en se levant, ne nous fâchons pas... Vous m'intéressez, bien que vous n'ayez pas l'air commode... Permettez-moi de revenir vous voir quelquefois..., ici ou dans votre nouvelle demeure... Je sais que vous cherchez une position de lectrice; j'ai été moi-même précepteur dans de grandes familles avec lesquelles j'ai conservé d'excellentes relations; je pourrai peut-être vous être utile... Je reviendrai en causer avec vous, et puis nous parlerons un peu du bon Dieu et cela vous fera du bien.

— Je ne suis guère dévote, monsieur l'abbé, et une place de lectrice me ferait plus de bien encore.

— Ma chère fille, il faut vous fier à la divine Providence.

— Elle ne m'a jamais envoyé que des peines ! dis-je d'un ton boudeur.

— Il faut la prier, reprend-il en soupirant, et lui demander d'abord la résignation.

Je me récrie violemment :

— La résignation ! Je ne lui demanderai jamais cette vertu-là... Je ne la comprends pas et je n'aime pas les gens qui se résignent.

L'abbé écarquille les yeux et me contemple avec une expression de commisération qui achève de m'agacer.

— Et vous voulez vivre seule, avec une nature comme la vôtre? réplique-t-il ébaubi et en se reculant. Ah ! ma pauvre enfant, vous m'effrayez et, malgré vos idées fausses, vous excitez tristement ma sympathie... Je reviendrai vous voir.

Je répète d'un air embarrassé :

— Monsieur l'abbé, je vous suis bien reconnaissante ; mais je crois que votre temps est précieux, et il est inutile que vous le dépensiez en pure perte.

— Pourquoi en pure perte ?

— C'est que, si vous venez me voir avec l'intention de me ramener *en dessous* à vos idées, j'aime mieux me priver de vos visites.

Le nez de l'abbé fait une grimace, sa bouche de cerise se contracte, puis s'élargit, et finalement il se met à rire :

— Rassurez-vous, nous ne forçons personne, la dévotion vous viendra toute seule.

— Elle me viendra, elle me viendra!... Et je secoue la tête à la façon des enfants grognons. — Elle me viendra quand le bon Dieu m'aura d'abord envoyé un peu de bonheur!

— Du calme, de la patience! reprend-il en me tapant doucement sur le bras; je vais m'occuper de vous et tâcher de trouver une position qui vous donne une indépendance relative, ma chère enfant!... J'en ai trouvé pour d'autres, et je réussirai, je l'espère, également pour vous... Bon courage, et à bientôt.

Il salue et disparaît derrière les plis de ma portière de reps bleu fané. Dès que j'entends la porte de l'antichambre qui se referme, je donne un libre cours à ma mauvaise humeur, et je murmure :

— Un brave homme, c'est possible, mais il m'assomme! Est-il tenace avec ses visites? Et qu'ai-je besoin d'un abbé chez moi?...

Tout en grognant, j'époussette avec fureur le dessus de ma cheminée. La vue de mon porte-

monnaie très plat, posé sur le velours usé de la tablette, me ramène à des idées plus calmes. Je réfléchis que, malgré ses belles promesses, M. La Guêpière me servira mes trois cents francs d'une manière très fantaisiste; que je ne possède en propre qu'une rente de deux mille francs, à laquelle, heureusement, Lancelot n'a pu toucher, car elle est inaliénable; et qu'enfin je ne puis compter sur ma famille du Chânois, qui s'est saignée à blanc pour me marier. Il faut donc absolument que je me crée des ressources. Or, cet abbé prétend avoir de belles relations et, grâce à lui, je pourrai peut-être dénicher le *merle blanc*, c'est-à-dire une bonne place de lectrice chez quelque vieille dame. Décidément, l'abbé Micault est un homme à ménager.

Tandis que je rumine toutes ces choses, je m'aperçois que mon *huit* est mal équilibré; je retire quelques épingles, j'enlève mon peigne, et, posée devant la glace, les bras en l'air, le chignon à demi déroulé, je me hâte de me recoiffer. Dans le champ du miroir ma figure se reflète, sérieuse et mélancolique, pâle dans le floconnement de mes cheveux

châtains, avec deux grands yeux sombres, très cernés.

— Comme te voilà faite, ma pauvre Geneviève! me dis-je à moi-même, ces sept ans de mariage ne t'ont pas embellie!... Et tout à coup je m'aperçois que la glace me renvoie, indépendamment de la mienne, une autre image inconnue : un visage masculin, avec des yeux brun clair et des cheveux ébouriffés en tête-de-loup. Je me retourne ébahie, indignée d'être surprise décoiffée, et je crie :

— Que voulez-vous? C'est insupportable! On n'entre pas ainsi chez les gens!...

La tête-de-loup balbutie des syllabes mal articulées, et je reconnais M. Pascal, le second clerc de maître Plumerel. Il émerge des plis de la portière, tenant dans ses doigts crispés son feutre et un rouleau de papiers. Il finit par m'expliquer qu'il me rapporte mes pièces, qu'il est entré au moment où l'abbé sortait, et que, n'ayant trouvé personne pour l'annoncer, il s'est avancé à l'aventure jusqu'à la porte de la chambre.

Le pauvre garçon est si interloqué qu'il a deux pouces de rouge sur son visage hâlé. J'ai pitié de

lui, et, après avoir rajusté mon chignon, je m'efforce de dissimuler ma mauvaise humeur et je lui montre un fauteuil. Pour y arriver, il butte contre un tabouret, manque de renverser un guéridon; enfin le voilà assis et fort embarrassé de ses jambes. Je prends les papiers, et, comme il y a un reçu à donner, je vais le rédiger à mon bureau. J'ai honte de mon emportement, et j'engage la conversation avec le clerc, afin de lui montrer que mon second mouvement vaut mieux que le premier.

— Vous n'êtes pas à Paris depuis longtemps, monsieur?

— Non, madame, répond-il.

Et il ajoute avec une brusquerie un peu gauche:

— Cela se voit, n'est-ce pas?

Je n'ose pas dire que oui, je souris légèrement et je lui demande de quelle province il est.

— De la Bourgogne, de Grancey, un village perdu dans les bois.

A la façon dont il prononce ce nom de Grancey et dont ses yeux s'éclairent, on sent qu'il aime son village. C'est ainsi que je m'anime moi-même lors-

que je parle du Chânois, et cette ressemblance me rend mon interlocuteur plus sympathique.

— Je parie que vous aimez la campagne? lui dis-je.

— Oh! oui, madame... Il y a des moments où j'ai comme le mal du pays.

— Comment avez-vous quitté vos bois pour vous enfermer dans cette horreur d'étude d'huissier?

— Ah! voilà, réplique-t-il avec un demi-sourire en écrasant son feutre dans ses doigts tachés d'encre...; c'est que je me suis mis en tête de devenir musicien, et pour cela il fallait venir à Paris... J'ai été élevé par un maître d'école alsacien qui était fou de musique et qui m'a appris sur le piano tout ce qu'il savait. Quand il a été au bout de sa science, il m'a dit : « Tu dois aller à Paris, c'est là seulement que tu te perfectionneras, car tu as des dispositions. » Alors je n'ai plus eu qu'une idée : partir!... Seulement ce n'était point chose facile.

— Pourquoi?

— Parce que je suis le second de six enfants, et parce que mes parents, qui sont de petits cultivateurs, reculaient devant la dépense.

— Et comment vous y êtes-vous pris? demandai-je en commençant à m'intéresser à son histoire.

— Le plus difficile, c'était le trajet... Nous avons bien un chemin de fer qui passe à Is-sur-Tille, mais ça coûte environ vingt-quatre francs dans les troisièmes pour venir jusqu'ici, et mes économies montaient en tout à cinquante francs... Alors j'ai cherché un moyen de voyager gratis...

— Et vous l'avez trouvé?

— Oui, répond-il tout fier; voici : chez nous, les *éleveurs* envoient leurs bœufs à Paris par des trains spéciaux, sous la conduite de deux domestiques qui accompagnent les bêtes jusqu'au marché de Poissy et qui jouissent du parcours gratuit. Je me suis arrangé avec un fermier du Montsaugeonnais pour remplacer un de ses conducteurs, et de cette façon je suis venu à Paris sans bourse délier..., dans le train des bœufs.

— Vous ne voyagiez pas tous dans le même compartiment?

Il se met à rire :

— A peu près... Mais bah! je m'en moquais bien! J'avais endossé une blouse, une *biaude* comme on

dit chez nous, et avec ma limousine sur les épaules je me gaussais du vent. Je me pensais : « Paris est là-bas, tu vas le voir et entendre de la musique pour de bon... » Ça me tenait chaud au cœur et partout.

Ses yeux limpides s'illuminent. En ce moment, malgré sa gaucherie rustique, sa redingote coupée par le tailleur de son village, son pantalon de treillis et ses grosses chaussures de roulier, je le trouve presque beau. Accoudée à la cheminée, une main dans mes cheveux, je m'oublie à l'examiner, tout en poursuivant mon interrogatoire :

— Et une fois à Paris, qu'avez-vous fait?

— Ah! dame, ça n'a pas été sur des roulettes... Songez que pour tout magot j'avais un peu moins de cinquante francs. Il a fallu trimer. Heureusement j'avais travaillé à Grancey chez un notaire qui connaissait maître Plumerel, et celui-ci m'a pris sur sa recommandation. Il me donne le pain et le vin du déjeuner, plus quarante francs par mois, et il me permet, trois fois la semaine, d'aller prendre des leçons d'harmonie et de composition chez un professeur du Conservatoire.

— Cela coûte cher, les leçons?

— Assez; mais j'ai encore une corde à mon arc... Le soir, j'expédie les grosses des jugements à signifier... C'est un travail qui m'est payé à part.

Je me rappelle les écritures des deux *acharnés* de l'étude... Ce doit être quelque besogne analogue.

— Et cela vous rapporte...?

— Trois ou quatre francs par soirée, quand l'ouvrage donne.

J'ai la langue levée pour lui demander :

— Est-ce que je ne pourrais pas en trouver à faire, moi, de ces copies?

Une fausse honte me retient et je reste la bouche entr'ouverte sans oser articuler ma question. Nous nous regardons silencieusement. Il devine que j'ai encore quelque chose à dire, et il attend, toujours pétrissant son feutre. Enfin je me décide à renouer l'entretien :

— Monsieur Pascal... C'est votre nom, je crois.

— Oui, madame, Pascal Nau.

— Je vous ai rudoyé à votre arrivée... Pardon-

nez-le-moi, j'étais nerveuse... Et pour me prouver que vous ne me gardez pas rancune, faites-moi un peu de musique.

En même temps j'ouvre le piano. Il ne se fait pas prier et s'assied sur le tabouret, non sans avoir, au préalable, accroché le tapis avec les clous de ses souliers. Il essaye un moment l'instrument.

— Je vais vous jouer un de mes petits airs, murmure-t-il d'une voix étranglée.

Il commence très doucement. C'est une sorte de romance rustique sans paroles, d'une mélodie très simple, en mineur, et dont le rythme tantôt traînant, tantôt précipité, rappelle les chansons paysannes. Je l'écoute, surprise. Dans cette musique peu compliquée, il y a quelque chose de sain, de large et de fortifiant. On y sent l'odeur des prés fauchés et des blés mûrs; on croit entendre le long meuglement des vaches dans les pâtis et les rappels mélancoliques des *pâtureaux* à la tombée du soir. Je ferme les yeux et j'ai tout à coup comme une vision de mon Chânois. Les parfums et les rumeurs de mon village m'arrivent par bouffées : le glouglou du ruisseau qui longe la Grand'rue et où les bêtes

vont boire; la senteur des chènevières de la Fosse-des-Dames; le bourdonnement des batteuses et les claquements de fouet des laboureurs poussant la charrue; les huchements des femmes et des enfants qui vont *à la faîne* dans les bois roussis par l'automne... Toutes ces impressions ressuscitent et me ressaisissent à mesure que les notes vibrent sous les doigts de Pascal Nau. Je suis si émue que mes yeux se mouillent, et que, lorsque le clerc reste silencieux après l'accord final, je ne trouve pas de paroles pour le remercier.

Embarrassé de mon mutisme, il se lève gauchement.

—Je m'oublie... Il faut que je retourne à l'étude, balbutie-t-il en se balançant comme un ours qui tient un bâton.

Je lui tends la main.

— Merci, dis-je, monsieur Pascal, votre musique m'a fait du bien... C'est beau, et vous avez un vrai talent... Bon courage!

Il soulève la portière et s'éloigne lourdement... Je me reproche de ne pas lui avoir suffisamment exprimé mes remerciements. Qui sait si je le

reverrai jamais? Le piano est encore tout vibrant, et dans la chambre il reste comme une résonance des bruits de la vie campagnarde brusquement évoquée par ce musicien sauvage et original.

III

LE DÉPART

— Madame, voici les déménageurs! dit Naniche en passant sa tête par ma porte entre-bâillée.

Hélas! voici également ma plus pénible journée, celle du départ. J'écarte les rideaux et je regarde dans la rue. Pluie battante. Le ciel est couleur de suie; la boue des pavés, couleur d'encre. Les gouttières des toits ruissellent le long des façades et rejaillissent sur l'auvent des boutiques avec un clapotement maussade et monotone. Les fiacres, aux capotes miroitantes, roulent en lançant des éclaboussures fangeuses aux vitres des étalages; des parapluies affairés courent et se heurtent au bord des flaques d'eau des trottoirs. Le temps fait

un accompagnement à souhait à mes ennuis et à mes tristesses. Déjà, hier, j'ai eu à subir une scène désagréable qui m'a donné un avant-goût des amertumes d'aujourd'hui. J'avais été prévenir M. La Guêpière que mon nouvel appartement était prêt et que je comptais déménager le lendemain. Je l'ai trouvé dans sa chambre, occupé à se raser.

— Je sais, je sais! a-t-il répondu en gonflant ses joues sous le savon; eh bien, pars!... Qui t'en empêche?

Il y a eu un moment de silence qu'il a mis à profit pour s'essuyer le menton et s'enfariner de poudre de riz.

— Ah! tu t'en vas, a-t-il repris en ricanant et en promenant la houppe de cygne sur ses maigres joues; c'est bien de toi, cela!... Tu me crois fini, et tu me laisses là comme un vieux citron dont on a exprimé le jus... Mais patience! un jour je serai désenguignonné, mon affaire des galions de Vigo va me donner des millions et tu seras bien aise alors de revenir te chauffer à mon foyer..... Au surplus, s'est-il écrié en agitant dramatiquement les bras, tu n'es qu'une ingrate! Une

femme qui avait un mari dont elle aurait dû être si fière!... Car enfin, malheureuse, que te manque-t-il donc?

— Tout!

— Ce sont des mots, cela! a-t-il repris en haussant les épaules.

Puis, voyant mes yeux humides :

— Tu pleures? grosse bête... Allons, ne prends donc pas les choses au tragique; imite-moi et sache faire bonne mine à mauvais jeu... La déveine ne durera pas... Au lieu de geindre, apprête tes affaires, fais-toi belle, je t'emmène chez Brébant, et de là au spectacle... Nous aurons l'air d'être en partie fine, et ce sera piquant... A quel théâtre veux-tu aller?

Je n'y tenais plus, le cynisme de cet homme me révoltait et je me suis enfuie dans ma chambre; mais il m'y a suivie en me réitérant ses offres de spectacle. Après avoir cherché à me tenter par une perspective de plaisir, — il sait que le théâtre est mon faible, — il a essayé de me toucher en me jouant une scène de sentiment. Il m'a répété qu'il m'adorait, que j'étais tout pour lui, et m'a suppliée

de rester à « son foyer. » Tout cela sonnait faux et je suis demeurée insensible, enfoncée dans mon fauteuil, les lèvres closes et les yeux cachés dans ma main. Alors, comme ses phrases tendres ne réussissaient pas à m'émouvoir, il s'est mis en colère et m'a injuriée.

Même silence impassible.

De guerre lasse, ayant usé tous les tours qu'il avait dans son sac, il est allé achever sa toilette dans sa chambre; il en est sorti pimpant, avec son air conquérant des grands jours, faisant claquer les portes et sonner ses talons sur le parquet. Je suis restée seule, occupée à préparer mes paquets; j'ai dîné au coin de mon feu et j'ai mal dormi...

Ce matin, tandis que le pas lourd des déménageurs résonne dans l'antichambre, j'endosse à la hâte ma robe de laine noire et je procède au triage des meubles. Aux termes de la liquidation qui a suivi ma séparation de biens, tout le mobilier de la communauté m'a été attribué en payement de mes reprises.

J'ai compris depuis que c'était un expédient ima-

giné par M. La Guêpière pour parer aux saisies de ses créanciers.

Légalement, tout ce qui est ici m'appartient; mais j'ai déjà prévenu mon mari que je me bornerai à prendre le strict nécessaire et que je lui laisserai le reste.

Je dirige moi-même le travail des déménageurs. Tandis qu'on enlève le buffet et la table de la salle à manger, j'entends M. La Guêpière qui se lève et tracasse dans sa chambre. Le spectacle de ces premiers meubles qui s'en vont me serre le cœur. Je songe à ce que le terrible amour-propre de mon mari doit souffrir et, en dépit de mes rancunes, je m'apitoie sur le sort de cet homme qui, par sa faute, va se trouver seul, sans femme, sans amis, dans cet appartement à demi meublé.

Je profite de l'instant où il passe dans son cabinet de toilette pour déposer en tapinois dans sa chambre les portraits de ses ancêtres, les descendants du valet de trèfle, que je ne tiens pas à emporter; puis, toujours en sourdine, je glisse dans ma poche ma photographie qui est sur sa cheminée. Je ne veux plus vivre avec lui, même en effi-

gie, et je remplace mon image par un petit portrait de sa mère, qui se trouve dans le salon.

Il arrive sur ces entrefaites, hausse les épaules et cogne les meubles sans souffler mot. Il s'est fait beau, malgré cet affreux temps de pluie. Il a revêtu son triomphant pantalon gris perle, et le voilà qui se donne un coup de fer; puis il endosse sa redingote d'homme sérieux, à la boutonnière de laquelle le ruban de l'ordre du Christ s'étale avec des airs de la Légion d'honneur. Il veut sans doute me donner des regrets et me faire bien voir ce que je perds en le quittant. Tout en s'adonisant, il va et vient et siffle avec conviction la valse de *Faust*. Ta ra ta, lal la la... Il ne fait pas grâce d'une mesure et soigne ses *rentrées* avec un art véritable, s'interrompant un instant pour arracher un poil blanc oublié ou pour parachever son nœud de cravate, puis, reprenant l'air, juste au point où il l'a quitté... Tâ la la... tî la la..., il devient langoureux, presque sentimental... Enfin, quand il se trouve suffisamment tiré à quatre épingles, il s'arrête sur un point d'orgue, coiffe son chapeau et sort, en criant à la cantonade qu'il rentrera dans une demi-heure.

Pendant ce temps, je continue ma besogne. Je fais un lot des objets qui pourront lui servir ou de ceux auxquels il tient particulièrement, et je range le tout dans le salon, dont je lui laisse le mobilier, et où son buste en plâtre trône sur un piédouche de velours grenat.

Quand il rentre, mes rangements sont à peu près terminés. Il jette un coup d'œil curieux à travers l'appartement dont les portes sont grandes ouvertes et pousse un grognement sourd.

— Merci, murmure-t-il, tu ne te gênes pas, tu as fait maison nette, tu pars montée jusqu'aux dents, tu emportes tout !

La criante injustice de cette observation m'exaspère, et, tirant de ma poche une liasse de papiers roses que je lui tends :

— Non, dis-je agacée, je n'emporte pas *tout*, je vous laisse ces papiers... Ce sont les *reconnaissances* de mes bijoux que vous avez engagés...

Il sursaute d'un air vexé, balbutie et prend néanmoins les reconnaissances qu'il serre précieusement dans son portefeuille.

— Oh ! je te rendrai cela au centuple, réplique-

t-il avec aplomb, la veine me revient et dans peu je roulerai sur l'or...

Puis, avec le geste protecteur d'un prince qui donne un million, il me remet un billet de cent francs :

— Voici, ajoute-t-il, pour ton argent de poche... D'ici à huit jours je t'en enverrai d'autre.

Ce billet me pique les doigts; la nécessité où je suis d'accepter l'argent de cet homme m'humilie cruellement et me fait monter les larmes aux yeux. Il relève la tête, aperçoit mes larmes, et se méprenant sur la cause de mon chagrin :

— Tu pleures!... Est-ce parce que tu as peur de la pauvreté ?... Ah! ma chère, tu as mangé ton pain blanc le premier, tu vas tâter de la vache enragée!... Tu as méconnu le meilleur des maris, l'homme généreux, digne et fier, un homme auquel on devrait élever des statues... Et auquel on en élèvera un jour, c'est moi qui t'en donne ma parole!... et quand tu passeras devant, tu pourras te dire : « Celui-là a été méconnu par moi..., méconnu! »

Tout cela est déclamé avec des bras jetés en

l'air, des roulements d'yeux et un ton théâtral qui me feraient éclater de rire si je n'avais le cœur si gros. Je ne réplique rien. Je reste anéantie, assise sur mon canapé, tandis que des larmes coulent lentement sur mes joues. Il arpente la pièce comme un premier rôle qui remonte la scène, puis revenant vers moi, un peu embarrassé de mon silence et de mes larmes :

— Si tu pleures, reprend-il, c'est que décidément tu n'as pas assez d'argent ; veux-tu encore un napoléon?

Il le tire de son gousset et le jette négligemment sur mes genoux.

Cette fois, l'indignation m'irrite les nerfs, je ramasse la pièce d'or et la lance à l'autre bout de la chambre, puis, me levant et m'approchant de lui tandis qu'il recule décontenancé :

— Vous vous trompez, lui dis-je ; si je pleure, c'est moins sur moi que sur vous. Je pleure, parce que je prévois que, lorsque je ne serai plus là, vous roulerez de sottise en sottise jusqu'à la ruine et pis encore. Ma présence ici, seule, vous faisait supporter par quelques honnêtes gens ; je vous re-

tenais sur la pente effrayante où vous glissez, j'étais votre bon sens, votre jugement et votre honorabilité, et c'est parce que je comprenais cela que je suis restée si longtemps près de vous... Je pleure, parce que, moi partie, vous serez abandonné de tous, vous n'aurez plus ni conseil ni amis, et j'ai la faiblesse de vous plaindre!...

Mais Lancelot de La Guêpière ne veut pas être plaint, la pitié des autres est une mortelle injure pour son incurable vanité. Il se rebiffe, lève de nouveau les bras au ciel et, reprenant son ton mélodramatique :

— Oh! quelle femme! quelle femme! s'écrie-t-il, non, ce n'est pas une créature humaine, c'est un serpent, c'est un monstre... Moi, La Guêpière, abandonné?... Moi, duquel tout Paris est fier de serrer la main!... Mais, malheureuse, sans toi, je serais au pinacle!... au pinacle, entends-tu? Si tu avais voulu me seconder avec ton imagination, ta beauté, ton esprit (car tu as des qualités, j'en conviens, moi!), si tu avais eu confiance, à nous deux nous aurions soulevé le monde!...

Il porte la main à son front et simule le geste de

s'arracher ses rares cheveux frisés et ramenés avec amour.

— Quand on pense, poursuit-il en agitant sa canne, quand on pense au mal que je me suis donné pour la rendre heureuse, aux montagnes que j'ai escaladées, aux tempêtes que j'ai essuyées!... Et c'est quand je suis à la veille de toucher au port qu'elle me fausse compagnie. Car j'y touchais, au port, j'y touchais; j'avais tourné les derniers obstacles... (Et avec le bout de sa canne, sur le parquet, il se met à dessiner des obstacles.) J'avais louvoyé ici, là... et j'apercevais le port. (Il marque d'un rond le point du plancher où se trouve ce port idéal.) Je me disais : le voici... j'y arrive, et...

— Faut-il emballer le buste du monsieur? crie tout à coup du bout du salon un déménageur.

M. La Guêpière, interrompant brusquement sa démonstration topographique et relevant sa canne, ne me donne pas le temps de répondre :

— Certainement! s'exclame-t-il d'un ton péremptoire.

Je fronce le sourcil et il me lance un regard de

défi avant de se remettre à la recherche de son port. Mais il est écrit que ni mon nouveau domicile ni la postérité ne connaîtront le rare morceau de sculpture qui représente Lancelot de La Guêpière, les cheveux en coup de vent, la tête haute et la main enfoncée dans sa redingote boutonnée. Au moment où mon mari, rabaissant sa canne, médite une nouvelle figure de rhétorique, — patatras! — un fracas et un jurement nous attirent dans le salon. C'est le buste en plâtre que le déménageur a laissé choir et qui se trouve réduit en miettes.

M. La Guêpière, consterné, reste bouche béante; moi, malgré mes préoccupations, je dissimule mal un sourire dans un coin de mes lèvres. Il s'en aperçoit, s'emporte, prétend que je suis cause de l'accident et que j'ai soudoyé les déménageurs pour anéantir cette œuvre d'art; puis, après avoir injurié ces derniers qui lui rendent la monnaie de sa pièce, il enfonce son chapeau sur sa tête et s'esquive en grognant.

Lui dehors, le déménagement s'achève sans autre incident notable. Naniche est partie en avant pour recevoir les meubles au fur et à mesure de

leur arrivée dans mon nouveau gîte. Quand tout est enlevé, je me décide à m'éloigner à mon tour. Mais, avant de sortir, je parcours encore une fois l'appartement, suivie de mon chat qui pressent quelque événement grave et m'escorte avec de petits miaulements mélancoliques. Les portes béantes, les fenêtres sans rideaux, les pièces vides et redevenues d'une sonorité étrange, la paille éparse sur le parquet, tout cela a un aspect d'abandon navrant. La seule chambre restée intacte, celle de M. La Guêpière, fait encore mieux apparaître le vide du reste du logis. Tous les meubles de cette pièce semblent me crier :

— C'est fini, tout est fini !

Et je me sens prise pour le malheureux La Guêpière de cette profonde pitié qu'il m'inspire toujours quand je ne l'ai pas sous les yeux. Je mets un peu d'ordre dans sa chambre pour qu'elle lui paraisse moins désolée lorsqu'il rentrera. Puis prenant Mititi dans mes bras, je descends l'escalier, je passe rapidement devant la loge du concierge, et me voilà dans la rue.

Il pleut toujours. Abritant mon chat sous mon

parapluie, je remonte la rue Bonaparte, le cœur serré, ne pensant plus à rien, n'ayant plus dans la tête que ces deux mots qui me reviennent machinalement, régulièrement comme le tic tac d'un balancier de pendule :

— C'est fini, fini, fini!

L'appartement que j'ai loué m'a été recommandé par l'abbé Micault, que j'ai revu plusieurs fois, et qui s'est montré réellement très bon dans toutes ces tristes conjonctures. Mon nouveau *home* est situé à l'extrémité de la rue Cassette, au deuxième étage d'un vieil hôtel délabré dont les fenêtres donnent sur les jardins de l'ancien couvent des Carmes. Quand j'y arrive, tout est déjà déballé et jeté pêle-mêle dans trois petites pièces, très hautes de plafond, qui semblent encore rapetissées par le désordre qui règne partout.

Je n'ai plus de courage à rien. Assise sur un panier de déménageur, mon chat dans mes bras, je regarde autour de moi d'un air effaré, je me sens misérable et je suis prise d'un frisson. Tout ce qui m'entoure a un aspect si étrange et si inhospitalier! Le papier de tenture est sombre; à travers la lon-

gue fenêtre nue j'aperçois des cimes d'arbres sans feuilles, qui se balancent lamentablement sous le vent et la pluie. Maintenant que je suis débarrassée du voisinage de M. La Guêpière, cette nouvelle vie où je vais entrer m'effraye. Je ne suis plus rien, ni fille, ni femme, ni veuve. Me voilà passée à cet état équivoque et neutre de *femme séparée*. Pour la première fois, je vais avoir la responsabilité de mes actes. Il me semble que tout à coup j'ai pris vingt ans de plus, et j'envisage avec épouvante cette indépendance que j'ai mis tant d'acharnement à conquérir. Bien que M. La Guêpière n'ait jamais été, tant s'en faut, un homme de bon conseil, l'idée de n'avoir plus désormais à compter que sur moi me saisit et me terrifie. Je ne vois plus que le côté désolant de ma position : cette liberté pleine de périls contre lesquels je me sens insuffisamment armée. Je ne regrette point le parti que j'ai pris; seulement j'ai peur.

Et puis il y a la question argent qui m'inquiète. Je ne crois guère aux promesses de M. La Guêpière, et d'ailleurs il me répugne de recevoir quelque chose de lui; il est déjà humiliant de vivre

avec l'argent d'un homme qu'on méprise, mais c'est pis quand on a des doutes sur la source plus ou moins pure d'où lui vient cet argent. Quand j'étais sous son toit, « à son foyer », comme il dit, j'avais déjà des scrupules et me considérais presque comme la complice morale de ses spéculations hasardeuses; aujourd'hui que la séparation est accomplie, je rougirais bien davantage de lui devoir le vivre et le couvert... J'ai la ferme résolution de travailler; mais je sais combien il est difficile à une femme qui a été élevée dans des habitudes mondaines de trouver à gagner sa vie... Pourtant il va falloir chercher, se remuer, courir la ville; et je me sens désorientée et sans force.

Tandis que je m'enfonce dans cette douloureuse méditation, des voix jeunes et des rires frais résonnent de l'autre côté du mur qui me sépare de mes colocataires. Ce sont les enfants de mes voisins. D'après ce que m'a dit l'abbé Micault, le mari est sous-chef aux Cultes et la femme est un peu plus âgée que moi. Ce sont des gens pieux et bien pensants, et l'abbé a sans doute espéré que cet édifiant voisinage me serait d'un bon exemple. J'en-

tends par moments le remue-ménage familier de leur intérieur : un bruit de table qu'on dresse et de vaisselle qu'on étale pour le déjeuner. Quelqu'un, la petite fille sans doute, fait des gammes au piano. *Do*, *ré*, *mi*, *fa*, *sol*... Les sons s'égrènent, montent et descendent, avec, çà et là, un accroc ou une fausse note, et la voix de la maman qui gronde, puis s'adoucit. Tout ce train-train d'un ménage paisible, bourgeois, régulier, où il y a des enfants et une vie de famille sérieuse, me remémore encore plus vivement la tristesse de ma situation. Mon cœur se serre cruellement lorsque, reportant les yeux sur mes quatre murs nus, sur mes pauvres meubles épars, je contemple cette demeure inconnue où je vais vivre désormais seule, toute seule!

IV

LECTURES PIEUSES

Je commence à croire qu'en ce bas monde, à force de persévérance, — et avec la grâce de Dieu, comme dit l'abbé Micault, — on obtient quelquefois ce qu'on désire. Tout de même, ce brave abbé m'a tenu parole. Il s'est mis en quatre pour trouver à me caser, et, vers la fin de janvier, il m'a déniché une vieille dame un peu myope, un peu sourde, qui demandait une jeune femme intelligente, bien élevée, douée d'une voix nette et agréable, pour lui lire des livres de piété. Il a été convenu que chaque jour, fêtes et dimanches compris, j'irais de quatre à sept heures chez la comtesse de Seigneulles, et que je recevrais comme honoraires

90 francs par mois. C'est modeste, mais c'est un commencement, et cela met un peu de bleu dans mon horizon si noir. Avec ces appointements mensuels et ma rente de 2,000 francs, je puis, en vivant très économiquement, me passer des subsides humiliants de M. La Guêpière. Aussi, le jour où l'abbé m'a annoncé cette bonne nouvelle, ai-je failli lui sauter au cou.

Ce n'est pas cependant sans un violent battement de cœur et une vive appréhension que j'ai commencé mon apprentissage. J'ai passé la matinée qui a précédé ma première lecture à boire des gorgées d'eau fraîche pour m'éclaircir la voix, tant je craignais d'avoir des *chats*. La comtesse habite, rue d'Enfer, le premier étage d'une maison centenaire, qui a un aspect claustral. Quand j'ai fait mon entrée dans son grand salon froid, aux meubles recouverts de housses grises, je me sentais un frisson dans le dos et je me suis regardée un moment dans une glace afin de m'assurer moi-même si j'avais bien la tenue de l'emploi. Le haut miroir oblong a réfléchi ma figure songeuse, encadrée de bandeaux châtains dont j'avais soigneusement lissé

et aplati les boucles rebelles, a grand renfort d'épingles.

— Allons, me suis-je dit en souriant d'un sourire pâle, c'est bien ; Geneviève ma mie, avec ta petite robe noire, tu as tout à fait l'air d'une lectrice de bonne maison !

On m'a introduite dans la chambre de la comtesse. C'est une pièce à mine sévère dans le genre du salon. Point de tapis sur le parquet ciré, qui miroite comme une glace. Le meuble Louis XVI est en acajou, à coins de cuivre. La cheminée de marbre noir n'a pour ornement qu'une pendule et des flambeaux style rocaille. Au fond du lit, garni de rideaux de damas grenat, un grand Christ étend ses bras sur un carré de velours noir, et autour s'enroule un gros chapelet. Pas un bibelot ; rien qu'un portrait du comte de Chambord et une photographie représentant trois jolies têtes d'enfants, les petites-filles de la maîtresse du logis.— Au milieu de la chambre, il y avait un guéridon, recouvert d'un tapis, et, près de ce guéridon, une large bergère en velours d'Utrecht, dans laquelle se tenait Mme de Seigneulles, droite dans sa robe unie de

soie gris fer, coiffée d'un bonnet à rubans mauves, les deux mains étendues sur ses genoux.

La comtesse a environ soixante-dix-huit ans, mais elle est remarquablement conservée et a dû être fort belle, bien que d'une beauté froide. Elle a très grand air dans sa haute taille un peu raide. Sa peau a dû être très blanche, d'une blancheur de rousse. Ses yeux sont bleus, assez bien fendus et très enfoncés; les paupières un peu rouges et veinées comme celles d'une personne qui a souvent pleuré. Peu de cils et à peine de sourcils; le nez aquilin et long, fin sans être pointu; la bouche pleine de bonté et laissant voir en s'ouvrant un magnifique râtelier. Quant aux cheveux, ils ont été remplacés depuis longtemps par un tour blond foncé, formant une papillote touffue de chaque côté des joues. Le cou est emprisonné dans une collerette à tuyaux; les mains, effilées et maigres, sont de vraies mains de patricienne; la taille n'est nullement décharnée pour la taille d'une vieille et le buste a même gardé certaines rondeurs qui me font rêver. Je me demande si elles sont authentiques ou si elles participent de la nature artifi-

cielle des cheveux et des dents. Le tout forme un ensemble correct, distingué, avec quelque chose de fier et d'affable en même temps.

Mme de Seigneulles m'a d'abord fait approcher tout près d'elle et, d'une voix légèrement chevrotante :

— Permettez, a-t-elle murmuré en manière d'excuse, que j'examine le visage d'une personne avec laquelle je dois passer une partie de mon temps... Je vous ai si peu vue lorsque vous m'avez été présentée!.. Otez votre chapeau et mettez-vous à l'aise...

J'ai obéi et, rougissant jusqu'aux oreilles, je suis venue m'asseoir aussi près que possible de la bergère. La comtesse m'a dévisagée très sérieusement, en faisant une singulière moue mobile que je ne puis comparer qu'au mouvement de lèvres familier aux lapins, puis elle a repris :

— L'abbé Micault m'a conté que vous n'étiez pas heureuse; cela se voit..., bien que vous ayez une pointe de malice gaie dans le regard et aux coins de la bouche... Allons, chère petite dame, vous me plaisez et je vous aime déjà par les yeux... J'espère que je vous aimerai aussi par le cœur.

Ces paroles encourageantes m'ont réchauffée. J'étais encore trop intimidée pour oser répondre par un mot aimable; mais je sentais que mes yeux devaient dire ce que je ne pouvais exprimer. Elle m'a adressé des questions sur mon mariage, sur M. La Guêpière et m'a paru effrayée de ma résolution de vivre seule, sans trop me blâmer cependant de l'avoir prise. Après avoir beaucoup causé, elle m'a montré un livre posé sur le guéridon :

— Nous allons commencer par cet ouvrage; il paraît fort intéressant et m'a été recommandé par notre digne curé de Saint-Jacques... Il nous fera passer des heures agréables.

J'ai soulevé la couverture et regardé le titre : C'était l'*Histoire de Christophe Colomb.*

— Il y a cinq volumes, a repris la comtesse; c'est un peu long, mais on ne s'en plaint pas quand le livre est amusant et instructif. Surtout n'oubliez pas que j'ai l'oreille dure... Ne criez pas pourtant, cela me fait mal; mais lisez distinctement.

J'ai commencé en tremblant; ma voix me semblait celle d'une autre... Je m'appliquais, Dieu sait!... Je lisais comme un professeur, m'arrêtant légère-

ment aux virgules, plus respectueusement aux points et virgules, avec solennité aux deux points. J'avais une peur bleue que ma langue ne fourchât et ne me fît commettre quelque liaison incongrue. Heureusement tout a bien marché.

Cette première lecture a duré plus d'une heure. J'avais la conscience d'être monotone et je craignais d'ennuyer la bonne dame; mais non, ma méthode était à la hauteur de l'intérêt du livre. Je n'avais encore rien lu de plus platement insipide.

— C'est fort instructif, murmurait de temps à autre Mme de Seigneulles en hochant la tête; je remercierai M. le curé de Saint-Jacques.

A la fin d'un mortel chapitre d'introduction, j'ai été toute joyeuse quand j'ai entendu ma comtesse s'écrier de sa voix grêle :

— Ah! chère madame, combien je suis aise de vous avoir trouvée!... Votre voix est nette, agréable, une vraie voix d'enfant de chœur... Je ne perds pas un mot. De plus, vous savez lire, et voilà qui nous promet de charmants après-midi.

Bien que sept heures fussent sonnées, je n'ai pas osé pour cette première séance avoir l'air trop

pressée de partir, et je suis restée clouée sur ma chaise. C'est la comtesse qui m'a congédiée :

— Allons, bonsoir, madame, m'a-t-elle dit sans se lever, j'espère que nous serons contentes l'une de l'autre... A demain.

C'est ainsi que se sont terminés mes débuts. Je suis rentrée, toute fière, rue Cassette, où, après souper, Naniche m'a forcée d'avaler un lait de poule, en prétendant que je devais être exténuée ; et je me suis endormie en rêvant à Christophe Colomb, dont je voyais les cinq volumes se multiplier comme les pains et les poissons de l'Évangile.

Depuis cette mémorable journée, près de quatre mois se sont passés, et chaque après-midi la vieille dame et moi nous avons pénétré plus avant dans la découverte de l'Amérique. Je lui sers par tranches cette nourriture intellectuelle peu savoureuse, et elle l'absorbe sans sourciller. Dans les premiers temps, tout en lisant mon chapitre, je regardais furtivement si elle ne s'endormait pas et je me disais *in petto :*

— Quel somme je ferais, si j'étais à sa place !

Mais elle conservait sa raideur impassible sous cette douche d'ennui qui tombait en pluie grise et menue. Elle a fini cependant peu à peu par se détendre et par me mettre plus à l'aise. Parfois nous posons le livre et elle me questionne curieusement sur mes années de mariage. Alors je me laisse aller à mon naturel gai et je sens que mes réflexions l'amusent. Mon caractère prime-sautier lui est sympathique et elle devient expansive à son tour.

Je la soupçonne de n'avoir pas été non plus très heureuse en mariage. Elle m'a insinué à demi-mot que le feu comte de Seigneulles était un fort beau cavalier, mais un enragé joueur et un grand coureur de pretantaine. Elle paraît avoir plus d'une fois souffert de son humeur volage et de son caractère emporté. Après m'avoir conté un jour quelques-unes des frasques du comte :

— Enfin, il est mort ! a-t-elle ajouté.

Elle disait cela avec un soupir qui n'avait rien de douloureux et qui ressemblait plutôt à un soupir de soulagement. Elle n'a pas une existence très gaie, et son fils la délaisse pour le monde en hiver,

et pour les villes d'eaux en été. Seule, dans ce grand appartement glacial, avec trois domestiques dont elle a peur, elle est devenue dévote, plus encore par ennui que par vocation.

Ayant été, dans son temps, très belle, très admirée et très entourée, elle n'a pas pu s'accommoder de cet abandon qu'amène forcément avec elle la vieillesse. En désespoir de cause, elle s'est rejetée vers la société édifiante et pieusement aimable des gens d'église. Sa bourse est toujours ouverte pour leurs quêtes et chaque semaine leur couvert est mis à sa table. Aussi ils lui font une cour assidue et l'enveloppent de prévenances veloutées. Elle n'est pas fâchée de savourer ces onctueux compliments ecclésiastiques, discrètement et délicatement répandus à ses pieds. Il lui semble y respirer une dernière bouffée des hommages d'autrefois.

C'est probablement pour ne pas désobliger son directeur qu'elle ne se lasse point d'écouter l'histoire de Christophe Colomb. Oh! cet aventurier de Christophe, Dieu seul sait à quel point il me porte sur les nerfs! Mais je me venge... Lorsqu'il me

semble que la comtesse, bercée par cette insipide lecture, rêve ou sommeille les yeux ouverts, je ne rougis pas de profiter de cette quasi-somnolence; en tournant les pages, j'en escamote adroitement une ou deux. Elle ne s'en aperçoit guère. Parfois seulement elle murmure :

— C'est bien décousu cet ouvrage, ne trouvez-vous pas, ma chère petite?

Et j'ai le front de répondre hypocritement :

— Moi?. . non, madame.

J'espère toujours qu'elle s'en dégoûtera. Au fond, cette histoire l'assomme tout autant que moi, car de temps en temps elle m'interrompt pour s'écrier :

— Mon Dieu, chère dame, que vous avez une petite oreille! — Ou : — C'est singulier comme vos sourcils sont nettement dessinés...

Je sens qu'elle ne m'écoute qu'à demi, et je profite de l'interruption pour entamer une digression amusante et lui faire oublier le livre; mais elle ne se laisse pas tenter; elle m'a déclaré dernièrement qu'il fallait, coûte que coûte, aller jusqu'au bout, afin de ne point déplaire à ce bon curé de Saint-Jacques.

J'imagine qu'il lui aura imposé cette lecture comme pénitence ; — et c'en est une lourde !... — Depuis que nous avons attrapé le printemps, l'histoire du pieux navigateur me paraît encore plus fastidieuse. Les haleines d'avril et de mai m'ont donné des idées de révolte et de dissipation. Je rêve une lecture plus en harmonie avec ce renouveau de verdure et de ciel bleu. A travers les vitres closes, j'entends le sifflet des merles dans les jardins du voisinage. Il me semble qu'en passant par le Luxembourg j'ai apporté dans mes cheveux et dans les plis de ma robe une odeur de lilas, qui m'entête et me donne des distractions. Je saute des phrases entières, je tourne trois pages à fois ; mais j'ai beau faire, nous n'avançons pas et nous n'en sommes encore qu'au troisième volume.

— Quelle idée cet homme a-t-il eue de découvrir l'Amérique ! me dis-je furieusement en dedans de moi.

Hier, je me suis rendue à ma tâche quotidienne presque en rechignant. J'étais venue par le jardin, et cela me faisait gros cœur de m'enfermer dans cette maison monastique, par ce charmant

après-midi de mai, où le ciel riait entre les arbres et où l'air était imprégné d'une verte odeur de sève. En entrant, j'ai trouvé à ma vieille dame une mine toute confite.

—Ma bonne petite, m'a-t-elle déclaré, nous laisserons dormir Christophe pour aujourd'hui ; je dois communier demain, et je vais vous prier de me lire comme préparation quelques pages d'un ouvrage de piété... Cela vous est égal, n'est-ce pas?

Je le crois bien que cela m'est égal ! Tout plutôt que la découverte de l'Amérique !... L'*Imitation* était sur la table, avec la *Vie de sainte Thérèse*. Mme de Seigneulles m'ayant dit de choisir dans le premier de ces livres le chapitre que je voudrais, je me suis arrêtée à celui qui est intitulé : *Des effets admirables de l'amour divin*. Je le connais de longue date, et il m'a toujours plu. Je ne sais si cela tenait à l'air printanier que j'avais respiré et qui m'avait monté à la tête, mais j'ai pris pour cette lecture un tout autre ton que pour l'histoire de cet ennuyeux Christophe. Je me suis moins occupée de la ponctuation et j'ai mis dans ma façon de lire une ferveur et une animation tout à fait

inusitées. Ma comtesse a ouvert de grands yeux; elle avait joint ses deux mains sur ses genoux et m'écoutait béatement...

Lorsque je suis arrivée au passage : « Rien n'est plus doux que l'amour, rien n'est plus fort, plus élevé, plus délicieux; rien n'est plus parfait au ciel et sur la terre..., » elle a posé sa main sur la mienne et m'a interrompue en me disant d'une voix légèrement troublée :

— Mais, ma petite, vous lisez admirablement; c'est toute une révélation... On voit que c'est senti !... Continuez, vous me faites grand bien.

Et j'ai continué, toujours avec la même onction tendre et enthousiaste... Pauvre comtesse, hélas ! ce n'était pas l'amour divin qui donnait à ma voix cette vibration persuasive; il s'y mêlait, j'en ai peur, un alliage profane, et peut-être aussi un peu de malice.

Mais là où mon triomphe a éclaté, c'est à la lecture du livre de *Sainte Thérèse*. Lorsque, tout à travers les extases de la religieuse d'Avila, je rencontrais ces mots : « O mon bien-aimé !... » j'avais une façon de les prononcer qui remuait le cœur

de la bonne dame. Cela réveillait sans doute en elle des souvenirs mondains qui n'étaient pas trop de saison, un jour de préparation ! Son regard devenait humide. Au milieu de ces effusions mystiques, elle s'est écriée soudain :

— Ah ! petite, petite, quelle âme vous mettez à cette lecture !... Est-ce bien au bon Dieu que vous pensez ?

Quand est venu le moment de mon départ, elle m'a attirée à elle avec une vivacité que je ne lui connaissais pas et m'a baisée au front. J'étais, comme elle, attendrie et remuée. Je crois que cette capiteuse liqueur de l'amour mystique nous avait un peu grisées toutes les deux...

En m'en retournant j'ai retraversé le Luxembourg. Les marronniers couverts de fleurs roses et blanches se détachaient en masses vigoureuses sur ce ciel du soir d'un si adorable ton de turquoise verdie. Les aubépines, les cerisiers doubles étalaient dans les feuillées l'opulence de leurs floraisons neigeuses ; les cytises aux grappes tombantes mettaient çà et là comme un ruissellement d'or. Les merles se chamaillaient dans les bran-

ches; un ramier roucoulait, posé sur l'épaule d'une Diane, et une exquise odeur d'amande amère s'exhalait des massifs de giroflées. Çà et là, des couples suivaient d'un air heureux les circuits des allées tournantes; de tous côtés de clairs rires d'enfants s'envolaient en fusées. Au delà des toits d'ardoise du palais, qui s'enlevaient en noir sur le ciel rougi, on entendait la musique d'un orgue de Barbarie jouant une valse au loin, du côté de la place Saint-Sulpice. Il semblait que dans l'air du soir on respirait des effluves amoureux et troublants. Et je me disais :

— Toi, tu es seule, toute seule!

Jamais mon isolement ne m'avait tant pesé. Jamais, comme hier soir, je n'avais entrevu aussi nettement la navrante perspective de la solitude à laquelle je suis condamnée à vingt-sept ans.

J'avais regret à rentrer dans mon sombre appartement vide, et je décrivais de longs circuits nonchalants à travers les petits jardins qui bordent la rue de Vaugirard et le prolongement de la rue Bonaparte. J'écoutais rêveusement l'*Angélus* qui tintait aux clochers du voisinage. Mes narines se

dilataient quand je côtoyais les pelouses, dont l'herbe récemment fauchée répandait une fine odeur qui me rappelait les fenaisons de mon village.

Au détour d'un massif de rosiers, je me suis quasi jetée dans un grand garçon qui émiettait du pain à une bande de moineaux. Je me suis excusée de mon mieux, et, comme le nourrisseur d'oiseaux me saluait gauchement, j'ai reconnu la tête-de-loup de M. Pascal Nau.

Il a bégayé, rougi et écarquillé ses yeux bruns. En toute autre circonstance, je crois que je me serais bornée à lui rendre son salut et à continuer ma route; mais, ce jour-là, l'influence des effusions ardentes de sainte Thérèse, cette odeur de foin coupé, cette belle soirée printanière, toutes ces choses m'avaient enhardie. Je me sentais devenir expansive, j'avais besoin de communiquer mes impressions à mon prochain; et comme, au demeurant, ce garçon naïf et demi-rustique n'est ni redoutable ni compromettant, je lui ai adressé la parole la première.

— Bonsoir, monsieur Pascal, ai-je dit, vous

distribuez aux moineaux les restes de votre dîner?

Ce mot de dîner a amené sur ses lèvres un sourire embarrassé, et il s'est dépêché de fourrer dans sa poche un gros morceau de pain de ménage. L'idée m'est venue que ce chanteau avait peut-être composé tout le menu de son repas du soir, et ce soupçon a développé en moi un sentiment compatissant qui m'a prédisposée encore à l'affabilité.

— Je flâne, a-t-il répondu évasivement... Par ce beau temps il m'est impossible de me claquemurer... J'ai planté là mes copies et je suis venu regarder les fleurs.

— Elles foisonnent donc toujours, les copies!

— J'en ai trop... Le papier timbré me donne des nausées et je serai obligé de rendre la moitié de ma besogne intacte à mon huissier.

Cette dernière réflexion m'a décidée. Il y a longtemps que j'ai l'ambition de me rendre tout à fait indépendante en gagnant quelque argent à des écritures. J'ai repris en rougissant :

— Si vous en avez trop, vous seriez bien aimable de m'en passer quelques-unes.

Il m'a regardée d'un air incrédule :

— Quoi ! s'est-il écrié, vous consentiriez à copier des grosses ?

— Pourquoi pas ?... J'ai une assez belle écriture, et je vous assure que votre patron sera content de moi.

— Mais c'est une besogne assommante.

— Qu'importe !... Il n'y a pas de sot métier quand on est obligé de travailler pour vivre, et je ne suis pas riche.

— Oh ! alors, a-t-il répliqué avec une mine épanouie, je partagerai de grand cœur avec vous... Je vous en apporterai dès demain matin.

— Merci, monsieur Pascal...

Pendant quelques secondes nous avons longé silencieusement les pelouses, puis je lui ai demandé :

— Et la musique? où en êtes-vous?

— Cela marche, je crois que je vais mettre la main sur un éditeur qui me gravera mes mélodies campagnardes... Mais le printemps me rend paresseux; j'ai en moi comme un trop-plein qui m'alourdit et je me sens un besoin de me dissiper, de courir là où il y a des arbres verts et des foules.

C'est un singulier sentiment que je n'ai jamais éprouvé à la campagne.

Hélas! ce sentiment, je le connaissais et j'y compatissais.

— Oh! ai-je repris, êtes-vous seul à ce point? N'avez-vous pas d'amis?

— Je n'ai ni amitiés ni... ni le reste! a-t-il répliqué avec un sourire.

J'ai fait mine de ne pas comprendre; il a continué avec une explosion de franchise rustique :

— Voyez-vous, quand ma solitude me pèse trop, je viens ici, je regarde les petites ouvrières ou les étudiantes qui passent au bras de leurs amoureux, et, comme Jean-Jacques, je mange mon pain sec à la fumée du rôti des autres.

Cette fois je n'ai pu m'empêcher de rire. La glace était rompue et nous avons fait, comme deux camarades, une partie de causerie le long des allées qui sentaient bon et où le crépuscule tombait peu à peu.

Tout à coup un roulement de tambour a résonné au loin et les gardiens se sont mis à crier :

— On va fermer!

— Il est temps que je me sauve, ai-je dit toute honteuse en pensant aux inquiétudes de Naniche qui m'attendait pour souper... Je compte sur votre promesse, monsieur, à demain !

Il s'est arrêté, hésitant et ne sachant s'il devait me quitter immédiatement. Enfin il m'a saluée ; je suis sortie par la grille de la rue de Fleurus, et, en me retournant, je l'ai aperçu qui me suivait des yeux, immobile, planté comme un terme devant un massif de lilas.

V.

LE CHAPITRE DES TENTATIONS

Pascal Nau a tenu sa promesse. Le lendemain de notre rencontre au Luxembourg, il m'a apporté des jugements à copier et m'a gentiment donné toutes sortes d'explications préalables sur le caractère de l'écriture, le nombre réglementaire de lignes à la page et de syllabes à la ligne. J'ai la tête dure pour toutes ces choses et j'ai mis sa patience à une rude épreuve. Décidément c'est un brave garçon, original, plein de sève et de franchise, auquel il ne manque que l'usage du monde. Si je n'étais pas strictement obligée de me tenir sur mes gardes et de vivre perpétuellement dans la crainte du *qu'en dira-t-on*, j'aimerais à traiter ce rustique

artiste en camarade et à l'aider amicalement à se dégrossir; mais mon état de femme séparée me condamne à une rigoureuse réserve, et l'abbé Micault fait déjà bien assez la moue quand il se trouve chez moi à l'heure où Pascal Nau vient apporter ou reprendre de la besogne.

Comme mes copies sont presque toujours pressées, c'est le matin dès l'aube que je me livre à mon travail d'expéditionnaire. Je pousse ma petite table devant la fenêtre ouverte, et, tandis que les cloches tintent pour l'*Angélus*, tandis que les martinets tournent dans l'air en jetant des cris aigus, je griffonne avec acharnement. Je copie des phrases baroques écrites dans un français barbare; ma plume court intrépidement sur le papier timbré, je noircis des rôles et des rôles, jusqu'à ce que ma tête s'alourdisse et que les lignes dansent devant mes yeux.

Quand mes doigts sont trop engourdis, je me penche au balcon et je repose mes regards sur la verdure du jardin des Carmes. C'est un coin pacifique et discret; il s'en dégage une atmosphère somnolente particulière aux lieux où le clergé a élu do-

micile. Par-dessus les tilleuls j'aperçois la façade grise de l'ancien couvent, avec ses fenêtres irrégulières à petits carreaux verdâtres, ses perrons herbeux, sa toiture moussue, aux lucarnes coiffées de tuiles brunes. La coupole trapue de la chapelle élève son dôme d'ardoise au-dessus des toits, et, dans un angle, une vieille tour carrée élance son svelte clocheton à jour, où retentit d'heure en heure la monotone sonnnerie des messes matinales. Entre deux allées d'arbres parallèles, des parterres découpent leurs losanges et leurs demi-lunes ; tout autour, de jeunes prêtres, professeurs à l'Université catholique, se promènent lentement, silencieusement, le nez penché sur leur bréviaire. Je vois leurs soutanes sombres passer et repasser dans la verdure, tandis que là-haut, dans le ciel, les martinets plus bavards se croisent et virent en étendant leurs ailes noires...

Vers onze heures, tous les deux jours, l'abbé Micault, qui suit en auditeur bénévole un cours d'éloquence à la Faculté catholique, monte à mon troisième étage et me rend visite. Depuis mon installation, il m'a donné de fréquentes marques

d'intérêt; il est serviable, dévoué, bon comme le bon pain, très discret d'ailleurs sur le chapitre de la dévotion; il ne me parle point trop de mon salut ni de notre sainte mère l'Église, en sorte que ma défiance et mes préventions se sont envolées tout doucement et nous sommes devenus une paire d'amis. De temps à autre, je l'invite à partager mon déjeuner, et ces jours-là je fais acheter pour lui le *Figaro*, car l'abbé est très friand de cette lecture profane. A son tour, il me ménage des surprises et, me sachant très gourmande, en arrivant il tire de la vaste poche de sa soutane quelque friandise soigneusement empaquetée. Il appelle cela apporter son *plat*. Quand il enlève avec précaution le papier qui enveloppe sa *surprise*, ses yeux pétillent et ses lèvres sourient. La gourmandise est notre péché d'habitude à tous deux, et c'est elle qui a cimenté la cordialité de nos relations. A table, l'abbé se montre sous ses meilleurs côtés. Il est aimable, causeur, tolérant. Il rit de mes boutades et mange avec des tournements de bouche réjouissants à voir. Son nez se met de la partie et prend des airs drôlets, pleins d'une sensualité naïve.

— Ce que vous mangez doit être bon, monsieur l'abbé, lui-dis-je alors avec irrévérence, voilà votre nez qui s'élargit en accent circonflexe.

Il se met à rire, mais sans perdre un coup de dent.

Dès qu'il a dégusté son café, il brosse son chapeau et va donner ses répétitions à l'école Bossuet. Je me retrouve de nouveau seule et je m'occupe de travaux à l'aiguille jusqu'à l'heure de mes lectures, à moins que je ne sois dérangée par ma voisine, Mme Lobligeois, la femme du sous-chef aux Cultes. Elle m'a prise en affection et me visite plus souvent que je ne le voudrais. C'est une brune piquante, assez svelte, ayant de l'éclat, de belles dents blanches, des lèvres très rouges, de grands yeux d'un gris phosphorescent, mais la taille plate et de gros os. Son caractère offre une singulière combinaison de dévotion étroite et de mondanité, de prudence et de désirs mal rentrés. Le ciel et la terre s'y mélangent à des doses inégales. Elle s'occupe de bonnes œuvres et lit de mauvais livres; elle est dame patronnesse d'un orphelinat et laisse ses enfants sortir avec des bas troués et des vête-

ments d'hiver au cœur de l'été. Le mari, absorbé par son bureau et par ses collaborations à un journal religieux, travaille comme un nègre, ignore ce qui se passe dans son logis et laisse à sa femme la bride sur le cou. C'est un petit homme grimaud et rabougri, mal brossé, mal peigné, horriblement fagoté dans des vêtements austères. Chez lui tout est noir, depuis l'habit jusqu'aux ongles. Digne père de famille au demeurant, adorant ses marmots, mais ne payant pas de mine. Je crois que Mme Sabine Lobligeois le tient en médiocre estime ; elle trouve qu'il ne représente pas assez et ne lui pardonne pas de n'être encore que sous-chef de bureau.

Notre connaissance s'est faite par l'intermédiaire des enfants. Les croisées de notre étage donnent sur une sorte de galerie extérieure qui est commune aux deux appartements. Aux heures de récréation, les petits Lobligeois viennent jouer sur ce balcon où des gradins de pots de fleurs servent seuls de ligne de démarcation entre le territoire du voisin et le mien. J'aime les enfants et, voyant ceux-ci un peu abandonnés, je me suis intéressée

à eux. Ils entrent volontiers chez moi où ils se sentent plus choyés que chez leur mère, et Mme Lobligeois, qui s'ennuie passablement dans son intérieur, a profité de la circonstance pour se lier avec moi.

Elle me fait de vives démonstrations d'amitié et s'apitoie volontiers sur mon sort. Je ne saurais dire à quel point je me sens agacée par ces indiscrétes condoléances. J'ai remarqué que, lorsque Pascal Nau vient m'apporter du travail ou reprendre mes copies, ma voisine trouve toujours un prétexte pour apparaître sur le balcon et pénétrer chez moi. Ce grand garçon l'occupe et elle l'examine d'un œil fort complaisant.

L'autre jour, comme il venait de me quitter et que nous étions restées seules dans ma chambre, elle m'a demandé où je l'avais connu, et je lui ai conté les incidents qui nous avaient mis en relation. Là-dessus elle a pris son air prude et s'est étonnée de la facilité avec laquelle je l'avais admis chez moi. Car enfin, a-t-elle ajouté en baissant les yeux, cela pourrait paraître dangereux à certaines personnes.

— Dangereux, M. Pascal! me suis-je récriée en riant, je vous assure qu'il ne l'est pas pour moi.

— Un homme jeune et bien tourné est toujours dangereux, a-t-elle repris en soupirant, et il ne faut pas défier l'esprit malin... Êtes-vous sûre, ma chère, que ce monsieur ne songe pas à vous faire un doigt de cour?

— Très sûre, et, si je m'apercevais du contraire, je l'engagerais immédiatement à cesser ses visites.

—Et vous auriez raison; dans votre position, on ne saurait être trop circonspecte...

Il paraît que « sa position », à elle, ne l'oblige pas aux mêmes scrupules, car, lorsqu'il est là, elle ne cesse de lui lancer de langoureuses œillades, auxquelles du reste le pauvre garçon ne prête qu'une attention médiocre.

Elle a continué d'un ton d'attendrissement agaçant :

— Oh! je vous plains de toute mon âme... Votre situation me paraît la plus périlleuse et la plus pénible de toutes, car enfin, à nos âges, le cœur parle encore très haut et l'on ne se résigne guère à ne plus aimer.

— La vie que je mène ne me laisse pas le temps de penser à ces choses-là... D'ailleurs, chère madame, il faut être philosophe et supporter ce qu'on ne peut empêcher.

— Hélas! oui, et puis, n'est-ce pas? votre mari n'est pas immortel, une maladie peut l'enlever et vous rendre votre liberté.

— Oh! M. La Guêpière a bon pied, bon œil et ne se soucie nullement de mourir, je vous le promets!

— Les vues de la Providence sont impénétrables, a-t-elle répondu avec onction, et l'on peut toujours la prier... A votre place, je ferais brûler des cierges à Notre-Dame-de-Bon-Secours.

— Brûler des cierges pour obtenir la mort de mon mari?

— Pourquoi non?... Moi, j'ai une confiance inébranlable dans l'intercession de la sainte Vierge.

Je n'ai pu retenir un éclat de rire. La façon dont cette dévote envisage l'intervention providentielle m'a paru au moins singulière. Il n'en est pas moins vrai que cette conversation a eu le don de me replonger dans mes idées noires. Elle m'a montré brutalement à quelles extrémités je suis réduite.

Cette femme, bien que le bon sens et le sens moral lui fassent défaut, a mis cruellement le doigt sur la plaie.

J'ai à peine vingt-huit ans, je suis jeune moralement et physiquement, la solitude m'est aussi insupportable que la société de mes semblables m'est douce; cependant me voilà condamnée à vivre seule, et cela pendant des années et des années, jusqu'à ce que la mort de M. La Guêpière me rende ma liberté, c'est-à-dire probablement jusqu'à une époque où je serai vieille et laide, où la vie pour moi n'aura plus ni saveur ni parfum. Les choses sont si piteusement arrangées dans ce monde, que me voilà, à vingt-huit ans, réduite à l'odieuse alternative ou de souhaiter la mort prochaine de mon mari, ou de me faire excommunier par l'opinion publique, si, lasse de mon isolement, je me souviens que j'ai un cœur et je l'écoute parler... Cela est pourtant profondément absurde et injuste!... Autour de moi, en ce moment, il y a des gens qui jouissent des fleurs, du ciel bleu, des sourires de leurs enfants, des affections de leurs amis, qui mordent dans les plaisirs de la vie

comme dans un gâteau de fête... Pourquoi toutes ces satisfactions aux autres, et rien à moi? A moi, dont le seul tort est d'avoir épousé M. La Guêpière à un âge où je n'avais ni expérience, ni volonté, ni responsabilité?

Toutes ces réflexions me mettent en rage et influent sur mon caractère. Je sens positivement que je deviens mauvaise, et c'est ce pauvre abbé Micault qui en pâtit. Je le rudoie, je le taquine, j'invente des malices d'écolière pour troubler à mon tour sa paisible et routinière existence ecclésiastique.

Ainsi l'une de ses plus chères distractions lorsqu'il arrive chez moi, c'est de lire un journal. Depuis quelques jours, je m'ingénie à choisir les feuilles les plus scandaleusement radicales. A peine entré, il s'installe dans mon fauteuil, relève sa soutane sur ses genoux écartés et cherche des yeux sa pâture politique quotidienne :

— Où est le journal, ma chère enfant?

— Je l'ai serré, monsieur l'abbé.

Et je prends un air hypocritement contrit.

— Pourquoi donc?

— C'est que... c'est le *Voltaire*, et il y a dedans

des choses qui vous choqueraient... Je vais envoyer chercher l'*Union*.

L'abbé, qui a lu déjà l'*Union* dans la pieuse maison où il a élu domicile, et qui ne serait pas fâché de varier ses plaisirs, fait sa moue, hésite un moment entre sa conscience et sa passion pour la lecture, puis reprend avec une indifférence affectée :

— Donnez toujours le *Voltaire*... Une fois n'est pas coutume, mon enfant.

Alors il met ses lunettes, croise ses jambes et savoure lentement le fruit défendu. La prose radicale froisse toutes ses convictions, mais, d'un autre côté, les *racontars* de la petite presse, les comptes rendus des théâtres piquent sa curiosité, et, tantôt fronçant le sourcil, tantôt se pinçant les lèvres pour ne pas rire, il avale le poison libre penseur jusqu'à la dernière goutte.

Quelquefois mes taquineries sont atroces et j'en ai honte après coup; mais je ne sais quel démon me pousse, je deviens hardie et maligne comme les mouches en temps d'orage. J'invente les questions les plus embarrassantes, je lui pose d'un air

innocent les cas de conscience les plus scabreux; je m'amuse à conduire le malheureux abbé sur les pentes les plus périlleuses et j'éprouve un plaisir damnable à l'y voir perdre pied.

L'autre jour, nous avions déjeuné en tête-à-tête dans ma petite salle à manger. Il faisait beau temps; par la fenêtre ouverte un joli rayon de soleil jouait dans les cheveux gris ondés de mon vénérable convive, tout occupé à déguster son café. Le café noir est son faible; après un déjeuner selon son cœur, ce breuvage est pour l'abbé le suprême des plaisirs permis. Cela le rend communicatif et le porte à l'abandon confiant des causeries intimes. Je le regardais sirotant le contenu de sa tasse, dans ce rayon de soleil; ses yeux bleus luisaient, son nez avait de drôles de retroussis, ses lèvres de cerise se rapprochaient avec sensualité pour humer le liquide brûlant et parfumé. Une idée saugrenue m'est venue à l'esprit et j'ai dit brusquement :

— Monsieur l'abbé, vous qui connaissez la vie, croyez-vous qu'on puisse vivre sans aimer?

Il a reposé sa tasse sur la soucoupe :

— N'entamons pas ce chapitre, mon enfant.

Et d'un air distrait il s'est mis pour rompre les chiens à fredonner un chant d'église.

Mais ce commencement de contradiction avait fait épanouir mon idée fixe et j'étais résolue à ne pas tenir l'abbé quitte à si bon marché. Il n'avait pas bu son café et je pressentais qu'il n'aurait pas le courage de renoncer à cette friandise pour fuir mes questions audacieuses. J'ai appuyé résolument mes deux coudes sur la table, et regardant impertinemment mon interlocuteur en face :

— Monsieur l'abbé, ai-je demandé, croyez-vous à l'amour platonique ?

— Certainement, ma bonne fille... C'est-à-dire, entendons-nous, je crois qu'il n'y a que celui-là d'excusable... Tu-o-o-orum, rum...

Et il a repris sa psalmodie.

— En vérité ?

Et j'ai soupiré hypocritement.

— Mais enfin il n'y a pas que celui-là..., malheureusement ! L'Église en admet un autre, puisque le *Pater* dit : « Ne nous laissez pas succomber à la tentation... » Vous n'avez jamais été tenté, vous, monsieur l'abbé ?

— Sainte Vierge! ma bonne fille, à quoi allez-vous penser là?

— Enfin j'y pense... Voyons, répondez-moi franchement, ne vous est-il jamais arrivé, en songeant à l'amour profane, de regretter d'être prêtre?

— Jamais, non jamais je n'ai eu d'aussi coupables pensées! s'est écrié l'abbé effaré.

— Vraiment!... Eh bien! permettez-moi de vous le dire, monsieur l'abbé, en ce cas vous n'êtes pas foncièrement vertueux.

— Par exemple! Comment cela?

— La vertu consiste dans le sacrifice; vous prétendez n'avoir jamais été tenté... Donc vous n'avez rien eu à sacrifier et vous n'êtes pas vertueux.

— C'est un sophisme... Il y a tentation et tentation, et... En vérité, ma chère fille, je ne vous comprends pas.

— Je m'explique, monsieur l'abbé... Vous deviez être très bien quand vous étiez jeune, et vous viviez dans un monde... très mondain. Il me semble impossible que vous n'ayez jamais eu un pauvre petit regret, une pauvre petite tentation... Vous pouvez bien me l'avouer, à moi (et j'ai pris ma voix

la plus insinuante, la plus câline); racontez-moi cela... J'aime les confidences.

Le pauvre abbé, rouge et fort embarrassé, regardait avec une indécision comique tantôt son chapeau accroché à la patère, tantôt sa tasse encore à demi pleine :

— Non, mon enfant, changeons de conversation, je n'ai rien à vous conter.

— Quoi, rien? Vous n'avez jamais rencontré une femme, à la vue de laquelle vous vous êtes murmuré : « Ah! si je n'étais pas prêtre, celle-là me plairait; je pourrais, moi aussi, avoir des enfants, une famille? »

L'abbé a fourragé dans ses cheveux et, levant au ciel des yeux désespérés, s'est exclamé en désarroi :

— Mais à quoi sert toute cette curiosité?... J'ai soixante ans et jamais, au grand jamais, personne ne s'est permis de m'adresser de pareilles questions!

— Mais à moi, monsieur l'abbé, ai-je répliqué doucement, n'est-ce pas un peu permis? Ne suis-je pas comme vous à présent, d'un sexe neutre?...

Ni fille, ni femme, ni veuve... Vous pouvez bien me confier vos petites tentations.

— A-t-on jamais vu pareille enfant terrible? a soupiré l'abbé; non, vraiment, je cherche... Je cherche sans rien trouver.

Et il était de bonne foi, le brave homme!

Enfin, harcelé par les questions insidieuses que je posais avec une ténacité endiablée, il s'est écrié, moitié furieux, moitié complaisant :

— Eh bien! oui, une fois... j'ai été tenté. Là, êtes-vous contente?

J'avais avancé encore davantage mes coudes sur la table, et, mon menton dans les mains, j'attendais tout affriolée.

— Une fois, a-t-il repris en se renversant dans son fauteuil, une main en abat-jour sur ses yeux, un sourire d'une vague mélancolie sur les lèvres, en Touraine, au château du duc de Rochecotte, chez lequel j'étais précepteur, on organisa une partie de campagne... à âne.

— Ha!... Et il y avait des dames?

—Naturellement, il y avait des dames, a murmuré l'abbé en s'arrêtant pour boire une gorgée de café.

MOI. — Et puis?

L'ABBÉ, *avec componction.* — Il y en avait une charmante : un maintien modeste, un profil suave et pur comme celui d'une vierge de Raphaël... (*Une pause.*)

MOI, *avec un accent encourageant.* — La *Belle jardinière...* Ensuite?

L'ABBÉ. — Elle était arrivée en retard et n'avait personne pour l'aider à monter sur son âne...

MOI. — Alors?...

L'ABBÉ, *avec vivacité.* — Eh bien! alors je m'approchai et lui offris mon aide... (*Une pause.*) Elle accepta et..., dame! je fus dans l'obligation de la prendre par la taille.

MOI, *d'un ton de plus en plus pressant.* — Et alors?

L'ABBÉ, *très vite.* — Quand je sentis cette taille souple dans mon bras, je sentis aussi mes vingt-huit ans, et je fus coupablement tenté... Elle s'aperçut de mon trouble, car elle me regarda et devint rouge... Cela ne dura qu'une seconde, et elle s'en fut au trot de son âne... Je restai là un bon moment, tout remué et tout confus. Le soir, je m'abstins de des-

cendre au dîner; la nuit, je pensai plus qu'il ne convenait à cette personne; en sorte que le lendemain je demandai un congé au duc et je ne rentrai au château que lorsque la dame l'eut quitté... Depuis, je ne l'ai jamais revue...

L'abbé est resté un moment silencieux, a rajusté son rabat, et se levant :

— Voilà, mon enfant, tout ce que j'ai à me reprocher sur ce chapitre... C'est tout, cette fois, c'est bien tout.

Il a dit cela si simplement, si dignement, que je me suis sentie honteuse de l'avoir tourmenté de la sorte, en réveillant indiscrètement le souvenir de cet unique péché de jeunesse. J'ai pris la main du brave homme et j'ai murmuré en la lui serrant bien fort :

— Voyez-vous, monsieur l'abbé, vous êtes un saint... Je ne vous taquinerai plus jamais.

VI

DOUBLE MÉPRISE

Cet après-midi, au moment où, vers trois heures, je tirais la sonnette de Mme de Seigneulles, Désirée, la femme de chambre, m'a annoncé que la comtesse était sortie avec son fils, qu'elle ne rentrerait que tard, et qu'elle me donnait congé pour aujourd'hui. Je m'en suis donc revenue par le Luxembourg, me demandant à quoi j'emploierais ces heures de vacances sur lesquelles je ne comptais pas. La chaleur était suffocante, un flamboyant soleil d'août grillait les feuilles roussies des marronniers et faisait miroiter les ardoises des toits. Le sol brûlait les pieds, il n'y avait presque pas d'ombre : j'ai pris le parti de rentrer chez moi,

savourant d'avance le plaisir que j'aurais à me mettre au frais dans ma robe de chambre, à boire un grand verre de sirop de framboise et, étendue sur une chaise longue, à lire un roman anglais qui m'intéresse fort.

— Naniche est allée laver *au bateau*, me dis-je en introduisant ma clef dans ma serrure, je serai seule et je pourrai dévorer *Nancy* tout à mon aise...

L'appartement est en effet tranquille et doucement assombri. Seul, mon chat, le fidèle Mititi, dort couché en rond sur un fauteuil. Les fenêtres sont ouvertes, mais les jalousies sont baissées, et l'ombre déjà allongée des peupliers du jardin des Carmes y envoie une demi-obscurité accompagnée d'un frémissement de feuilles tout à fait rafraîchissant. Je me décoiffe, et, tout en ébouriffant légèrement mes cheveux, je prête l'oreille. Il me semble qu'on cause sur le balcon. — Oui, il y a un murmure de voix qui se mêle discrètement au frisson de la feuillée. L'une des voix est celle de Mme Sabine Lobligeois, l'autre a des notes graves et masculines. — Ce n'est pas l'organe flûté de M. Lobligeois; à cette heure, le pauvre homme est enfoui

dans ses paperasses à la direction des Cultes; ce n'est pas non plus le timbre discret et assourdi de la voix de l'abbé. Je m'avance curieusement sur la pointe des pieds, et je regarde entre les lames des jalousies.

A côté des gradins garnis de pots de lauriers-roses, Mme Lobligeois a installé une sorte de tente de coutil, sous laquelle elle vient lire ou travailler à l'ombre. L'un des rideaux de toile est soulevé; entre les tiges grêles des lauriers-roses, j'aperçois le dos plat de la dame assise dans un fauteuil d'osier, et en face, dans la pénombre, une tête brune dont les yeux luisants et les cheveux en brosse me sont bien connus. La pieuse Sabine est en train de catéchiser Pascal Nau. — Comme il fait très chaud, Mme Lobligeois est vêtue d'une robe de grenadine dont le corsage de dessous est échancré plus qu'il ne conviendrait à une dévote; la trame légère de l'étoffe laisse ainsi traîtreusement transparaître la peau blanche et moite des épaules et de la gorge. Il me semble même que les yeux de Pascal Nau se tournent plus que de raison vers ce corsage trop peu voilé.

Comment le clerc se trouve-t-il rue Cassette à une heure où il sait que je suis absente? Que signifie cette visite qui n'est certainement pas pour moi, et que peuvent-ils bien se dire tous deux?... Je m'agenouille avec précaution sur une chauffeuse placée près de la jalousie; les deux mains appuyées au dossier, je tends le cou, et je prête l'oreille. C'est très mal d'écouter aux portes... ou aux fenêtres, mais, ma foi, tant pis! Je suis curieuse de tirer au clair ce qui se passe entre ma voisine et le rustique musicien de Grancey-le-Château. Il y a longtemps que j'ai remarqué le manège équivoque de Mme Sabine Lobligeois. Elle tourne autour de Pascal Nau comme le tentateur dont parle l'Église, « cherchant une proie à dévorer. » Je veux savoir à quel point elle en est, et si le gibier fait du moins une belle défense. — Je ne suis pas jalouse de Mme Sabine, non, Dieu merci!... Mais enfin, je trouve cela indécent...

Et ce sauvage de Pascal qui se laisse prendre aux roucoulements et aux œillades de cette chattemite!... Est-ce assez ridicule! Cela ne me regarde pas, certainement, et je ne me mêle pas

de ses affaires... N'importe, c'est quasi sur mon balcon que la chose se passe, et s'il est féru d'amour pour cette grande brune osseuse, il pourrait lui donner des rendez-vous ailleurs que chez moi...

Au fond, je dois bien avouer que je suis un peu dépitée, et que je me dis tout cela pour trouver une excuse à l'espionnage auquel je suis en train de me livrer.

J'écoute avec la plus grande attention, mordant mes lèvres et n'osant presque respirer. Tout d'abord, je ne saisis pas grand'chose; la dame est prudente et parle à demi-voix comme au confessionnal; il ne m'arrive que des mots décousus et à moitié étouffés; seulement je vois en plein la figure de Pascal, et rien qu'à l'expression des traits, je soupçonne ce naïf étourneau de s'être déjà laissé prendre aux traquenards que lui tend ma peu scrupuleuse voisine. Insensiblement j'arrive à entendre la plus grande partie des phrases des deux interlocuteurs; je devine le reste, et voici en substance leur conversation.

— Ainsi, monsieur, soupire Mme Sabine, non seu-

lement vous n'êtes pas pieux, mais vous êtes sceptique?

— Sceptique! répond Pascal en hochant la tête et en se balançant sur son pliant, c'est un bien gros mot... Mettons que je suis indifférent.

— C'est presque la même chose... Le doute dessèche le cœur; l'indifférence le glace... Comment un artiste, un homme d'imagination, peut-il rester froid en présence des magnificences du culte?... N'avez-vous jamais été ému par le saint sacrifice de la messe?

— Si fait, murmure Pascal, j'aime beaucoup une belle messe en musique; j'aime aussi un bel opéra.

Mme Sabine Lobligeois secoue les épaules.

— Vous n'appréciez les choses que pour les satisfactions des sens, mais il y a aussi à considérer les satisfactions du cœur.

— Oh! le cœur! soupire à son tour le clerc, en se souvenant sans doute de ses convoiteuses promenades du Luxembourg à la suite des couples amoureux.

— Oui, le cœur, répond ma voisine (et à la mine

troublée de Pascal, j'imagine qu'en même temps elle lui décoche une langoureuse œillade), le cœur, y croyez-vous au moins encore un peu?

— Si j'y crois! s'écrie Pascal Nau en rougissant; certes oui, j'y crois, parce que je sens le mien qui dans certaines rencontres bat plus que je ne voudrais.

Ici un silence. Je parierais que la dévote Sabine a jugé à propos de baisser pudiquement les yeux.

Là-bas dans les peupliers, des ramiers roucoulent d'une voix profonde, et un souffle d'air apporte jusqu'à notre balcon des odeurs pénétrantes de chèvrefeuille et de jasmin. J'ignore si c'est à cette influence qu'est due l'animation de Mme Lobligeois, mais au mouvement de ses épaules je crois deviner une respiration plus fréquente et presque tumultueuse. Elle porte une de ses mains à sa poitrine, comme pour en arrêter les mouvements, ou peut-être pour donner de l'air à son corsage, car il fait grand chaud. Puis elle se décide à reprendre l'entretien.

— Vraiment, repart-elle, je doute que vous soyez capable d'éprouver un amour sérieux... Car, ajoute-

t-elle sentimentalement, comme l'a dit un grand poète : « Aimer est la moitié de croire, » et vous n'avez pas la foi...

Je ne vois pas sa figure, mais je suis certaine qu'elle lève au ciel ses yeux, de façon à ne plus en montrer que le blanc... Je connais par le menu toutes les minauderies de cette femme, et d'ailleurs j'en vois le reflet sur la physionomie émoustillée de ce grand nigaud de Pascal.

— Comment! madame, pour être amoureux il faut être croyant et dévot?... Je m'étais laissé dire que l'Église condamnait l'amour.

— L'amour profane et grossier, oui certes... Mais l'amour des âmes, l'union pure et spirituelle de deux cœurs, ah! roucoule la dame en frappant sa poitrine, si j'en crois ma conscience, le ciel le permet ce sentiment... ou du moins l'excuse.

« A force de parler d'amour, on devient amoureux, » a dit Pascal; — pas la tête-de-loup qui est là en face, sur le pliant, mais l'autre, le Pascal des *Pensées*. — Le passage du chapitre des *Passions* me revient en mémoire, lorsque j'examine le visage du second clerc de Me Plumerel.

Il est évident qu'il commence à glisser sur la pente dangereuse où cette pieuse sirène l'a cauteleusement entraîné; un soupçon de rougeur monte à ses joues hâlées; ses yeux brillants et ses lèvres demi-souriantes ont cette vague langueur, cette expression béate et flottante qu'on remarque sur les visages des gens qu'un dîner fin a plongés dans une douce griserie. Son regard est comme noyé, sa voix a des notes plus hautes et plus assurées que tout à l'heure.

— Ce que vous dites là, madame, reprend-il, me donnerait presque l'envie de me convertir...

— Et pourquoi non? réplique Sabine en prenant un air inspiré; pourquoi ne retrouveriez-vous pas la foi de votre enfance?... Je suis sûre que vous avez été élevé dans des principes religieux, par une mère pieuse. Pour vous ramener dans la bonne voie il ne vous manque qu'une affection qui vous tiendrait lieu de celle d'une mère tendre et dévouée...

— Une affection tendre, murmure Pascal en dodelinant de la tête, oui, ce serait le trèfle à quatre feuilles, mais je ne l'ai pas trouvée, et il n'y a pas apparence que je la trouve de sitôt.

— Qu'en savez-vous? et la tête de la dame se rapproche.

— Dans tout Paris, il n'est pas une âme qui s'intéresse à moi.

— Si l'incrédulité ne vous aveuglait pas, en regardant autour de vous, vous verriez qu'il y en a au moins une...

— Je serais curieux de la connaître, s'écrie-t-il avec un sourire sceptique.

— Vous la connaissez, répond Sabine en baissant le ton.

— C'est une femme? demande-t-il avec un accent hésitant.

— Naturellement.

— Jeune?

— Jeune.

— Et je la connais?... se murmure-t-il à lui-même en ayant l'air de savourer les paroles qu'il vient d'entendre... Est-ce que je lui ai déjà parlé?

— Mais oui, souvent.

Pascal devient pourpre. Il y a un moment de silence, interrompu seulement par le pépiement des

moineaux du jardin; un gros soupir s'échappe de la poitrine de Mme Lobligeois.

— Et, reprend-il avec un étonnement béat, cette dame s'intéresse à moi?

— Beaucoup; elle a pour vous une sympathie de cœur et d'âme.

— Elle m'aime! s'exclame-t-il, et sa physionomie s'illumine.

— Elle vous aime... Oh! comme une sœur, d'une affection chaste, qui ne saurait la faire manquer à ses devoirs, d'une affection aussi tendre que pure.

— Et, balbutie le clerc enchanté, et... elle vous a autorisée à me le répéter?

Sabine Lobligeois relève la tête avec un geste impatient; elle semble trouver que Pascal manque un peu trop de perspicacité.

— Puisque je vous l'affirme, répond-elle, c'est que cela existe... D'ailleurs, ajoute-t-elle en soupirant, ses yeux ont déjà dû vous le dire.

Quelle enjôleuse! Pascal perd de plus en plus la tête, il n'est pas habitué à de pareilles conversations; il boit chaque parole comme une liqueur parfumée et il s'en grise.

— Ses yeux! répète-il avec une sorte de voluptueuse satisfaction, vous croyez?... Je ne m'en suis pourtant pas aperçu!

— C'est que vous ne les avez pas bien regardés.

Et elle lui montre les siens à plein. Je suis sûre qu'elle lui darde ses plus phosphorescentes œillades. Le clerc s'est rapproché d'elle; maintenant leurs deux têtes se touchent presque... C'est scandaleux!... Et, d'une voix charmée, Pascal murmure:

— Oh! si fait... je les ai regardés!... Mais je suis comme saint Thomas, je doute encore, et, je vous en prie, achevez votre confidence... Dites-moi son nom.

— Vous en demandez trop, balbutie-t-elle en posant sa main sur le bras du musicien, et, avec un accent câlin, elle reprend:

— Devinez!

Il n'est que temps, et si je n'y mets ordre, Dieu sait ce qui va se passer. Je saisis nerveusement le cordon qui fait mouvoir la jalousie... Brrr..., brr..., les lames s'enroulent et s'élèvent avec fracas, et, dans l'encadrement de la croisée béante, j'apparais brusquement comme un personnage de féerie.

C'est un vrai coup de théâtre. Pascal bondit sur ses pieds et renverse deux ou trois pots de fleurs; Sabine Lobligeois pousse un petit cri, se lève effarée, se retourne et m'aperçoit.

— Madame, dis-je avec un grand calme, je crois que M. Lobligeois vient de rentrer...

Elle pâlit un peu, se mord les lèvres, me transperce d'un regard aigu, et passant rudement devant Pascal Nau sans le regarder, elle regagne prudemment le domicile conjugal.

Pascal a une figure à peindre. Il semble pétrifié, comme la statue de la femme de Loth; ses bras pendent le long de son corps, sa bouche reste entr'ouverte, et ses cheveux en brosse semblent hérissés d'étonnement.

Honteux et confus, il baisse les yeux et ose à peine me regarder à la dérobée. D'un geste de la main très impératif, je l'invite à rentrer dans mon appartement. Il obéit lentement, heurte en passant sa tête aux malencontreuses jalousies; puis, une fois au milieu de la chambre, il reste sans parole dans une attitude si penaude, que j'ai peine à réprimer un sourire.

— Je suis désolée de vous avoir interrompu, lui dis-je de ma voix sévère, j'ignorais que vous eussiez l'habitude de visiter Mme Lobligeois.

— Ce n'était pas chez elle que je venais, mais chez vous, répond-il en baissant le nez.

— Dans ce cas, vous aviez singulièrement choisi le moment... Vous saviez parfaitement que je suis absente de quatre à sept.

— Je le sais, madame, mais j'avais des copies pressées à vous apporter, et j'ai profité d'une course au Palais pour venir jusque chez vous... Je comptais y être avant quatre heures, mais, comme je n'ai pas de montre, je me suis trompé, et quand j'ai carillonné à votre porte, personne ne m'a répondu... Alors Mme Lobligeois est sortie de son appartement et m'a prié d'entrer chez elle, en attendant.

— En attendant quoi?... Vous deviez supposer que je ne rentrerais pas avant sept heures. Pourquoi n'avez-vous pas remis vos paperasses à cette dame, et ne vous en êtes-vous pas allé tout simplement à votre étude?

— C'est ce que je comptais faire; mais Mme Lobligeois a insisté d'une façon si aimable...

— Oui, oui, elle est très aimable, elle pousse même l'amabilité fort loin... pour une dévote!

Et tandis que je parle, mes doigts tambourinent nerveusement sur le marbre de la cheminée.

— Donc, vous êtes entré pour ne pas la désobliger...

— Oui, d'abord, et puis, continue-t-il en souriant timidement, j'avais encore un autre motif...

— Ah !... Peut-on le connaître?

— Voici : on me reproche toujours de ne pas avoir l'usage du monde... et c'est la vérité; quand je suis dans la société d'une femme, je perds tout mon aplomb et je deviens d'une gaucherie sans nom... Alors, comme Mme Lobligeois n'est pas de ces personnes imposantes qui vous intimident rien qu'en vous regardant, je n'étais pas fâché de causer avec elle, afin de m'exercer aux belles manières.

— Vous voulez devenir un homme du monde?

Et je le toise des pieds à la tête d'un air ironique.

— Eh bien! vous avez encore fort à faire, mon pauvre garçon...

— Je le sais, reprend-il humblement, mais il y a commencement à tout, et je me trouvais plus à mon aise pour commencer avec Mme Lobligeois...

— Oui, dis-je ironiquement, vous faisiez votre apprentissage avec cette dame, comme les apprentis coiffeurs s'exercent d'abord sur une tête postiche... L'explication est ingénieuse, mais, vous savez, ce n'est pas à moi qu'il faut conter ces choses-là... D'après ce que j'ai entendu, vous preniez goût à la leçon et le temps ne vous durait pas trop.

Pascal change de couleur.

— Vous étiez là depuis longtemps ? balbutie-t-il anxieusement.

— Depuis une grosse demi-heure.

— Et vous avez entendu notre conversation ?

— Parfaitement... Elle était édifiante... Ah ! vous faisiez honneur à votre... initiatrice, et vous suiviez docilement les petits chemins par lesquels il lui plaisait de vous conduire !

— Quels chemins ? s'écrie Pascal en écarquillant les yeux.

— Ne prenez donc pas cet air étonné !

Et je hausse les épaules.

— A votre âge on n'est plus un ingénu, et quand une femme vous fait de pareilles déclarations, on sait à quoi s'en tenir...

— Une déclaration... à moi ?

— Dame ! il me semble qu'elle s'expliquait assez clairement quand elle vous parlait de l'affection *aussi tendre que pure* d'une certaine personne, et de ses yeux qui avaient déjà dû vous le dire souvent... Ce n'était pas de l'hébreu, cela ! Je trouve même qu'elle vous mettait les points sur les *i* avec une impudence rare.

— Comment ! vous croyez que Mme Lobligeois parlait pour son compte ? s'exclame Pascal avec une stupéfaction comique.

— Et pour le compte de qui vouliez-vous donc qu'elle parlât ?

— Mon Dieu ! murmure l'infortuné Pascal en pétrissant son feutre dans ses doigts ; je ne sais comment vous dire les choses... mais je m'étais complètement abusé sur le sens de ses paroles... Je ne l'aime pas, moi, cette dame Lobligeois, elle m'est absolument indifférente, je vous le jure !

— Pourquoi l'écoutiez vous, alors, quand elle vous parlait d'amour pur et de sympathie de cœur?

— Voulez-vous savoir la vraie vérité? répond-il d'une voix peu assurée et de l'air de quelqu'un qu'on a mis au pied du mur; eh bien! tous ces mots de tendresse m'avaient monté au cerveau... Alors il m'est poussé dans la tête une lubie, une idée folle... Je me suis imaginé, — c'était idiot de ma part, mais enfin il y a des moments où on perd le sens commun, — je me suis imaginé que cette dame me parlait d'une autre personne, de la seule personne pour laquelle j'aie une affection profonde... En un mot, achève-t-il en s'essuyant le front, je l'écoutais parce que je croyais qu'elle me parlait de vous.

— De moi!.. Comment! vous avez cru? Vous vous êtes fourré dans la tête que?...

— Hélas! oui, soupire-t-il piteusement.

— Oh! c'est trop fort... A-t-on jamais vu?... Tenez, laissez-moi, c'est ridicule... Bonsoir!

J'ouvre la porte, et sans demander son reste, sans oser me regarder, le malheureux garçon sort la tête basse et en trébuchant.

VII

LE QU'EN DIRA-T-ON

La façon peu cérémonieuse dont j'ai dérangé le tête-à-tête de Pascal et de Mme Lobligeois a eu pour première conséquence de me brouiller avec ma voisine. Depuis mon apparition intempestive sur le balcon, Mme Sabine me bat froid. Elle ne me pardonne pas d'avoir mis le doigt entre l'arbre et l'écorce, et sa rancune de dévote, prise en flagrant délit de péché mortel, est encore accrue sans doute par un violent accès de jalousie féminine. Elle me mesure à son aune et me soupçonne de vouloir accaparer Pascal Nau. De là une haine sourde qui s'est déjà traduite par un commencement d'hostilités. Coups de patte hypocrites, insinuations mal-

veillantes, insupportables taquineries domestiques, défiances injurieuses, rien n'y manque. Quand ses enfants veulent s'approcher de moi, elle les rappelle avec des cris d'effroi, comme si j'étais une pestiférée. Sa bonne invente toutes sortes de petites avanies pour faire enrager ma pauvre Naniche. Il n'y a pas jusqu'aux concierges qu'elle a su indisposer contre moi, à l'aide de je ne sais quels sots commérages, et qui maintenant me regardent de travers. Voilà plusieurs mois que dure cette guerre à coups d'aiguille, et comme la patience n'est pas ma maîtresse qualité, je commence à m'irriter et à me rebiffer.

Ma première intention, après la scène du balcon, avait été d'interdire ma porte à Pascal Nau, mais les méchancetés de Mme Sabine ont produit un mouvement en sens contraire. Les ridicules soupçons de ma voisine m'ont inspiré de secrètes velléités de bravade, et, moitié défi, moitié commisération, je n'ai point signifié son congé à Pascal, quand il est revenu, timide et contrit, me rapporter des copies.

Il faut que l'esprit de contradiction soit bien le fond de la nature féminine, pour qu'en cette cir-

constance j'aie résisté aux conseils de la prudence la plus élémentaire. Bien que le clerc soit devenu le plus réservé et le plus discret des visiteurs, il n'est que trop évident pour moi qu'il s'est mis en tête de m'aimer. Je le devine aux inflexions de sa voix, à son regard, à ses moindres gestes; toute sa personne dégage une odeur d'amoureux qui devrait m'inspirer cette crainte religieuse qui est le commencement de la sagesse, et malgré tout cela je me complais dans le voisinage du péril, poussée que je suis par le malin désir d'être désagréable à ma voisine.

Quand Pascal Nau vient chez moi, je ne manque pas de le faire asseoir au piano et de lui demander de me jouer ses récentes compositions; j'y trouve, comme dans la fable de *Bertrand et Raton*, double profit :

« Mon bien, premièrement, et puis le mal d'autrui.

Cette musique me semble moins périlleuse que les hasards de la conversation; en outre, Mme Lobligeois entend les accords du piano, elle sait quel

est l'exécutant, et elle doit enrager, ce qui me procure une légère satisfaction.

Et pourtant quand Pascal est parti, quand je referme le couvercle sur le clavier encore frémissant et que je rentre en moi-même, une petite voix aiguë s'élève au dedans de moi et me dit sévèrement :

— Es-tu bien sûre, Geneviève, d'obéir seulement à un innocent désir de contradiction? N'y a-t-il pas autre chose dans ce plaisir que te donne la musique de Pascal, et le musicien n'est-il pour rien dans cette affaire? Tandis que le clerc de Me Plumerel te joue ses plus doux airs, tu joues, toi, un jeu dangereux, ma fille; et au demeurant tu n'es pas pétrie d'une autre pâte que la grande majorité des descendantes d'Ève. Avoue franchement que tu sens une sympathie très tendre pour ce sauvage compositeur de mélodies rustiques...

Eh bien, oui, quand je veux être sincère avec moi-même, je reconnais que la satisfaction de faire enrager Mme Lobligeois est pour peu de chose dans l'émotion que me donnent les visites de M. Pascal. Je ne suis pas méchante, et il y a longtemps que le plaisir de dépiter Mme Sabine n'aurait plus de

sel, si je ne goûtais que cette saveur-là dans les stations du musicien à mon piano. Il y a autre chose! un je ne sais quoi qui me semble à la fois charmant et redoutable. C'est Musset, je crois, qui a dit : « Il n'y a rien d'aussi dangereux qu'une voisine, fût-elle laide; à force de la voir sans cesse, il arrive tôt ou tard un jour où on finit par la trouver jolie. » — Je commence à reconnaître qu'il en est de même d'un visiteur assidu. Depuis le mois d'août, les visites de Pascal Nau se succèdent avec une ponctualité remarquable. Trois fois la semaine il arrive chez moi entre une heure et deux, et je me suis fait de ces heures d'intimité une habitude qui m'est chère. Je reconnais son coup de sonnette et je l'attends avec une impatience singulière. Tout l'automne s'est passé ainsi; l'hiver est venu, et les mauvaises journées de brouillard et de pluie m'ont paru moins tristes que l'an passé. Il me semble maintenant que je suis moins seule.

Je ne sais si mon musicien s'est formé aux belles manières comme c'était son ambition, mais je le trouve moins gauche, moins lourd qu'autrefois. A mes yeux, sa rusticité a disparu, ou du moins il

n'en est resté que ce parfum un peu âpre qui fait le charme des plantes sauvages. Est-ce la civilisation parisienne qui transforme Pascal, ou est-ce mon sang paysan qui reprend le dessus? il me semble que de lui à moi les inégalités s'effacent, et qu'en revanche de secrètes affinités s'établissent. Nous causons peu, notre conversation n'est jamais bien animée, soit parce que le clerc n'est pas brillant causeur, soit parce que nous redoutons d'aborder certains sujets. A peine arrivé, sous le premier prétexte, il s'assied au piano et se met à jouer. Une fois les doigts sur le clavier, Pascal devient un autre homme. Il ressemble en cela au rossignol qui n'est réellement beau que lorsqu'il chante. La musique le transfigure. Ce n'est plus le clerc de Me Plumerel, aux cheveux en tête-de-loup, aux vêtements achetés à la *Belle-Jardinière*, à la parole embarrassée; c'est un sylvain qui s'est échappé de ses bois, tout grisé par la sève forestière, et qui se répand en mélodies tantôt tendres et murmurantes comme le vent dans les feuilles, tantôt sauvages et passionnées comme les forces de la nature au printemps.

Enfoncée dans mon fauteuil bleu, les yeux demi-fermés, j'écoute cette musique et je la savoure. Le feu crépite doucement dans la cheminée, un bouquet de violettes répand une tiède odeur sur ma table. Je me sens si profondément heureuse que je n'ose plus bouger, et quand la musique est finie, je suis si émue que je n'ose plus parler de peur que ma voix ne trahisse mon émotion.

S'aperçoit-il de mon trouble? Je ne sais trop. Le plus souvent il murmure deux ou trois mots d'adieu assez embrouillés, prend son chapeau et me quitte brusquement. Quand il est parti, je me renfonce dans mon fauteuil, et les mains sur les yeux, je pense, ou plutôt je rêve, et ma rêverie me trouble presque autant que la musique.

Est-ce que vraiment ce serait de l'amour? En serais-je déjà arrivée là après toutes les belles résolutions que j'avais prises? Dans tous les cas, ce ne peut être un amour bien dangereux, puisqu'il est silencieux et renfermé de part et d'autre. Timide comme est Pascal, réservée et fière comme je le suis, il n'y a pas grand péril à tout cela; et ce demi-danger, à peine effleuré par la

pensée, de temps en temps a des douceurs si exquises!...

Je songeais à toutes ces choses, ce matin au coin de mon feu, quand l'abbé Micault est arrivé à l'heure du déjeuner. C'était son jour de répétition à l'école Bossuet; et comme je m'attendais à sa visite, Naniche lui avait préparé son plat de prédilection : des andouillettes sur le gril. Au moment où le mets favori a fait son apparition dans la petite salle à manger, en répandant un gras parfum appétissant, j'ai regardé l'abbé, et, à ma grande stupéfaction, je n'ai pas vu ses narines se dilater et ses yeux s'illuminer. Il restait rêveur, presque soucieux et faisait sa lippe des jours de mauvaise humeur.

— Qu'avez-vous, monsieur l'abbé? ai-je demandé après avoir constaté qu'il mangeait du bout des dents; l'andouillette n'est-elle pas grillée à votre gré?

— Si fait, ma chère enfant, si fait; mais je ne me sens pas en appétit.

— Êtes-vous malade?

— Physiquement, non; moralement, oui, a-t-il

répondu avec un laconisme qui ne lui est pas habituel.

— Ah! mon Dieu, mon pauvre monsieur l'abbé, que vous est-il arrivé?

— Rien..., à moi personnellement, du moins.

Il s'est tu et a continué de manger d'un air préoccupé, ne s'interrompant que pour pousser de profonds soupirs.

Quand Naniche lui a versé son café, il ne s'est même pas déridé. Dès que ma bonne a été partie, il a porté machinalement sa tasse à ses lèvres, puis la reposant brusquement sur la soucoupe et regardant du côté de la porte pour s'assurer que nous étions seuls, il a murmuré, comme s'il achevait un sermon déjà longuement ruminé en son par-dedans :

— En vérité, ma bonne fille, ne trouvez-vous pas que ce jeune homme vient ici un peu trop souvent?

Cette soudaine question m'a tellement ébaubie que je l'ai regardé avec l'air d'une personne qui tombe des nues.

— Quel jeune homme?

— M. Pascal Nau, naturellement, a-t-il répliqué

en me dévisageant; je ne suppose pas qu'il y en ait d'autres.

— Mais, M. Pascal ne vient pas ici plus souvent que d'habitude, me suis-je récriée en rougissant... Il m'apporte des papiers timbrés à copier, comme il le fait depuis tantôt un an, et c'est la première fois, monsieur l'abbé, que vous vous étonnez de ses visites... Qu'ont-elles donc de si répréhensible?

— Rien pour moi qui vous connais, ma chère enfant, mais pour le monde qui juge sur les apparences...

— Le monde?... Quel monde?... Je ne connais personne, et l'opinion des étrangers m'est fort indifférente.

— L'opinion publique n'est jamais indifférente, et dans votre situation, mon enfant, vous êtes tenue à plus de réserve encore que les autres... Or, les fréquentations assidues d'un homme jeune chez une jeune femme séparée de son mari sont toujours peu charitablement interprétées... Elles peuvent, — à tort, j'en conviens, — être une occasion de scandale pour les domestiques, pour les voisins...

Ce dernier mot a été pour moi un trait de lu-

mière. J'ai bondi sur ma chaise et je me suis écriée :

— Ah ! les voisins, il y a du Lobligeois là-dessous... C'est cette dame qui se scandalise ! Je comprends maintenant !...

— Je ne nomme personne, a répliqué prudemment l'abbé en baissant son nez sur sa tasse, mais enfin, ma bonne fille, je ne dois pas vous cacher qu'on en cause dans votre voisinage.

— Mme Sabine Lobligeois ! ai-je repris en haussant les épaules ; la bonne âme !... Cela lui sied bien de se scandaliser, à elle que j'ai surprise en train de roucouler avec M. Pascal !...

— Que me dites-vous là, mon enfant ? s'est exclamé l'abbé d'un ton choqué.

— Je dis la vérité, et si je n'étais pas arrivée, Dieu sait jusqu'où les choses seraient allées... Le pauvre M. Lobligeois me doit un fameux cierge !

— Chut ! chut ! ma bonne fille, il ne faut pas parler de ces choses-là.

— Elle en parle bien, elle, et pour dauber sur mon compte !

— Elle a tort, elle a tort, assurément..., mais enfin les fautes des uns n'excusent pas les étourderies des autres... Et en recevant ce jeune homme, convenez que vous avez agi un peu étourdiment... Ce garçon a vingt-cinq ans, vous en avez vingt-huit, vous êtes faits de chair l'un comme l'autre et pas plus l'un que l'autre n'êtes à l'abri des tentations ; le cœur peut parler avant que la raison ait eu le temps de lui imposer silence, et dans votre position, ma chère enfant...

— Ma position ! dis-je furieuse, elle est absurde, ma position, voilà tout !

— Elle est ce que l'ont faite la volonté de Dieu et les lois des hommes.

— Elles sont jolies, vos lois, parlons-en !... Parce que j'ai été mariée tout de travers, à un homme qui se soucie de moi comme d'une paille, vos lois me condamnent à rester seule et sans affection toute ma vie, sous peine de scandaliser de pieuses personnes de l'espèce de Mme Lobligeois... Voyons, la main sur la conscience, monsieur l'abbé, est-ce que ce ne serait pas une loi plus équitable, celle qui permettrait à deux époux mal assortis de

rompre une bonne fois des liens qui ne les unissent plus que pour la forme?

— Ma bonne fille, ce que Dieu a une fois lié, l'homme ne peut le séparer...

— Mais, si le nœud a été mal fait, c'est que Dieu n'y a été pour rien, car vous admettez bien que Dieu, qui est infiniment juste et intelligent, n'a pu nouer nos liens tout de travers.

— Hum ! a murmuré l'abbé en se grattant la tête, le raisonnement est spécieux. Il est certain qu'il y a des cas... Mais alors l'Église est seule juge... Et d'ailleurs tout cela est inutile, puisque les lois civiles elles-mêmes ont déclaré le mariage indissoluble...

— Et voilà précisément ce qui est absurde et immoral... Avouez qu'il vaudrait mieux permettre à des époux mal mariés et séparés en fait de rompre leur mariage, plutôt que de les condamner à pâtir toute leur vie, s'ils sont d'humeur résignée, où à se mal conduire, s'ils succombent à la tentation...

— Il ya certainement des conjonctures fâcheuses, je vous l'accorde.

— Eh bien, si vous admettez le mal, il faut aussi admettre le remède.

— Quel remède ?

— Le divorce, naturellement.

— Dieu nous en préserve ! s'est écrié l'abbé avec horrreur.

— Alors, vous n'êtes pas logique, monsieur l'abbé ; car enfin...

Mais l'abbé n'admet pas la discussion, surtout lorsqu'il s'aperçoit que les arguments de son adversaire lui donnent tort...

— A quoi bon toutes ces paroles en l'air, a-t-il repris en agitant avec humeur sa cuiller au fond de sa tasse, le divorce n'existe pas chez nous, Dieu merci ! et vous ne changerez pas les lois, n'est-ce pas ? Il faut donc vivre avec elles et prendre votre position pour ce qu'elle est. — Eh bien, je reviens à ce que je vous disais en commençant : les visites assidues de M. Pascal Nau font jaser, à tort ou à raison, et en conscience vous devez les faire cesser... Supposez que ces commérages viennent aux oreilles de la vénérable Mme de Seigneulles ; elle est de mœurs très rigides, et elle hésiterait

à recevoir une personne qui serait en butte à des insinuations... même calomnieuses. Vous risquez donc de compromettre votre situation chez elle, en autorisant de sots commentaires et en prêtant le flanc au qu'en dira-t-on... Voilà pour le côté purement matériel; mais il y a d'autres considérations plus sérieuses encore; il y a votre réputation, votre repos, le respect que vous vous devez à vous-même et que vous devez à l'opinion publique...; réfléchissez à tout cela, ma bonne fille.

— Mais, dis-je dépitée, comment voulez-vous que je m'y prenne pour mettre brusquement à la porte de chez moi un honnête garçon qui s'est toujours conduit de la façon la plus convenable, qui m'a rendu service, et que je vais mortifier cruellement en lui donnant si brutalement congé?

L'abbé a regardé sa montre et s'est levé.

— C'est fâcheux, j'en conviens, mais il le faut... Faites-le, mon enfant, pour vous d'abord; pour ce jeune homme ensuite, qui me paraît de nature à se leurrer d'une illusion regrettable ; et puis aussi un peu pour moi, qui ai l'air, en venant chez vous,

d'autoriser de pareilles assiduités, ce qui est contraire à mon caractère et à ma pensée.

Là-dessus il m'a serré la main et il est parti, me laissant nerveuse, mécontente de lui et de moi, furieuse contre Mme Lobligeois, contre Pascal, contre le monde entier. J'allais et venais à travers ma chambre, poussant les fauteuils, rangeant avec rage les bibelots de ma cheminée, m'en prenant à mes pauvres meubles qui n'en peuvent mais.

— Voilà donc ma situation ! pensais-je, je suis honnête, je vis tranquille dans mon coin, et malgré cela je ne puis échapper à la calomnie... Ma destinée est ainsi faite que je ne puis même avoir une affection innocente sans être une pierre de scandale, et ce sera ainsi toujours... toujours !

En ce moment la sonnette de l'antichambre a tinté. — C'était Pascal Nau. — J'ai reconnu sa façon de sonner, et debout devant ma cheminée, le cœur battant, les mains un peu tremblantes, j'ai attendu que Naniche l'introduisît chez moi.

VIII

LA DERNIÈRE CHANSON

Dès son entrée, Pascal Nau a vu que j'étais de mauvaise humeur, et, comme les timides se démontent facilement, surtout quand ils sont amoureux, la maussaderie de mon accueil a suffi pour lui ôter tout son aplomb. Il est resté indécis près de la porte encore entre-bâillée.

— Entrez donc, et fermez la porte! me suis-je écriée d'une voix peu aimable.

Ce préambule n'était pas fait pour le rassurer. Il a obéi néanmoins et a tiré de sa poche un gros rouleau de copies qu'il s'est mis à déficeler.

— Vous arrivez bien! ai-je continué, l'abbé Micault sort d'ici et m'a rebattu les oreilles de vous,

de Mme Lobligeois, des voisins, que sais-je?... J'en ai assez de tous ces commérages, j'en suis malade!...

— Pardon! a balbutié Pascal, croyez bien que je suis désolé... Je vous apportais des copies... C'est un travail pressé, mais je vois que je suis importun et je ferais peut-être mieux de les remporter...

J'étais résolue à brusquer les choses et, de peur de m'attendrir, je me suis montrée dure, presque cruelle :

— Oui, ai-je répondu, il faudra les remporter et ne plus en rapporter d'autres...

— Vous renoncez à ce travail? s'est-il écrié d'une voix altérée par l'étonnement.

— Oui... Je ne veux plus fournir de prétexte à tous ces bavardages... Je suis fâchée de vous faire de la peine, monsieur Pascal, mais vos visites chez moi scandalisent trop de gens, elles m'attirent des ennuis et je suis obligée de vous prier de les cesser.

Il n'a rien répondu. En coulant à la dérobée un regard vers lui, je l'ai aperçu qui roulait de nou-

veau ses paperasses et qui les reficelait tristement. Sa tristesse m'a désarmée et j'ai poursuivi d'un ton plus adouci :

— Il ne faut pas m'en vouloir... Voyez-vous, ma situation ne ressemble pas à toutes les autres ; elle me force à une circonspection à laquelle j'ai eu tort de ne pas m'astreindre dès le premier jour.

— Je ne vous en veux pas, madame, a-t-il soupiré ; je me disais bien que cela ne pouvait pas durer... J'étais trop heureux depuis quelque temps, et le bonheur n'est pas dans mes habitudes.

— Mon pauvre monsieur Pascal !... Je ne suis pas heureuse non plus, allez !... Cela me coûte de prendre congé de vous d'une façon qui ressemble à de la rudesse et à de l'ingratitude... Mais enfin, il le faut, et nous devons tous les deux plier le dos avec résignation.

— Je comprends, a-t-il murmuré d'une voix sourde ; adieu donc, madame !

Et, la tête basse, il avait déjà tendu le bras vers le bouton de la porte ; mais, en le voyant si misérable, je n'ai pas eu le courage de le laisser partir

de la sorte. Je sentais qu'il avait le cœur gros, comme moi, et que pour un peu ses larmes allaient jaillir.

— Monsieur Pascal! ai-je repris.

Il s'est retourné et m'a montré une figure pâle, toute bouleversée.

— Voyons, ne vous en allez pas ainsi... Prouvez-moi que vous ne me gardez pas rancune de mon mauvais accueil. Je veux que nous nous quittions sous une meilleure impression... Avant de partir, faites-moi entendre encore une fois un peu de bonne musique.

Tout en parlant, j'avais ouvert le piano. Ses yeux se sont illuminés.

— Volontiers, a-t-il répondu, et il s'est assis sur le tabouret, tandis que je regagnais mon fauteuil.

Ses mains allaient et venaient sur les touches en frappant des accords.

— J'ai justement quelque chose de nouveau à vous jouer, a-t-il dit.

— Quelque chose de vous?

— Non... Mieux que cela... Des airs hongrois, des *tsardàs*, comme ils les appellent, que j'ai en-

tendu jouer aux tsiganes et que j'ai transcrits du mieux que j'ai pu.

Il a commencé, et j'ai été immédiatement saisie par le charme de cette musique originale.

Pourquoi tous les chants rustiques, ceux de l'Orient comme ceux du Nord, comme ceux de nos provinces françaises, ont-ils un caractère de tristesse profonde? Au fond de ces chants du peuple on trouve la même expression de nostalgie indéfinissable, comme si toute la race humaine était travaillée du même *mal du pays*, tourmentée du même désir et du même regret de l'inconnu. Le rythme seul varie et se nuance suivant les nationalités et les climats.

La tristesse des airs que jouait Pascal avait quelque chose de plus passionné et de plus maladif que les nôtres. Cela commençait par un prélude large, heurté et retentissant comme la clameur des vagues d'une mer houleuse. Du choc tumultueux des accords jaillissaient des notes dont la sonorité aiguë donnait la sensation des éclairs traversant, la nuit, un ciel d'orage. Puis cette tempête s'apaisait pour faire place à une

mélodie lente, voilée, brisée, d'une tonalité étrange. Il y avait de tout dans cette phrase mélodique : de la volupté et du désespoir, de la tendresse mêlée d'une rage sourde. Insensiblement les traces de violence s'effaçaient dans l'harmonie de deux ou trois accords, et la tendresse attristée prenait le dessus. On eût dit une belle voix de jeune pâtre s'élevant dans le calme d'une nuit étoilée.

C'était un chant si amoureux, si plein de regrets d'un bonheur passé, si imprégné de mélancolie, — et en même temps si en harmonie avec ma situation d'esprit actuelle, que l'émotion me serrait le cœur. Des larmes me montaient aux yeux; je me sentais prise d'un attendrissement nerveux que je ne pouvais plus contenir, et à certaine répétition des mêmes notes désolées je n'ai pu retenir un sanglot.

Pascal s'est retourné, il a vu ma figure mouillée de larmes, et, quittant son tabouret, il s'est brusquement jeté à mes pieds.

Il ne proférait pas une parole; seulement il avait pris mes mains, il les baisait doucement et je n'a-

vais pas la force de l'en empêcher. J'étais comme paralysée par une faiblesse à la fois douloureuse et délicieuse... Désormais, au souvenir de cette terrible minute d'abandon, je serai plus charitable et plus indulgente pour les femmes qui succombent; car il s'en est fallu de bien peu que je n'aie cédé à ce sentiment de tendresse fondante qui m'enveloppait de la tête aux pieds et me rendait incapable de résister. C'est quand Pascal a parlé que j'ai eu soudain conscience du péril où j'étais, et que je me suis réveillée de cet engourdissement plein de charme.

— Je vous aime tant! a-t-il murmuré en me serrant les mains.

Je les ai détachées des siennes, je me suis levée et, fixant sur lui un regard à la fois ferme et attendri :

— Non, ai-je dit, non...; voyez-vous, il faut vous en aller, il le faut!...

— Pourquoi voulez-vous me renvoyer? a-t-il répondu d'un ton suppliant.

— Parce que...

Il n'a pas bougé et a continué à me regarder avec

ses grands yeux qui ne m'avaient jamais paru si beaux, tant leur expression était amoureusement interrogative.

— Parce que, ai-je repris affectueusement, il ne faut pas que ce qui est arrivé tout à l'heure arrive une seconde fois.

— Je vous promets d'être plus raisonnable à l'avenir... Je ne viendrai vous voir que de loin en loin, et je ne vous parlerai jamais de..., de ce que j'ai osé vous dire tout à l'heure.

— Cela ne se peut pas, monsieur Pascal, ai-je répété plus résolument; vraiment il vaut mieux que vous vous en alliez.

— Eh bien, non! s'est-il écrié, je sens que je n'aurai pas la force de vivre loin de vous... Vous étiez ma sauvegarde, ma protection dans ce Paris où je me croyais perdu avant de vous avoir vue... Sans vous, Dieu sait quelles sottises j'aurais faites et dans quel bourbier j'aurais peut-être roulé!... Si vous me fermez votre porte, je trouverai toujours moyen de vous voir malgré vous.

— Je serais curieuse de savoir comment vous vous y prendrez!

— J'irai chez Mme Lobligeois; là, je pourrai vous apercevoir ou entendre parler de vous.

— Chez Mme Lobligeois!... Il ne manquerait plus que cela! ai-je répliqué en haussant les épaules.

En même temps, je me représentais mon musicien devenant le visiteur familier de ma voisine et s'exposant de nouveau aux séductions de cette enjôleuse. Cette perspective a réveillé toute ma jalousie. Je voulais bien pousser l'abnégation jusqu'à me priver des visites de Pascal; mais le jeter dans les filets de Mme Sabine, ce sacrifice était au-dessus de mes forces! Le dépit qui me montait à la tête m'a inspiré une résolution héroïquement égoïste.

Tout plutôt que de le livrer en pâture à cette femme.

Si je dois renoncer à Pascal Nau, elle ne l'aura pas non plus, elle! me disais-je mentalement, tandis que le clerc, debout devant mon fauteuil, me regardait, étonné sans doute de l'expression soudainement tragique de ma physionomie.

— Vous êtes fou, mon pauvre ami! ai-je repris en affectant un ton calme qui contrastait singulièrement avec mon trouble intérieur. Le subterfuge

que vous imaginez ne servirait qu'à me compromettre davantage. Soyez raisonnable ; votre amour pour moi, en supposant qu'il dure, ne peut avoir d'autre résultat que de nous faire souffrir tous les deux ; car M. La Guêpière est entre nous, et tant qu'il vivra vous pensez bien que je ne puis vous appartenir. D'un autre côté, j'ai une trop réelle amitié pour vous pour vouloir que vous gâtiez votre avenir en gaspillant votre temps à ce rôle ingrat d'amoureux transi. Vous ne pouvez vivre éternellement seul, et la vie de Paris ne vous vaut rien. Croyez-moi, quittez ce pays-ci pour quelque temps et allez vous retremper un an ou deux loin d'ici, dans votre village...

Il a fait un geste de dénégation et a voulu protester, mais je ne lui ai pas laissé le temps de m'interrompre.

— Oui, ai-je continué, si vous avez un peu d'affection pour moi, vous quitterez Paris momentanément, vous retournerez à Grancey... L'air natal vous sera bon. Vous êtes maintenant assez avancé dans vos études pour pouvoir travailler seul, et là, en pleine nature, au milieu de votre famille et de

vos amis, vous aurez l'esprit plus libre, l'imagination plus fraîche.... Vous composerez de belles choses...

Et toujours de plus en plus pourchassée par le fantôme de ma rivale d'à côté, toujours plus résolue à arracher Pascal de ses griffes, poursuivant avec une cruauté ingénieuse la douloureuse opération que je pratiquais sur mon propre cœur, j'ai ajouté avec un sourire menteur :

— Et puis, qui sait? là-bas vous rencontrerez sans doute une bonne fille dont la jeunesse sera mieux en rapport avec la vôtre, vous l'aimerez, vous l'épouserez et vous mènerez ensemble une vie tranquille et heureuse, qui ne vous fera pas regretter le temps que vous perdriez ici inutilement.

Pascal a secoué tristement la tête :

— Vous êtes bonne, madame, a-t-il dit, et vous vous efforcez de me rendre le calice moins amer, mais maintenant je vois bien que vous ne m'aimez pas...

Je n'ai pas répondu. J'ai détourné la tête et je me suis mise à fureter parmi les papiers et les livres épars sur mon bureau. Il y a eu un long si-

lence, puis, Pascal, prenant son feutre, a murmuré :

— Eh bien ! adieu, madame... Je vous obéirai et vous n'entendrez plus parler de moi.

J'étouffais, mais j'avais résolu d'être forte jusqu'au bout, et j'ai répondu d'un ton où je m'efforçais de mettre un accent enjoué :

— Au contraire, j'espère bien que j'aurai de vos nouvelles, monsieur Pascal ; quand vous serez à Grancey, vous m'écrirez pour me tenir au courant de ce qui vous arrivera de bon...

J'allais et je venais nerveusement par la chambre. J'ai soulevé l'un des rideaux de la fenêtre et j'ai regardé machinalement le jardin où les marronniers bourgeonnent.

— Voilà le soleil, ai-je poursuivi ; dans huit jours nous toucherons au mois d'avril, et quand vous serez chez vous les primevères fleuriront déjà dans les pelouses... Comme je les aimais, ces primevères jaunes qu'on appelle dans le Barrois des *brillettes !*... Quand vous traverserez les prés de votre pays, cueillez-en un bouquet à mon intention...

— Adieu ! s'est-il écrié brusquement, et la porte s'est refermée sur lui.

Lorsqu'il n'a plus été là, lorsque j'ai entendu son pas résonner d'abord dans le couloir, puis s'éloigner peu à peu dans l'escalier, il m'est venu une envie folle de courir sur le palier et de lui crier :

— Revenez, ce n'est pas vrai !.. J'ai menti, je vous aime !

Mais j'en avais trop fait pour ne pas persister dans ma résolution, maintenant que la cruelle opération était presque terminée. Je me suis rejetée dans mon fauteuil et j'ai pleuré tout mon soûl. . .

. . . . . .

Quinze jours se sont passés. Je n'avais plus entendu parler de Pascal, et je me demandais si vraiment il était parti. Ce matin, tandis que je faisais ma toilette, on a sonné, puis Naniche est entrée en tenant d'une main une boîte de bois blanc, et de l'autre un registre entr'ouvert.

— Madame, a-t-elle dit, c'est un facteur des messageries qui apporte cette petite caisse et qui prie madame de lui donner un reçu.

J'ai signé sur le registre, et quand j'ai été seule

j'ai déficelé la boîte. A peine ai-je eu fait sauter le crochet qui maintenait le couvercle, qu'un vivace parfum de plantes rustiques s'est répandu dans la chambre. La boîte était pleine de primevères jaunes et d'anémones délicatement enveloppées de mousse des bois.

— Pauvre garçon ! ai-je soupiré.

J'ai plongé ma figure dans la mousse et j'ai respiré à pleins poumons l'odeur printanière et mielleuse des primevères... Pascal avait tenu parole, il était retourné à Grancey... Je n'avais plus rien à craindre de lui ni de moi-même. Personne ne me voyait... Mes lèvres se sont posées passionnément sur ces fleurs qu'il avait cueillies à mon intention et dont l'odeur me faisait à la fois tant de bien et tant de mal.

Je n'étais pas au bout de mes émotions et de mes surprises. En vidant la boîte afin de rassembler les fleurs et de les mettre dans l'eau, j'ai trouvé tout au fond une feuille de papier de musique. Sur les portées, mon fidèle musicien avait écrit une de ses mélodies, et, derrière, ces seuls mots étaient tracés :

« J'ai obéi. Je suis retourné au pays et je vais

essayer de m'y guérir. Je ne reviendrai à Paris que l'hiver prochain afin d'y faire éditer les nouveaux airs que je compose. Je vous envoie la première de mes compositions avec les premières fleurs de nos bois. »

J'avais le cœur horriblement serré. Pourtant j'ai ouvert le piano, j'ai posé la musique de Pascal sur le pupitre et j'ai déchiffré cette mélodie qu'il avait notée en pensant à moi.

C'était un air simple et pénétrant comme l'odeur des primevères sauvages. Il était écrit dans le goût des brunettes du dix-huitième siècle, avec un accompagnement discret et doux, comme cette basse que fait en pleine campagne le vent dans les jeunes seigles. Au-dessus des notes, les vers suivants avaient été griffonnés entre chaque portée :

Voici qu'avril est de retour,
Mais le soleil n'est plus le même
Ni le printemps, depuis le jour
Où j'ai perdu celle que j'aime.

Je m'en suis allé par les bois.
La forêt verte était si pleine,
Si pleine des fleurs d'autrefois,
Que j'ai senti grandir ma peine.

J'ai dit aux beaux muguets tremblants :
« N'avez-vous point vu ma mignonne? »
J'ai dit aux ramiers roucoulants :
« N'avez-vous rencontré personne? »

Mais les ramiers sont restés sourds,
Et sourde aussi la fleur nouvelle,
Et depuis je cherche toujours
Le chemin qu'a pris la cruelle.

L'amour, l'amour qu'on aime tant,
Est comme une montagne haute :
On la monte tout en chantant,
On pleure en descendant la côte.

Et je pleurais, moi aussi, tout en jouant cet air si imprégné de tendresse mélancolique. Mes larmes mouillaient le clavier, mes regards ne pouvaient plus distinguer les notes. Tout à coup j'ai entendu la voix de l'abbé dans le couloir, et je n'ai eu que le temps d'essuyer mes yeux.

L'abbé Micault est entré silencieusement avec sa figure allongée et soucieuse des jours d'ennui. J'ai vu tout de suite qu'il avait quelque préoccupation pénible, car lui, qui est d'ordinaire curieux comme une femme, n'a même point paru remarquer la boîte pleine de mousse et les fleurs éparses sur

la table. Il s'est assis dans mon fauteuil, puis il a fourragé dans ses cheveux, tout en toussant discrètement en manière de préparation.

— Ma bonne fille, a-t-il commencé, j'ai une triste nouvelle à vous annoncer.

— De quoi s'agit-il encore? me suis-je écriée avec humeur.

— Il s'agit de M. La Guêpière, mon enfant.

— Que me veut-il? Ne me trouve-t-il pas suffisamment malheureuse, et a-t-il l'intention de me tourmenter de nouveau?

— Hélas! il le voudrait qu'il ne le pourrait plus, après ce qui est arrivé.

— Mais enfin qu'est-il arrivé?... Parlez donc, monsieur l'abbé, vous me faites mourir à petit feu!...

— Un instant!... Laissez-moi respirer... M. La Guêpière a passé la nuit dans un café où l'on joue... Il n'était pas en veine et il a perdu...

— Jusque-là il n'y a rien de bien surprenant, et vous ne m'apprenez rien de nouveau.

— Attendez... Vers minuit, on a soupé et votre mari a bu plus que de raison, puis il s'est remis

au jeu pour se rattraper... Il a joué sur parole; après un coup sur lequel il comptait et qui n'avait pas tourné à son avantage, il s'est oublié, il a triché et... on l'a pris la main dans le sac... Alors la honte, jointe à l'excitation nerveuse du jeu et du souper, a produit je ne sais quelle révolution... Que vous dirai-je? Il a eu un éblouissement, il est tombé comme une masse sur le parquet, et on l'a ramené chez lui dans un état pitoyable.

— Ah! le malheureux!... Vous l'avez vu, monsieur l'abbé?

— Oui, l'un de ses compagnons de jeu, qui était comme lui l'un de mes anciens élèves..., — ici l'abbé a poussé un soupir, — et qui connaissait mon adresse, a couru chez moi et m'a conduit à son domicile. Un médecin avait été appelé et avait constaté une attaque d'apoplexie séreuse... L'un des bras de M. La Guêpière et toute une partie de la face étaient déjà paralysés. Sa chambre était l'image même du désordre et du dénuement. Nous n'avons pas seulement trouvé une tasse pour y préparer une potion... Alors ses compagnons se sont cotisés et on l'a transporté sur-le-champ dans

la maison de santé du docteur C... Il y est depuis ce matin.

J'étais prise d'un tremblement nerveux et je pouvais à peine me soutenir. Je songeais à ce malheureux homme, n'ayant pas même de quoi se faire soigner chez lui et jeté comme un inconnu, sans famille, sans amis, dans cette maison de santé qui n'est qu'un hospice décent, et je me disais intérieurement :

— Si j'avais été là, toutes ces choses ne seraient peut-être pas arrivées...

— Monsieur l'abbé! me suis-je écriée.

L'abbé a relevé la tête et m'a regardée fixement :

— Eh bien, mon enfant?

— Monsieur l'abbé, je vais me chausser, et vous me conduirez à la maison de santé.

L'abbé s'est levé, et, me prenant la main :

— A la bonne heure, a-t-il murmuré tandis que sa figure s'éclairait, vous êtes un brave cœur, et je n'attendais pas moins de vous.

IX

LA MAISON DE SANTÉ

La maison de santé est située en haut d'un populeux faubourg, dont les pavés enduits d'une boue noire sont ébranlés par un continuel roulement de roues pesantes. Les camions chargés de rails retentissants, les longs haquets encombrés de tonneaux, les fardiers traînés par de massifs percherons et portant de gigantesques troncs d'arbres, les charrettes de maraîchers bourrées de légumes, les omnibus pleins de voyageurs, tout cela, avec un vacarme de cahots, de glissades de chevaux, de claquements de fouets et de jurements de charretiers, descend vers le cœur de Paris, entre un double courant de piétons affairés qui se bous-

culent sur les trottoirs. J'en étais assourdie, quand l'abbé, me montrant une vaste porte cochère béante, m'a dit :

— C'est ici.

Sous le porche, dans l'encoignure fermée par un paravent, une vieille femme est assise, vendant de petits bouquets aux visiteurs qui désirent fleurir leurs malades. Le porche donne sur une large cour bordée de galeries en arcades; en face, tout au fond, à travers une autre baie cintrée, on aperçoit une échappée de jardin. Guidée par l'abbé, j'ai pris le côté gauche des arcades, et nous sommes arrivés à un corridor très frais, un peu sombre, soigneusement ciré et imprégné d'une odeur affadissante; quelque chose comme un mélange de chloroforme, de gentiane et de bouillon de poulet. Toutes les portes ouvrant sur ce corridor étaient numérotées. L'abbé a entre-bâillé doucement la porte n° 10, et je me suis trouvée dans une grande pièce carrée, très claire, haute de plafond et tendue d'un papier gris.

L'ameublement est décent, mais réduit au strict nécessaire. Sur la cheminée nue une pendule borne

de marbre noir, une commode de noyer dans un coin, et dans l'autre encoignure une toilette au dessus de marbre blanc fêlé, surmontée d'un miroir rond; une table carrée couverte d'un drap, où sont posées des fioles et des compresses; puis une table de nuit près d'un lit de fer aux rideaux de calicot blanc agrémentés d'effilés à boules de coton. Sur ce lit gisait étendu Lancelot de La Guêpière.

Il était méconnaissable : le teint verdâtre, les yeux grands ouverts, fixes, sans battements; sa barbe avait poussé toute grise; on lui avait ôté le toupet faux qui cachait sa calvitie; le suintement de la glace et des compresses avait décoloré ses moustaches teintes qui avaient pris une couleur indéfinissable. Sa main maigre pendait hors du lit, ornée encore au petit doigt d'un gros anneau à chaton de turquoise dont il était très fier. C'était navrant de le retrouver ainsi, dans cette chambre d'une nudité glaciale, où rien ne rappelait la vie intime et familière, le *chez soi* fréquenté par des parents et des amis.

Je me suis approchée du lit, et, prenant la main du malheureux Lancelot :

— C'est moi, lui ai-je dit, je viens vous soigner, me reconnaissez-vous ?

Ses yeux me regardaient, mais il n'avait pas l'air de comprendre. Je lui parlais d'une voix douce, comme à un enfant :

— Vous êtes malade, on vous a amené à la campagne : tenez, voyez-vous?...

Et j'ai ouvert la large fenêtre donnant sur un parterre aux allées sablées; au milieu des massifs, il y avait un jet d'eau dont le bruit frais pouvait arriver jusqu'à ses oreilles. Ses prunelles se sont tournées vers la lumière, mais toujours avec la même expression hagarde et inintelligente. Pourtant il m'avait reconnue, car ses yeux me suivaient dans tous les coins de la chambre où je faisais des rangements.

J'ai toujours pensé que certaines influences morales agissent puissamment sur les malades; il m'est venu tout à coup l'idée que, si M. La Guêpière reprenait connaissance, il serait effrayé et dangereusement impressionné en se trouvant dans ce milieu étranger et maussade.

Comme l'abbé se retirait, je l'ai accompagné; j'ai

pris une voiture et nous sommes allés ensemble au domicile de Lancelot, faire un choix de tous les menus objets qui pouvaient lui être agréables à revoir.

Une heure après j'étais de retour dans la chambre du malade; j'accrochais à la fenêtre son petit miroir à barbe, je posais sa montre sur la table de nuit, et sur la cheminée des échantillons de ce fameux minerai qui devait lui faire gagner « des millions ; » je suspendais au mur, en face du lit, le portrait de sa mère, avec un petit reliquaire qu'il portait presque toujours sur lui comme un fétiche. Le reste des objets de toilette était rangé sur la commode, ses pantoufles au pied du lit, son veston sur le dos d'une chaise. Un petit bouquet sans odeur, placé dans un verre sur la cheminée, achevait d'égayer la chambre qui avait perdu son air désolé.

Quand j'ai eu terminé, je suis allée m'asseoir sur le rebord de la fenêtre, en face du malade. Je contemplais sa figure ravagée, et je me sentais envahie par une profonde commisération.

— Peut-être pense-t-il, me disais-je, bien qu'il

ne puisse pas parler? les mourants ont parfois de ces étranges lucidités.

— Croyez-vous qu'il entende? ai-je demandé à la garde.

— Est-ce qu'on peut savoir? m'a-t-elle répondu en haussant les épaules avec une mine renfrognée.

Puis elle s'est mise à marmonner :

— Mon Dieu! que je déteste de soigner ce genre de malades-là!... C'est donc un garçon ou un veuf, qu'on l'a amené ici?

J'ai répondu en rougissant :

— Il est marié, je suis sa femme.

— Ah! a-t-elle repris en me dévisageant, eh bien, alors?...

— Nous sommes séparés, ai-je murmuré en rougissant plus encore.

— Et vous venez comme ça bichonner sa chambre?... Ma foi, ma petite dame, vous avez du *tempérament!*... Il a une mauvaise figure, et je n'ai jamais eu un malade qui me revienne aussi peu.

— Chut! ai-je dit, je vous en prie, soignez-le bien tout de même et parlez plus bas.

— Ah ouiche! si vous croyez qu'il comprend

quelque chose. Il est bien perdu, allez!... il n'ira pas loin... Eh bien, quoi? a-t-elle repris en voyant ma figure renversée, vous ne l'aimez pas, je suppose, puisque vous êtes séparés!...

— Non, mais il me fait pitié.

— A-t-il des parents?

— Ils ne viendront pas le voir, ils sont brouillés avec lui.

— Un joli coco de malade!... Pas de parents? En voilà une garde *à rapport!*

Et tout en bougonnant, elle s'était installée dans son fauteuil de cuir, les deux coudes sur les bras du fauteuil, les mains jointes à la hauteur de son nez.

Pendant ce temps je l'examinais. Elle pouvait avoir une soixantaine d'années. C'était une grande femme mince à l'air fin, à la figure nullement commune. Sa bouche exprimait la malice, mais non la méchanceté; ses yeux avaient dû être fort beaux, son front était intelligent, et son bonnet de dentelle noire, orné d'un nœud de velours violet, cachait d'abondants cheveux bruns, fins comme de la soie et sans un fil blanc. Elle portait une jupe d'al-

paca noir avec le caraco et le tablier pareils, et, autour du cou, une petite ruche tuyautée qui lui donnait l'air très propret. Au demeurant, elle avait la mine d'une bonne femme, très vive, très entendue dans son métier, mais bavarde et curieuse comme toutes les gardes.

— J'ai une heure pour aller manger, m'a-t-elle dit tout à coup en se levant, et je vous prierai pendant ce temps de garder mon malade...

Elle a chaussé ses souliers, pris son panier et s'est esquivée en se glissant adroitement par la porte entre-bâillée, qu'elle savait ouvrir sans bruit... Je me suis trouvée seule avec M. La Guêpière, et pour la première fois j'ai eu peur. Les yeux du malade ne me quittaient pas; ils avaient quelque chose d'extraordinaire. La pupille était rétrécie et pas plus grosse qu'une tête d'épingle. Tout un côté de la figure, surtout le coin de la bouche, était contracté. Toujours assise sur mon rebord de fenêtre, je fermais les yeux pour ne plus voir cette tête effrayante et je m'enfonçais dans une douloureuse méditation.

Je songeais à ce malheureux sans un parent,

sans un ami, seul, dans cette espèce d'hôpital. Je ne pouvais m'empêcher de penser à sa mort prochaine, et par moments je me reprochais de n'avoir pas fait tout ce que j'aurais pu pour prévenir ce lamentable dénouement... On le disait perdu, il n'avait peut-être que peu d'heures à vivre.

— S'il s'en va cette nuit, songeais-je, peut-être qu'au moment de la mort tout le mal qu'il a fait lui reviendra à l'esprit, et je ne serai pas là pour le lui pardonner, pour lui murmurer quelques paroles consolantes!... Il est de règle de fermer les portes aux visiteurs à six heures du soir... Qui sait si je le retrouverai demain? s'il ne mourra pas, seul, auprès de cette garde qui se hâtera de lui fermer les yeux pour aller se reposer?...

Alors, je me suis mise à pleurer et, prise d'une grande pitié, oubliant toutes les rancunes d'autrefois, je me suis approchée du lit; je me suis agenouillée sur le petit tapis, et prenant la main pendante du malade entre les miennes :

— Me reconnais-tu? lui ai-je dit, c'est moi, Geneviève... Je ne t'abandonnerai pas...

Il m'a regardée dans les yeux sans bouger autrement.

— Je suis là pour te soigner, ai-je continué, fais-moi un signe, si tu me reconnais; serre-moi la main.

Et il m'a semblé sentir comme une imperceptible pression; alors, toujours pleurant, j'ai poursuivi :

— Ne pense à rien qui te fasse de la peine... Écoute, je ne t'en veux pas, je te pardonne tout... Je te pardonne, bien vrai, bien vrai!...

Je sanglotais, il ne bougeait toujours pas, seulement ses yeux s'étaient ouverts tout grands.

Tout à coup, j'ai entendu quelqu'un se moucher bruyamment derrière moi, et, me retournant, j'ai aperçu la garde qui était rentrée et qui s'épongeait les paupières.

— Bonne petite dame! a-t-elle murmuré en s'approchant et en me caressant familièrement les cheveux.

Elle n'en a pas dit davantage et s'est remise à se moucher avec fracas dans son grand mouchoir à carreaux. . . . . .

. . . . . .

Le lendemain matin, j'étais là à l'ouverture des portes, c'est-à-dire à neuf heures. J'ai trouvé la garde d'assez bonne humeur. Elle avait pris son café noir et avait même eu soin de m'en réserver une goutte qui chauffait sur la lampe à esprit-de-vin.

— C'est toujours la même chose, a-t-elle murmuré en me montrant le malade immobile sur son lit; nous allons voir ce que dira le docteur, car voici l'heure de la visite.

En même temps elle mettait la chambre en ordre; elle ouvrait la fenêtre pour chasser l'odeur du café, posait son oreiller dans un coin et essuyait son grand fauteuil de cuir; elle appelait cela *faire son lit*, car la plupart de ses nuits se passaient là; même quand elle ne veillait pas et qu'elle pouvait dormir chez elle, elle couchait dans un fauteuil Voltaire, parce que, prétendait-elle, elle n'avait plus l'habitude des lits. Le plus étonnant, c'est qu'au matin il n'y paraissait pas et qu'elle s'éveillait fraîche, allègre et reposée. Il y a des grâces d'état!...

J'ai entendu tout d'un coup un bruit de pas dans le couloir, puis la porte s'est ouverte, et le doc-

teur C..., en tablier blanc, suivi de trois jeunes internes, a pénétré dans la chambre. Le docteur est un homme entre deux âges, décoré, élancé et mince. Il a de grands yeux très renfoncés, les cheveux longs, le front découvert et des manières brusques. Il a examiné minutieusement M. La Guêpière, l'a questionné sans obtenir de réponse et, se retournant vers les internes, il leur a murmuré des mots latins, leur a fait remarquer la couleur des yeux, la mollesse du bras, puis, me regardant fixement, il m'a dit :

— Vous êtes sa fille, madame?

— Pardon, monsieur, je suis sa femme, ai-je répondu en rougissant comme toujours.

Il a paru surpris et m'a priée de passer avec lui dans le couloir. Je l'ai suivi, tandis que, par derrière, les internes, nullement émus, se faisaient des niches et imitaient en charge la façon de marcher du docteur.

Quand nous avons été à l'extrémité du couloir, il a ajouté :

— Votre mari est fort mal, madame, son état est grave... Comment se fait-il qu'il soit ici?

Il m'a fallu expliquer de nouveau ma situation vis-à-vis de Lancelot.

— Ah! a-t-il repris, c'est M. La Guêpière... J'ai entendu parler de lui!... Je vous plains!... Enfin, il est perdu, le malheureux, complètement perdu; ce serait un miracle s'il en réchappait... Bon courage, madame, je le reverrai demain.

Et il s'est éloigné en me saluant.

Je suis rentrée abasourdie dans la chambre.

— Eh bien? a fait la garde en me lançant une œillade interrogative, il n'ira pas loin, n'est-ce pas?... Allons, ne vous désolez pas, je vais vous préparer votre petit déjeuner, car il faut vous soutenir... A votre âge, on a encore du bonheur sur la planche... Tenez, mettez-vous à la fenêtre, cela vous donnera un peu de distraction.

Singulière distraction, en vérité! On entendait de la fenêtre les gémissements des malheureux qu'on opérait, et l'on voyait les malades descendre lentement un à un, dans le jardin!... La garde me les énumérait à mesure et me les nommait :

— Ah! voici le poitrinaire qui vous lorgne en passant... N, i, ni, c'est fini de rire, mon pauvre

garçon! A-t-il une figure? Et dire qu'il fait encore des projets!... En voilà des malades gentils à soigner, les poitrinaires! ils ont toujours des envies d'un tas de bonnes choses, et ils n'y touchent pas... C'est ça qui est agréable pour une garde!

Tout en bavardant, elle épluchait une salade dont elle comptait faire son déjeuner.

Je suis restée jusqu'à ce que l'abbé vînt me remplacer près de M. La Guêpière; puis, j'ai été prendre l'omnibus de Montrouge qui m'a descendue devant la porte de Mme de Seigneulles, car, au milieu de mes nouvelles préoccupations, il faut que je continue mes lectures; j'ai plus besoin que jamais de gagner de l'argent. Le brave abbé Micault a bien voulu me promettre de venir tous les jours vers trois heures, afin que le malade reste seul le moins possible. Je partage ainsi mes journées entre la maison de santé et le logis de ma vieille comtesse, et je rentre chez moi le soir, exténuée, mais résolue à faire mon devoir jusqu'à la fin.

Mai.

En dépit des lugubres prédictions du docteur, M. La Guêpière semble aller moins mal ; à l'immobilité a succédé une grande agitation, une sorte de délire, pendant lequel la parole lui est revenue. Il murmure des mots incohérents empruntés à l'argot des joueurs. Le malheureux croit encore être à la table de jeu ; de sa main gauche restée libre, il fait le geste d'abattre des cartes et compte tout haut les points. Il faut le surveiller, sans le perdre de vue une seconde, sous peine de le voir tomber de son lit. Il ne reconnaît personne, mais son caractère violent recommence à percer et la pauvre garde a fort à souffrir de ses exigences. Aussi a-t-elle achevé de le prendre en grippe. Tout en l'empêchant de bouger, elle murmure entre ses dents :

— Il est si mauvais que le diable lui-même n'en veut pas !

Dès qu'il la voit occupée à préparer son déjeuner, il s'agite et crie, afin de l'obliger à se déranger.

Elle ne s'en émeut pas trop et lui répond de sa voix flûtée :

— Tout à l'heure, mon bon petit monsieur, tout à l'heure!... Il faut qu'Augustine mange... Cela vous ennuie, je sais bien, mais c'est comme cela!.. Vous avez pris vos médecines, tenez-vous en repos, mon bonhomme!

Elle débite tout cela d'un ton si drôle, que je ne puis m'empêcher de sourire...

J'apporte mon ouvrage et, assise à ma place favorite, je surveille M. La Guêpière, en tirant l'aiguille. Par moments, ma pensée vague loin de la maison de santé et se reporte sur des sujets moins pénibles; je me remémore les heures d'après-midi où Pascal venait faire de la musique dans ma chambre de la rue Cassette... Pauvre garçon! il est maintenant exilé au fond de ses bois de Grancey. Du moins, il a pour compensation le plein air et le calme de la campagne. Pense-t-il encore à moi? Dans ce cas, il doit me croire bien oublieuse et bien ingrate, car, au milieu de l'ahurissement causé par la brusque maladie de M. La Guêpière, je ne l'ai pas même remercié de ses fleurs! Au-

jourd'hui que j'ai l'esprit plus calme, je pourrais lui écrire, et je ne lui écris pas. Je ne sais quel scrupule mêlé de crainte superstitieuse me retient. Il me semble qu'au moment où M. La Guêpière est suspendu entre la vie et la mort, je serais coupable d'encourager les espérances que Pascal peut nourrir, et plus coupable encore d'entretenir en moi le penchant qui me porte vers mon fidèle musicien.— Non, à cette heure, je ne dois m'occuper que du malheureux qui est là. Je ne dois pas même songer à ce qui pourrait arriver plus tard, si... Et pour détourner ma pensée de ce mystérieux *plus tard*, je me retourne vers le jardin et je regarde les malades se traîner languissamment autour des allées. Dieu ! que c'est navrant ! Il y a parmi eux une jeune femme brune, aux grands yeux creux si tristes, si tristes ! On la porte sur une chaise longue en paille. Elle a un cancer, elle est condamnée et elle le sait ; mais elle conserve de l'espoir quand même, et cela vous serre le cœur de lui entendre dire : « Si *par hasard* je ne mourais pas, je ferais telle chose... »

Comme la fenêtre du n° 10 est au midi, l'allée qu'elle domine est la promenade préférée des ma-

lades. Ils viennent s'y asseoir après déjeuner, et du haut de mon observatoire j'entends leurs conversations. Ils ne parlent que de leurs maux et des remèdes que le médecin leur a ordonnés.

— Vous êtes heureux, vous, qu'on vous mette des vésicatoires! s'écrie l'un d'eux d'une voix sifflante, coupée par des accès de toux; moi, on ne me soigne pas, on ne me donne que de l'huile de foie de morue; c'est injuste, car je suis aussi malade que vous!.. Je me plaindrai demain au docteur...

Il se vantent de leurs misères. C'est à qui aura le *plus souffert* la nuit précédente. Puis viennent des remarques sur la physionomie des uns et des autres. De pauvres diables n'ayant que le souffle chuchotent à l'oreille du voisin, en parlant d'un camarade qui passe :

— Hein! a-t-il une mine? Si j'en étais là, moi, je songerais à mon testament.

Les moins sociables et les plus maussades sont les goutteux et les rhumatisants. Ils se tiennent dans leur coin, ne se familiarisent pas et lancent des regards haineux à l'infortuné malade dont le

fauteuil a empiété sur la place qu'ils ont choisie. Enragés liseurs de journaux, bougons renfrognés, ils manquent absolument de conversation. L'un d'eux surtout est féroce. C'est un vieux garçon replet, rouge de peau et bourru de manières, qui a la goutte aux deux pieds et qui n'ouvre la bouche que pour dire des choses désagréables. Il s'est cependant un peu humanisé avec moi, et, quand il passe devant ma fenêtre, il daigne jeter un coup d'œil sur M. La Guêpière étendu dans son lit, la main pendante. Alors il me salue et de sa voix grognonne il murmure :

— Il va mal, monsieur votre mari, très mal !

— Mais non, je le trouve mieux depuis quelque temps.

— Bon ! fiez-vous à ce mieux-là !... Je ne me trompe pas, moi, je me connais en figures... Vous verrez dans quelques jours !

Et sur cette parole consolante, il s'éloigne en s'appuyant sur sa canne et en traînant ses pieds gonflés, chaussés d'énormes souliers de feutre.

Juillet.

L'obscure et étrange maladie de M. La Guêpière déconcerte les médecins.

Après l'avoir déclaré perdu, le docteur C... est obligé de reconnaître qu'il y a décidément un mieux apparent. A chaque visite, il hoche la tête, allonge les lèvres et se renferme dans un silence prudent. Au fond, il commence, lui aussi, à prendre en grippe ce malade récalcitrant qui s'obstine à vivre contre les règles et qui l'humilie aux yeux de ses internes, en donnant un démenti à tous ses pronostics. Lancelot mange avec plus d'appétit et nous fait enrager, moi et la garde. Il a retrouvé à peu près l'usage de ses jambes, et chaque jour on le porte au jardin, enveloppé dans une couverture. Sa lucidité n'est pas revenue néanmoins, et — chose singulière — il ne sait presque plus parler. Il ne se souvient plus des mots, et cet homme, qui autrefois abusait de la parole avec une intempérance si désagréable pour les autres, a maintenant à sa dis-

position quelques syllabes à peine pour exprimer les pensées qui flottent dans son cerveau à demi paralysé.

Aussi, quand le matin il a retrouvé un mot, il ne le lâche plus et le répète tout le long du jour avec une ténacité agaçante pour les auditeurs. Sa seule préoccupation est de se regarder dans une petite glace de poche, qu'il tient dans sa main valide, et de constater avec effroi les ravages exercés par la maladie sur sa figure, autrefois si soigneusement maquillée. Il semble indigné de voir que sa barbe a repoussé toute grise, et il lance au miroir des regards furibonds.

Ce manège sans cesse renouvelé a le don d'impatienter violemment le vieux goutteux qui vient chaque après-midi, comme les autres malades, s'asseoir autour du bassin et lire son journal, « la tête à l'ombre et les pieds au soleil. » Dans ce cercle de valétudinaires, la conversation est lamentablement prosaïque et monotone. Tous ces pauvres gens sans appétit ne cessent de se plaindre du régime de la maison qui est cependant fort convenable. Ils ne rêvent que de cuisines fantastiques

et de mets excentriques, qui seraient très nuisibles à leur santé.

— Avez-vous remarqué, dit un anémique maigre et exsangue, comme les côtelettes étaient dures ce matin? Je n'ai pu manger la mienne.

— On l'a peut-être choisie *exprès* pour vous comme cela, grogne charitablement le vieux goutteux.

— Pourquoi donc?

— Dame, si vous êtes mal avec la surveillante... Cette coquine est capable de tout... Hier, elle m'a refusé du vin blanc, à moi, et elle a eu l'impudence de me répondre en riant niaisement : « Du vin blanc à un goutteux?... Monsieur plaisante!... »

— C'était pour votre bien qu'elle vous en refusait, ai-je hasardé doucement.

— Possible, mais je ne veux pas qu'on rie, moi, fichtre!... Je ne paye pas quinze francs par jour pour qu'on se moque de moi quand je demande quelque chose!.. Du reste, cette maison est une baraque!

— Pourquoi y restez-vous alors? objecte malignement la garde de M. La Guêpière, Augustine,

qui veut bien pour son compte appeler la maison *baraque*, mais qui ne souffre pas qu'on déblatère en public contre l'établissement.

— J'y reste... j'y reste, parce que les autres sont encore plus baraques... Et puis parce que ça me plaît, entendez-vous, vieille dame de pique!

Ce dernier mot réveille sans doute dans le cerveau de M. La Guêpière de vivaces souvenirs de ses nuits de jeu, car il le saisit au vol et, pendant un quart d'heure, il répète à satiété sur tous les tons :

— Dame de pique, oui, pique... pique!...

Le vieux goutteux, agacé, hausse les épaules et me montre Lancelot en clignant de l'œil :

— Il va plus mal, votre mari, grommelle-t-il, il devient idiot... Mais ce n'est rien que ça, au premier orage, vous verrez..., ce sera bien pis encore!..

Parfois, au milieu d'une conversation animée, tout le monde se tait brusquement, et l'on entend la cloche de la chapelle qui sonne un glas. Elle sonne pourtant bien discrètement : c'est un petit tintement honteux et quasi fêlé; mais les malades

ont l'oreille fine pour démêler ce bruit-là à travers les rumeurs de la rue. Chacun relève la tête, et d'une voix moins assurée on se demande pour qui cette sonnerie.

— C'est peut-être pour le monsieur au béret; il a crié toute la nuit.

— Je crois plutôt que c'est pour la dame au cancer...

Mais non, un coup de coude impose silence à celui qui a émis cette malencontreuse supposition... On s'est aperçu que la dame au cancer est là, assise à dix pas... Elle a entendu ce qu'on disait, et elle tourne vers nous ses grands yeux creux avec une expression si triste, si déchirante, que cela vous fait passer un frisson dans le dos.

Août.

Le vieux goutteux avait raison et sa méchante prédiction s'est réalisée. Avec les grosses chaleurs d'août, M. La Guêpière est retombé. Il a eu plu-

sieurs attaques successives, et ce matin on m'a avertie qu'il ne passerait pas la nuit. L'aumônier m'a envoyé demander par l'abbé Micault si je voulais faire administrer mon mari. — Je ne suis pas dévote, mais j'espère qu'il y a autre chose après cette vie..., un mystérieux *au delà,* et le malheureux Lancelot a la conscience si surchargée que je n'ai pas voulu le laisser partir sans viatique pour ce terrible voyage inconnu.

On a mis la chambre en ordre ; j'ai posé des fleurs sur la table de nuit couverte d'un drap blanc, et l'aumônier est entré sans bruit, sans clochette, seul avec un homme qui répondait après chaque prière. J'étais à genoux près du lit, avec Augustine, et je me disais : — C'est la fin ! — Alors j'ai adressé à ma façon une prière à mon *bon Dieu* à moi, le suppliant de pardonner à Lancelot comme je lui pardonnais, et de le conduire dans un endroit où il serait mieux qu'en ce monde. — Le prêtre s'est approché du moribond qui ouvrait des yeux hagards, en agitant encore faiblement sa main gauche, et lui a demandé s'il se repentait de ses péchés. C'est l'homme chargé des *répons* qui

a murmuré « oui » à sa place. On a mis au malade un crucifix sur les lèvres, mais ses lèvres n'ont pas bougé...

Je pleurais appuyée contre le fer du lit et ne me sentais plus au cœur que des pensées de pardon.

— Il vient de passer ! a chuchoté la garde en se penchant pour fermer les yeux du mort.

Je restais toujours là, immobile, devant ce corps inanimé. A six heures, on est venu m'annoncer qu'il fallait partir. — C'est la règle impitoyable de la maison. Elle ne fléchit pas même devant la mort. — J'ai relevé la tête, et pour la première fois depuis bien des années, en signe de pardon et d'adieu, j'ai posé doucement mes lèvres sur le front glacé de Lancelot, puis je me suis éloignée lentement, navrée de laisser à une étrangère le soin de la veillée suprême.

A la porte je me suis retournée encore une fois. — Le corps était étendu rigide, les yeux s'étaient rouverts et semblaient regarder je ne sais quoi d'invisible dans le vide ; la garde, enfoncée dans son fauteuil, avait croisé les mains et tournait ses pouces d'un air indifférent.

X

PASCAL

Septembre.

La mort de M. La Guêpière m'a péniblement secouée, mais je mentirais si je disais qu'elle m'a profondément affligée. Quand la dépouille du malheureux Lancelot, escortée par l'abbé Micault et quelques rares amis, a été une fois déposée au cimetière Saint-Ouen, je suis rentrée chez moi brisée. Pendant toute la durée de cette longue maladie, j'avais été soutenue par une surexcitation nerveuse qui me faisait surmonter la fatigue physique et les secousses morales. Après le lugubre dénouement, il s'est produit une réaction d'abattement et de tor-

peur. Les courses quotidiennes à l'autre extrémité de Paris, les longues stations dans l'atmosphère écœurante d'une chambre de malade, les spectacles navrants que j'avais sans cesse sous les yeux avaient fini par altérer ma santé. Je n'avais plus de force, je ne mangeais plus, et mon sommeil, quand je pouvais dormir, n'était plus qu'un fiévreux cauchemar, hanté par des visions d'hôpital et de funèbres hallucinations. Je souffrais d'un épuisement nerveux si inquiétant, que ma vieille comtesse de Seigneulles a eu pitié de moi, et, comme elle partait pour la campagne, elle m'a proposé de m'emmener avec elle. J'avais besoin de changer de milieu et surtout de respirer l'air des champs. J'ai accepté avec d'autant plus d'empressement, que la Brancherie — c'est le nom du château de Mme de Seigneulles — est située à Aprey, dans la Haute-Marne, à une dizaine de lieues à peine du pays de Pascal ; et cette idée me souriait doucement, de vivre pendant quelques semaines dans la même région que lui, à deux pas de ces sites boisés dont il m'avait fait de si pittoresques descriptions.

Aprey est un village de la montagne Langroise,

posé au sommet d'une vallée rocheuse, dont le caractère sauvage ne manque pas de poésie. Une petite rivière, la Vingeanne, prend sa source à une demi-lieue de là et creuse son lit dans une gorge étroite, dont la Brancherie occupe l'un des versants. C'est une anciennne demeure seigneuriale, bâtie en pierre grise et environnée de beaux arbres que dépassent à peine ses toits aigus couverts de tuiles moussues. La maison n'a aucune prétention architecturale; mais ses larges fenêtres à petits carreaux, ses pièces hautes de plafond, lambrissées de chêne ou tendues de *verdures*, ses vastes cheminées où l'on peut brûler des arbres entiers, lui donnent un assez grand air. Le parc, très accidenté, est arrosé de tous côtés par des eaux vives; à chaque détour d'allée on entend le glouglou d'une source qui chante en descendant vers la rivière. Le versant opposé est bordé et comme crénelé de roches énormes qui découpent sur le ciel d'automne leurs dentelures originales.

Pendant la semaine, nous restons enfermées à la Brancherie, où Mme de Seigneulles ne reçoit guère d'autres visites que celles du curé d'Aprey ou du

notaire. Le soir, on allume un clair feu de souches, car ici les soirées sont déjà fraîches, et je fais la lecture à ma vieille dame. Nous avons fini *Christophe Colomb,* Dieu soit loué! et nous entamons la *Vie de saint Alphonse de Liguori*, qui n'est pas plus amusante, mais qui, au moins, n'a qu'un volume.

Dans la journée, tandis que la comtesse tient de longs conciliabules avec le curé ou le notaire, j'ai la bride sur le cou et j'en profite pour explorer solitairement les environs.

Le parc ne me suffit pas. Je n'ai jamais aimé me promener entre des murs; il me faut la pleine campagne, les bois où l'on se perd, les friches pierreuses, semées çà et là de touffes de buis et de genévriers, où chaque piéton s'est frayé un chemin à peine visible. Souvent je traverse la Vingeanne et je remonte la pente opposée, entre deux haies de cornouillers, où des bandes de bruants piaillent en picorant les cornouilles mûrissantes. On fauche les regains dans les pièces de prés qui longent la rivière, et une fine odeur de foin monte du fond de la vallée. Je l'aspire avec volupté, et il me semble

qu'avec cette senteur rustique toute ma jeunesse me revient.

Depuis que je suis à la campagne, il s'opère en moi une transformation salutaire. Je reprends goût à la vie ; mon esprit n'est plus hanté par les funèbres images de la maison de santé. Je me fais l'effet d'un papillon qui sort de sa chrysalide et qui se sent pousser des ailes. Je songe que je suis jeune encore, bien portante, et que j'ai devant moi un long avenir, dont je puis disposer à mon gré.

— Tu es libre ! me murmure le vent qui m'arrive chargé d'aromes agrestes.

— Tu es libre ! me répètent les geais qui s'envolent à tire-d'aile vers les bois...

Et ce mot de liberté résonne à mes oreilles comme une musique délicieuse. Tandis que mes yeux contemplent sans jamais se lasser un vaste horizon de collines grises et de forêts bleuâtres, je me dis que là-bas, derrière ces futaies moutonnantes, se trouve le pays de Pascal ; et je laisse mon cœur parler, mon imagination bâtir des châteaux en Espagne.

Je puis m'avouer maintenant que je l'aimais bien,

mon sauvage musicien, et que lui aussi m'aimait d'un amour honnête et solide. A présent que personne n'est plus entre nous, pourquoi notre affection ne se montrerait-elle pas à visage découvert? Pourquoi cette intimité, si désirée par lui, si appréciée par moi, ne se renouerait-elle pas d'une façon sérieuse et durable?... La différence d'âge n'est pas telle entre nous qu'elle puisse être un obstacle au mariage. Nous sommes pauvres tous deux, il est vrai, mais je suis courageuse, je sais me contenter de peu; et lui, avec son talent qui grandit, arrivera certainement à se créer une position honorable, glorieuse même... Et quand je songe qu'il suffira d'un mot pour rappeler près de moi mon fidèle amoureux et pour réaliser ce rêve d'une vie heureuse à deux, je sens mon cœur battre d'une joie folle.

Pourtant, ce mot, je ne l'ai pas encore dit; mais je suis si certaine que, le jour où il l'entendra, Pascal Nau quittera son village, que je ne veux pas même le lui écrire d'ici. Il serait capable de tomber comme un aérolithe à la Brancherie, et son apparition effaroucherait ma vieille comtesse.

D'ailleurs ne m'a-t-il pas promis qu'il reviendrait à Paris à la fin de l'automne ; à cette époque je serai de retour rue Cassette et je l'y verrai certainement. Il est donc plus sage d'attendre jusque-là. Il y a dans cette attente quelque chose de si assuré et de si pleinement confiant, qu'il ne me coûte pas de la prolonger. Il me semble que je tiens à la main la clef d'or qui doit m'ouvrir la porte du bonheur, et j'éprouve je ne sais quel raffinement de plaisir à penser que, lorsque je voudrai, je ferai jouer la magique serrure, et je verrai se dérouler devant moi un merveilleux paysage inconnu.

8 Octobre.

Ceux-là mentent qui prétendent que l'arrivée des événements joyeux ou tristes nous est annoncée par de secrets pressentiments. Jamais je ne m'étais trouvé l'esprit plus enjoué, l'âme plus épanouie qu'aujourd'hui. Mme de Seigneulles, invitée à dîner chez un voisin de campagne, avait eu

la bonté de me dispenser de l'accompagner, et j'avais ma liberté entière jusqu'à neuf heures du soir. A quatre heures, j'ai assisté au départ de la comtesse dans sa vieille berline gémissante. Elle s'en est allée, escortée par le curé, qui est de la partie, et qui doit ramener la bonne dame ce soir à la Brancherie. J'étais donc parfaitement tranquille sur la sécurité de ma comtesse; dès que la voiture a disparu au tournant de l'avenue, j'ai coiffé mon grand chapeau de paille et j'ai pris ma volée à travers champs, comptant bien ne rentrer à la maison qu'à la nuit tombante.

Il faisait un joli temps clair avec un tiède vent du sud qui agitait les feuilles des bouleaux et parsemait le ciel d'un floconnement de nuées blanches. Le soleil était encore chaud, les pelouses étaient semées de gentianes bleues, les rouges-gorges gazouillaient dans les fourrés; on aurait pu se croire au printemps et il me venait comme des bouffées de renouveau. J'ai pris ma course de cheval échappé au long des *murgers* noirs de mûres, à travers les friches fleuries d'asters violets, jusqu'aux lisières du bois où retentissaient

les appels des ramasseuses de faînes. Je cueillais des chèvrefeuilles aux haies, j'emplissais mes poches de noisettes, je mordais à belles dents les poires sauvages, j'aspirais à pleins poumons des odeurs de marjolaine, je m'enivrais de nature Jamais je n'avais goûté la joie de vivre comme par cet après-midi d'arrière-saison, au milieu de ce paysage lumineux et paisible.

Au coucher du soleil, je suis redescendue vers le fond de la vallée, à un endroit où la route d'Aprey à Chalancey traverse la Vingeanne et s'enfonce dans les bois du Charmois. Du pont à dos d'âne jeté sur la rivière bourdonnante, le regard se repose sur des prés verts encaissés dans des taillis jaunissants, et on aperçoit au loin Aprey environné d'un nimbe de fumées bleuâtres. L'ombre glissait sur les pentes; des vaches rousses, éclairées d'un dernier rayon de soleil, vaguaient encore dans les prés voisins du village; j'entendais le tintement de leurs clochettes, mêlé au bouillonnement de l'eau. Derrière moi, tout était déjà plongé dans une obscure fraîcheur. Je me suis penchée sur le parapet et je m'y suis oubliée à regarder les

touffes des reines des prés, dont le courant faisait trembler les pâles aigrettes. Sur le chemin peu fréquenté et envahi par des ronces traînantes, les grillons brodaient de leurs notes aiguës l'accompagnement sourd de l'eau de la rivière. Peu à peu le soleil a disparu, le crépuscule est tombé, et au-dessus des hêtres du Charmois la lune s'est levée, répandant sa clarté amicale sur les prés vaporeux, trouant de lueurs mystérieuses les fourrés endormis, semant de paillettes diamantées les bouillonnements de la Vingeanne.

— Allons, me suis-je dit en m'arrachant à cette féerie, il est temps de rentrer, ma belle!

Et déjà je rassemblais mes chèvrefeuilles, quand soudain je me suis arrêtée pour prêter l'oreille!

Du côté d'Aprey, dans l'enfoncement de la route masquée par des bouquets d'arbres, un chant rustique montait, lancé par une voix d'abord lointaine, puis de plus en plus distincte. C'était bien le rythme et la tournure des chansons paysannes, mais ce n'était pas une voix de paysan qui chantait ainsi. Il y avait trop d'art dans la façon dont les notes étaient liées ou détachées; mon oreille

de Parisienne reconnaissait là dedans une méthode qui ne pouvait appartenir qu'à un musicien de profession. Et puis, à mesure que la voix se rapprochait, il me semblait que j'avais déjà entendu ce chant-là quelque part...

— Mon Dieu! me suis-je murmuré tout à coup, serait-ce possible?...

Mon cœur s'était mis à battre violemment. Le chanteur se rapprochait toujours, je distinguais très nettement son pas ferme et cadencé sur la route sonore. Au moment de tourner le dernier bouquet d'arbres, il a cessé de chanter; mais il avançait toujours et bientôt il a émergé de l'ombre; un rayon de lune l'a éclairé en plein.

— Ai-je la berlue, me disais-je, et n'est-ce pas vraiment Pascal Nau?

Il marchait du pas lent et solide des paysans, faisant sonner sur le chemin pierreux le bâton qu'il tenait à la main. Maintenant je le voyais très distinctement; il n'y avait plus de méprise possible! c'était bien son vieux veston gris d'autrefois; c'étaient bien sa moustache brune, sa bonne figure honnête, intelligente et ouverte... Lui,

ébloui sans doute par la soudaine clarté de la lune, ne m'avait pas encore aperçue; j'ai fait un mouvement en avant et nous nous sommes trouvés face à face. Il s'est arrêté en écarquillant ses grands yeux et s'est écrié stupéfait :

— Madame Geneviève!

— Oui, c'est moi, Pascal Nau, c'est moi en chair et os; ne me regardez pas avec cet œil effaré, comme si j'étais un fantôme.

Ses grosses mains avaient pris l'une des miennes et la pressaient virilement.

— Bon Dieu! a-t-il repris, qui aurait jamais pensé que je vous reverrais dans ce pays perdu?

Il a poussé un long soupir et a continué sans me lâcher la main :

— Et que faites-vous donc ici, chère dame?

— Je suis chez Mme de Seigneulles, à la Brancherie, à un quart d'heure d'ici... Mais, vous, expliquez-moi par quel hasard vous vous promenez si loin de Grancey!

— Je viens de Longeau où j'ai passé quelques jours dans la famille de... d'un ami, et je retourne

coucher à Chalancey, d'où je regagnerai demain Grancey au petit jour.

Il y a eu un moment de silence, pendant lequel le cri des grillons et le bouillonnement de la rivière se sont laissé seuls entendre. Au moment où nous avions tant de choses à nous dire, nous restions comme embarrassés l'un et l'autre. J'ai recommencé la première à parler :

— Je vous dois des excuses, monsieur Pascal; j'aurais dû vous écrire pour vous remercier de vos fleurs et de votre chanson; mais, malgré ma vive reconnaissance et mon amitié pour vous, j'ai été si ahurie depuis le mois de mars dernier...

Il m'a interrompue.

— Le mois de mars! a-t-il soupiré, dire qu'il n'y a que six mois de cela, et il me semble qu'il s'est passé un siècle depuis que j'ai pris congé de vous, rue Cassette!

— Oui, six mois... En six mois il peut arriver tant de choses..., tant de choses pénibles et inattendues! J'espère, du moins, que pour vous, monsieur Pascal, ces six mois n'ont rien apporté que de bon?

— Oh! a-t-il répondu évasivement, je n'ai pas eu à me plaindre de mon sort... matériellement... Et vous, madame?... En faisant allusion tout à l'heure à des événements pénibles, vous ne parliez pas pour vous, je suppose?

— Si fait, j'ai traversé une épreuve douloureuse, mais qui est enfin terminée... Ne voyez-vous pas que je suis en deuil?...

Il a eu un mouvement de surpise et, d'une voix hésitante, il a répété :

— En deuil?... Est-ce que M. La Guêpière...?

— Il est mort... Il est mort depuis deux mois, ai-je répondu en baissant la tête.

Il m'a lâché brusquement la main :

— Deux mois! s'est-il exclamé avec un accent où il y avait comme une sourde irritation..., depuis deux mois!... Bon Dieu, pourquoi n'en ai-je rien su?

— Oui, j'aurais dû vous donner de mes nouvelles, et je me reproche de ne pas vous avoir écrit, mon bon monsieur Pascal; mais vous m'aviez annoncé que vous reviendriez à Paris cet hiver, et vous comprenez, n'est-ce pas? que je

préférais vous parler de tout cela verbalement, à votre retour... Car, ai-je ajouté avec un sourire, je compte bien que vous viendrez rue Cassette me jouer vos nouvelles compositions... Maintenant, je l'espère, vos visites ne paraîtront plus suspectes au scrupuleux abbé Micault.

Il a secoué tristement la tête sans répondre.

— Eh bien, ai-je repris d'un ton piqué, vous restez muet!... On dirait que cette perspective-là vous fait de la peine?

— Hélas! a-t-il murmuré... Madame Geneviève, il y a une chose que j'aurais dû vous apprendre déjà... Je n'irai pas à Paris... seul... Je viens de me marier.

Il m'est passé un froid de glace dans tout le corps, et, sans trouver une parole, j'ai été m'appuyer au parapet du pont. Je faisais des efforts violents pour ne pas laisser voir mon horrible déception; enfin, j'ai réussi à tout comprimer en moi et, après un moment de silence, j'ai répondu, sans tourner la tête vers lui :

— Ah!... Je vous fais mon compliment.

Malgré tout, il y avait quelque chose de si âpre

dans le ton de ma réponse, qu'il a deviné sans doute tout ce que je souffrais. Il s'est approché de moi, et, tandis que mes mains tordaient nerveusement les chèvrefeuilles de mon bouquet et les jetaient dans l'eau bouillonnante, il a commencé d'une voix humble et désolée :

— Vous m'aviez si énergiquement ordonné d'oublier toutes mes folies, que je me suis fait violence pour vous obéir... Vous ne m'écriviez pas, je ne savais plus rien de vous... Je ne pouvais me douter de rien... J'ai cherché à me guérir au moyen d'un remède héroïque que vous m'aviez conseillé vous-même, madame Geneviève!... J'ai épousé la fille d'un gros cultivateur de Chalancey, et le mariage a eu lieu il y a dix jours, à la Saint-Michel... Ce n'est pas ce que j'avais rêvé, mais c'est une bonne fille et je l'aimerai de bonne amitié...

Je me suis redressée pâle dans la pâleur de la lune, et j'ai répondu avec un calme effrayant :

— Vous avez bien fait, monsieur Pascal; je vois que vous êtes plus raisonnable que je ne l'avais cru... Je vous souhaite beaucoup de bonheur... Adieu, il est tard et il faut que je rentre.

J'ai hasardé quelques pas vers la route.

— Madame Geneviève ! s'est-il écrié avec un accent suppliant, pour Dieu, avant de nous quitter, donnez-moi la main !

— Volontiers, ai-je répliqué en lui tendant une main glacée ; adieu !...

Il m'a regardée avec des yeux grands ouverts, puis brusquement il m'a baisé la main et s'est sauvé en me criant : — Adieu ! — d'une voix étranglée où il y avait plus de sanglots que de sons articulés.

Il s'est enfoncé dans le chemin obscur. J'ai entendu son pas décroître dans les bois du Charmois, et puis ç'a été fini. Je suis revenue m'accouder au parapet, et j'ai écouté d'un air hébété la rivière qui sanglotait sous les arches, les grillons qui jetaient leurs cris avec un cruel redoublement d'acuité...

Novembre.

Nous avons quitté la Brancherie il y a quinze jours et me voici réinstallée rue Cassette. Il est huit heures du soir et il fait un temps détestable :

pluie ruisselant sur le balcon, vent d'ouest geignant dans les couloirs et, comme complément de mélancolie, la grosse voix de la cloche de Saint-Sulpice sonnant lentement pour l'octave des morts. L'abbé Micault a dîné avec moi. Enfoncé dans mon fauteuil, il déguste son petit verre de ratafia de Grenoble, au coin d'un maigre feu de bois; les bûches pleurent, sifflent et fument sans vouloir s'allumer, probablement pour se mettre à l'unisson de ma situation. Moi, je suis assise au piano. Je feuillette d'un air sombre mes cahiers de musique, jouant d'une seule main et passant distraitement d'un morceau à un autre. Tout à coup, entre les feuilles d'un cahier, mes doigts rencontrent la dernière chanson de Pascal, celle où il y a :

> L'amour, l'amour qu'on aime tant,
> Est comme une montagne haute :
> On la monte tout en chantant,
> On pleure en descendant la côte.

Je joue machinalement les premières mesures, et puis... Non, je ne peux pas achever... La blessure saigne encore trop fort intérieurement...

Les coups violents ne font presque pas mal tout

d'abord; ils vous abasourdissent seulement. La vraie souffrance consciente et aiguë ne vient que longtemps après. Quand j'ai quitté Pascal Nau au pont de la Vingeanne, j'étais comme étourdie, et je ne me souviens plus de ce que j'ai senti en regagnant la Brancherie. Aujourd'hui la blessure est bien plus cuisante; j'ai constamment les yeux pleins de larmes, j'entends sans cesse le bouillonnement de la rivière et les cris stridents des grillons. C'est une sensation atrocement douloureuse, une sorte de névralgie morale qui ne cesse ni jour ni nuit.

Je ferme le piano et je viens m'asseoir en face de l'abbé, le coude sur le genou, la main sur mes lèvres. Il me regarde avec inquiétude, pose son petit verre sur le plateau et dit en poussant un soupir :

— Êtes-vous malade, ma chère enfant?

— Moi..., non, monsieur l'abbé, pourquoi?

— C'est que vous n'avez plus votre sourire ni votre vivacité d'autrefois.

— Que voulez-vous? je n'ai pas les idées couleur de rose.

— Je comprends que les événements de cet été vous aient laissé une certaine impression de tristesse. Ce n'est pas moi qui vous conseillerai de montrer une gaieté qui serait peu convenable pour une jeune femme dont le veuvage est encore récent. Mais enfin vous avez la conscience d'avoir fait votre devoir jusqu'au bout, vous n'avez rien à vous reprocher... Et il me semble que maintenant vous pourriez songer aux dédommagements que vous réserve l'avenir... L'avenir, mon enfant, est encore beau pour vous qui êtes jeune et libre.

Je secoue les épaules. Un silence; puis l'abbé reprend timidement :

— Vous ne me parlez plus de ce jeune musicien... M. Pascal Nau?... Qu'est-il devenu, ma bonne fille?

— Il n'est pas à Paris.

— Ha!... C'est dommage... Il avait l'air honnête et sérieux, ce garçon, et je l'appréciais.

— On ne s'en serait pas douté à la façon dont vous m'avez engagée à l'éconduire!

— L'hiver dernier, ses fréquentations avaient des inconvénients qui n'existent plus, et je crois

que, s'il revenait vous voir, vous pourriez peut-être lui faire meilleur accueil.

— Ses visites auraient encore de pires inconvénients.

— Comment cela ?

— Il est marié.

— Ha !

L'abbé s'est tu. J'avais détourné la tête pour qu'il ne vît pas mes yeux humides, mais il comprenait tout maintenant. Il s'est levé, et, me frappant affectueusement sur l'épaule :

— Ma pauvre fille ! s'est-il écrié.

Il a fait deux ou trois tours dans la chambre, puis revenant vers moi :

— Allons, allons ! a-t-il repris, il ne faut pas prendre les choses au tragique, ma chère enfant... Il y a encore de braves garçons en ce monde, et un de ces jours, — je ne dis pas tout de suite, — nous en trouverons un qui sera digne de vous.

J'avais renfoncé mes larmes.

— Non, monsieur l'abbé, ai-je répondu d'une voix ferme en le regardant fixement, ôtez-vous cette idée-là de la tête... Voyez-vous, le bonheur

est un oiseau rare... On le rencontre une fois dans sa vie, à peine, et si à ce moment on le laisse échapper, il s'envole et ne revient plus... Moi, je l'ai eu un jour à portée de la main, et, grâce à la belle façon dont vos lois sont faites, je n'ai pas eu la permission de le saisir... Maintenant, c'est fini, je ne le retrouverai plus, et j'achèverai de vivre comme j'ai vécu depuis ma jeunesse,—toute seule!

FIN DE TOUTE SEULE

UN MIRACLE

UN MIRACLE

I

On prétend que la rose de Jéricho, plongée dans l'eau bouillante, reprend sa forme et sa couleur primitives. Certains phénomènes extérieurs ont sur notre mémoire la même action revivifiante. Nos souvenirs sont comme des roses de Jéricho : un parfum, un vieil air, un bruit insignifiant ressuscitent tout à coup pour nous les heures du passé dans toute leur fraîcheur d'autrefois.

Ainsi, ce matin, le bois vert qui se tord sur la braise, avec des jets de flamme bleue et un rapide sifflement, me reporte au temps de mon enfance et me rappelle les matins de ma dixième année, dans la chambre de ma grand'tante.

Je revois la chambre, située en contre-bas de la cuisine, haute de plafond, lambrissée de noyer verni et décorée dans le goût du XVIIIe siècle, avec des panneaux représentant des scènes de chasse et des bergeries; le lit de bois peint, dans l'angle; sur la console, un groupe de faïence de Lunéville, figurant les quatre éléments; dans l'un des tiroirs ouverts du chiffonnier, une tapisserie au petit point et un volume des tragédies de Voltaire; à l'abri d'un paravent à personnages, la cheminée à trumeau, où brûlait un feu de souches et de brindilles de poirier, débris de la taille des arbres du jardin.

Et au coin du feu, je revois la grand'tante, alerte encore en dépit de ses soixante-dix ans, droite et proprette dans sa robe d'alépine brune, avec un fichu d'indienne, croisé sur sa poitrine, et un bonnet lorrain à tuyaux, encadrant sa longue figure un peu virile. Son tour de cheveux bruns, ses yeux bleus renfoncés, son nez aquilin et son menton de galoche lui donnaient au repos une expression sévère et imposante; mais quand sa grande bouche spirituelle souriait, tout le visage s'illuminait et on se retrouvait à l'aise.

Sa jeunesse s'était épanouie à la fin du siècle dernier; elle avait conservé les façons de vivre et de penser, les engouements et les habitudes de ce temps-là. Voltaire, Diderot et Jean-Jacques étaient ses auteurs de prédilection; elle récitait des tirades entières de *Zaïre* et de *Tancrède;* elle fredonnait des airs de Grétry ou bien la *Belle Bourbonnaise* en préparant ses confitures. Incrédule en matière religieuse, ayant son franc parler sur toutes choses, irascible et emportée dans la discussion, grande liseuse, romanesque et *sensible* dans l'acception qu'avait ce mot vers 1790, elle passait pour une indépendante et un esprit fort.

Quant à moi, je la tenais en grande vénération, parce qu'elle me contait de belles histoires du temps jadis; elle avait, comme dit Molière, « des clartés de tout; » la multiplicité de ses connaissances, sa perspicacité, son intuition rapide m'inspiraient une admiration mêlée d'une certaine dose de crainte.

En été, quand elle me permettait d'aller dans son jardin, elle ne manquait pas de me recommander, en grossissant sa voix :

— Surtout, ne touche pas aux framboises, je les ai comptées !

Au bout de cinq minutes de promenade au long des framboisiers, dont les fruits grenus, d'un rouge transparent, pendaient par centaines aux ramures touffues, je ne résistais pas à la tentation, et pour m'encourager, je me répétais en lorgnant les framboises :

— Bah ! c'est impossible que la tante Thérèse ait pu les compter toutes...

J'en escroquais quatre ou cinq, puis, après avoir bien gambadé, je m'en revenais d'un air innocent vers la chambre de la grand'tante, sans me douter que le parfum des fruits défendus était traîtreusement resté sur mes lèvres.

— N'as-tu touché à rien ? s'écriait-elle en m'apercevant.

Et comme je jurais mes grands dieux que non, elle ajoutait :

— Approche... Souffle !

Je m'exécutais. Alors elle levait le doigt, et roulant de gros yeux :

— Tu as mangé des framboises, je le sais !

Et je me voyais honteusement forcé de confesser mon larcin; aussi n'étais-je pas éloigné de la croire un peu sorcière.

Oh! ce jardin de l'ancien temps, plein de fleurs autrefois à la mode, aujourd'hui dédaignées... Quand j'en rencontre quelques-unes dans les recoins d'un parterre moderne, j'éprouve la même impression que lorsque j'entends fredonner des airs du *Déserteur* ou de *Lodoïska*.

Il y avait des bordures d'oreilles-d'ours, des plates-bandes où les roses trémières s'élançaient orgueilleusement vers le ciel, où les œillets d'Inde alternaient avec les mignotises et les croix-de-Jérusalem; il y avait un appentis tout tapissé d'aristoloches et trois pruniers de reines-Claude dont les vieilles branches crevassées distillaient des gommes d'or translucides. Et de l'autre côté d'un petit mur bas, au parement duquel dormaient de brunes chrysalides, s'étendait, parallèlement au nôtre, le jardin des demoiselles Pêche, les couturières, dont l'atelier était le mieux achalandé de la ville.

Tout en baguenaudant le long des framboisiers,

j'entendais le babil des apprenties, le craquement des étoffes déchirées, et aussi parfois la voix aigrelette de Mlle Célénie Pêche, qui entonnait un cantique, car, par un singulier contraste, les voisines de ma voltairienne grand'tante étaient de pieuses filles qui consacraient à l'église tout le temps que leur laissait le métier de couturières en robes.

Mlle Hortense Pêche, l'aînée, grande, solide, charpentée comme un homme, avec un nez camard, de gros sourcils, une large bouche et un soupçon de barbe au menton, était la doyenne de la congrégation du Rosaire ; sa sœur, Mlle Célénie, maigre, vêtue de noir comme une religieuse, ayant toujours à la ceinture un chapelet dont les médailles cliquetaient au moindre mouvement, raccommodait les devants d'autel et les surplis du curé.

Les murs de l'atelier étaient ornés d'images d'Épinal, naïvement coloriées en rouge et en bleu : les *Douze stations*, le *Juif Errant* et le *Bon Pasteur* portant un agneau sur ses épaules. Quelle différence avec la chambre de ma grand'tante, où les gravures pendues entre les panneaux représentaient l'*Amour et Psyché*, l'*Amour désarmé* et

le *Coucher de la mariée!* Néanmoins, malgré la mine austère de Mlle Célénie, les moustaches de Mlle Hortense et l'atmosphère dévote du logis, l'atelier ne me déplaisait point, et les jours de pluie je me glissais dans la maison des demoiselles Pêche, qu'une cour commune mettait en communication directe avec l'habitation de ma tante. Les vieilles filles m'ennuyaient bien un peu en me questionnant sur mon catéchisme, mais elles me bourraient de friandises, et je ne détestais pas d'entendre les cantiques entonnés avec onction par Célénie et repris en chœur, à toute volée, par les voix fraîches des ouvrières.

J'avais trouvé encore un autre lieu de refuge pour les dimanches pluvieux : c'était un cabinet attenant au grenier et servant à la fois de fruitier et de débarras. Ma grand'tante y rangeait ses confitures et y faisait *parer* les fruits de son verger. En automne, ce réduit exhalait une savoureuse odeur de poire et de pomme. Les chasselas dorés étaient étalés sur des *volettes* d'osier; les rousselets, les crassanes et les beurrés d'hiver y attendaient dans l'ombre l'heure de la complète matu-

rité. Dans ce cabinet, tapissé d'un papier bleu en lambeaux, il y avait un fauteuil aux bras cassés, un carquois plein de flèches, rapporté par un vieux cousin qui avait été aux Indes, et une grosse caisse pleine de livres. L'accès de ce sanctuaire m'était rigoureusement interdit ; mais je me moquais de la défense, et, pendant les interminables parties d'*impériale* qui absorbaient l'attention de ma tante, je m'y glissais en tapinois, irrésistiblement poussé par l'attrait de tous ces fruits défendus : les poires du dressoir et les vieux livres de la caisse.

Il y avait de tout parmi ces bouquins de basane à tranche rouge, le bon et le mauvais, le médiocre et le pire : l'*Histoire philosophique des Indes* et la *Guerre des dieux*, le *Contrat social* et les *Liaisons dangereuses*.

Mon bon génie permit que mon choix tombât sur l'ouvrage le plus inoffensif, *Don Quichotte*, traduit par Florian, en six petits volumes ornés d'estampes amusantes qui attirèrent tout d'abord mon attention. Mon cœur bat encore au souvenir des délicieux après-midi de congé passés en compagnie de l'*Ingénieux hidalgo*. Dès les premières

pages j'avais été empoigné. Sitôt que j'avais une heure de liberté, je grimpais au grenier et je m'installais dans le fauteuil délabré, près de la lucarne qui ouvrait sur le jardin. Don Quichotte me passionnait. La cruelle ironie de Michel Cervantes m'échappait absolument; le côté chevaleresque seul m'intéressait. J'avais pris au sérieux mon héros de la Triste Figure et je m'indignais des coups de bâton qui pleuvaient dru comme grêle sur sa maigre échine. Sancho ne me plaisait qu'à demi, je le trouvais prosaïque; mais mon cher chevalier, comme je m'identifiais avec lui, comme je me mettais de moitié dans ses enthousiasmes et comme je souffrais de ses déboires! Je ne rêvais plus qu'aventures et coups de lance. L'incomparable Dulcinée m'apparaissait aussi belle et imposante qu'elle était sortie du cerveau fêlé du pauvre hidalgo. Je chevauchais avec lui dans les plaines ensoleillées de la Manche, à travers les gorges sauvages de la sierra Morena. Pendant ce temps, les cloches de vêpres sonnaient lentement, et le grand cytise qui montait jusqu'au toit frôlait doucement les vitres de la lucarne avec ses longues grappes jaunes!...

Je savais par cœur des pages entières de mon *Don Quichotte*, et je n'avais plus qu'un désir en tête, trouver une Dulcinée à laquelle je consacrerais mon amour et toutes les actions d'éclat que je ne pourrais manquer de faire par la suite.

Je n'eus pas à chercher bien loin. Dans l'atelier Pêche, tout bourdonnant de refrains de cantiques, je vis un jour entrer avec sa mère une petite fille du quartier qui avait à peu près mon âge et qui s'appelait Francine. Elle était mignonne, un peu maigre et pâle, avec un front bombé et des lèvres très rouges. Son teint mat, ses yeux noirs et de longues tresses brunes qui lui tombaient dans le dos lui donnaient un air espagnol. Je ne l'eus pas plus tôt aperçue que mon choix fut fixé, et, sans qu'elle s'en doutât, elle devint la dame de mes pensées.

Nous étions de la même paroisse, et j'eus bientôt découvert le banc où elle se plaçait à la grand'-messe. J'étais l'un des premiers arrivés, et quand à la fin de l'*Introït* je la voyais passer de loin, enveloppée dans sa mante bleue, mon cœur battait à grands coups et il me semblait que les dévotes

agenouillées autour de moi lisaient mon émotion sur mon visage. Quels bons moments que ces stations à l'église! Le curé entonnait le *Gloria*, les enfants de chœur en soutanelles rouges se rangeaient sur un banc à gauche du maître-autel, l'orgue alternait avec le plain-chant, et quand les fidèles se levaient à l'évangile, je me dressais sur la pointe des pieds pour apercevoir, à travers les fines fumées bleuâtres de l'encens, le sommet de la tête brune de Francine.

Que ceux qui seraient disposés à rire de cet amour éclos dans un cœur de bambin veuillent bien se souvenir de leur enfance et songer que, lorsqu'on a dix ans, les moindres émotions prennent de l'importance en raison inverse de la petite taille de ceux qui les ressentent. A cet âge-là, un bois d'un arpent a l'air d'un domaine sans limites, une leçon mal sue et une veste déchirée sont des catastrophes, et un amour d'écolier a le sérieux, les transes et les joies d'une grande passion. Seulement, ces amours-là se contentent de peu et, riches de leur propre fonds, se nourrissent pour ainsi dire d'eux-mêmes, comme ces plantes grasses qui pous-

sent sur les roches et qui s'alimentent de la substance charnue de leurs feuilles.

Je voyais Francine une heure à peine tous les dimanches et je ne lui avais jamais parlé, mais je me trouvais heureux de l'adorer en secret et de l'associer à mes rêves, à mes châteaux en Espagne. Je prononçais cent fois par jour son nom tout bas, comme ces dévots qui ne peuvent bien prier qu'en remuant les lèvres; mais il me montait aux joues un pied de rouge quand on la nommait devant moi, et j'avais une peur bleue que les demoiselles Pêche ne vinssent à lire mon secret dans mes yeux.

Je me rattrapais, une fois niché dans mon fruitier; j'en avais fait mon sanctuaire et je l'avais consacré à mon idole. Perché sur le fauteuil aux pieds inégaux, j'avais gravé ses initiales dans un recoin sombre du mur, d'où elles ne rayonnaient que pour moi; c'est là que j'ai rimé aussi mes premiers vers en son honneur. Je ne sais plus trop comment débutait ce beau morceau, mais j'ai retenu la dernière strophe :

O Francine, je t'aime
Et t'aimerai toujours,
Jusqu'à ce que la Parque blême
Tranche le fil de mes jours!

Cette *Parque blême* sentait furieusement les lectures mythologiques du fruitier et les ressouvenirs classiques dont était peuplé le logis de la grand'-tante; mais je n'en étais pas moins fier de ma strophe finale, et je me la répétais du matin au soir, à satiété, comme le loriot qui n'a que trois notes et qui les redit tout le long du jour sans se lasser.

On était alors à la fin du printemps; après le dîner, mon père et ma mère m'emmenaient avec eux dans la campagne. Nous faisions le tour de la promenade des *Saules*, eux marchant en avant sous les platanes, moi courant à droite et à gauche entre les deux avenues parallèles. Il y avait là un bon bout de prairie à l'herbe drue, un peu humide à cause du voisinage de la rivière et coupée çà et là de chènevières, avec des trous pleins d'eau où les paysans font rouir leur chanvre et qu'on nomme chez nous des *routoirs;* mais cette humidité donnait aux prés un charme de plus, à cause des fleurs, sauges, marguerites et mélilots, qui y foisonnaient plantureusement.

Un soir de juin, tandis que mon père et ma mère s'enfonçaient sous l'avenue et que je flânais au

bord des talus, j'aperçus tout d'un coup, à l'autre extrémité de la prairie, un groupe de fillettes occupées à cueillir des marguerites. J'avais de bons yeux; je reconnus l'uniforme du pensionnat de Francine, et, parmi l'herbe verte, je distinguai ma Dulcinée à la mante bleue. La dame de mes pensées était là, à cent pas de moi; c'était le cas ou jamais de me montrer à elle, la lance au poing, comme un preux chevalier.

J'eus bientôt cueilli une poignée de sauges et de coquelicots; mon projet était d'accourir bride abattue vers Francine, en levant ma lance, c'est-à-dire la gaule de noisetier qui ne me quittait plus; je devais ensuite jeter rapidement mes fleurs à ses pieds en faisant faire une courbette à mon coursier imaginaire, puis m'enfuir mystérieusement au galop de ma monture, après avoir rendu cet hommage à la reine de mon cœur.

Donc, rajustant sur ma tête ma toque polonaise que je métamorphosais par la pensée en un casque empanaché, serrant ma botte de fleurs et brandissant ma gaule de coudrier, je m'élance à travers l'herbe épaisse. Tout en chevauchant, je regardais

amoureusement la mante bleue, tout là-bas, et je répétais ma fameuse strophe :

O Francine, je t'aime
Et t'aimerai toujours,
Jusqu'à ce que la Parque blême...

Plouf!... le pied me manque, et je tombe dans un *routoir* qui ouvrait traîtreusement à fleur de terre son trou plein d'eau sous la grande herbe.

II

Ces *routoirs* sont des fosses carrées, profondes d'environ un mètre.

Sans même avoir eu le temps de pousser un cri, en moins d'une seconde, j'eus de l'eau par-dessus la tête. Je sentais crouler sous mes pieds les grosses pierres qui servent à submerger le chanvre ; l'eau m'entrait dans les narines et me faisait glouglou aux oreilles. Pourtant je ne perdis pas la tête, et je me rappelle très bien la série des réflexions qui traversèrent mon cerveau avec une rapidité électrique : — Je vais me noyer, mes parents ne m'ont pas entendu tomber, ils ne viendront pas à mon secours, c'est fini de moi ! Si seulement je pouvais mettre ma tête hors de l'eau ! — Et poussé par l'instinct de la conservation, me haussant sur les pierres croulantes, tâtant les parois d'une main con-

vulsive, j'eus la bonne fortune de rencontrer une souche d'osier. Je m'y cramponnai, et, ma tête émergeant de l'eau parmi les grandes herbes, je criai de toutes mes forces : « Maman ! »

Mon père et ma mère, inquiets de ma brusque disparition, étaient déjà retournés sur leurs pas. A mon cri, ils accoururent vers le routoir. Il était temps, mes forces s'épuisaient et j'allais lâcher les osiers. D'un tour de main, mon père me repêcha et me déposa sur l'herbe. Dans quel état, Bon Dieu ! J'étais vert comme une grenouille, mes vêtements étaient vaseux, ma toque polonaise était restée au fond du routoir, et de mes cheveux, de mon nez, de mes oreilles pendaient de longs filaments verdâtres qui exhalaient une insupportable odeur sulfureuse de chanvre pourri.

— Malheureux enfant ! s'écriait ma mère avec des sanglots dans la voix.

Mon père avait bonne envie de gronder, mais ce n'était pas le moment ; le plus pressé était de regagner la maison pour m'y faire sécher. Quant à moi, heureux d'être sorti de la fosse au chanvre, je pensais :

— Pourvu que Francine ne me voie pas dans ce triste état!

— Dépêchons! murmura mon père en me prenant par la main.

Je ne demandais pas mieux que de quitter au plus vite cette maudite prairie qui, pour sûr, devait être *enchantée;* mais le moyen de marcher rapidement avec des souliers pleins de vase, qui à chaque pas lançaient des jets d'eau par leurs ouvertures! Mes vêtements me semblaient lourds comme du plomb, et sous ces hardes mouillées, qui me plaquaient au corps, je me sentais comme rétréci et recroquevillé. Avec cela j'étais transi, et mes dents claquaient.

— Il y a de quoi lui donner le coup de la mort, gémissait ma mère; avant que nous soyons chez nous, il aura attrapé une fluxion de poitrine!

A mi-chemin, en face de la gendarmerie, il fallut s'arrêter; je n'en pouvais plus. Mon père nous fit monter chez le brigadier et lui conta ma mésaventure. La *brigadière*, prise de compassion, jeta un fagot sur les chenets, et, pendant qu'on me déshabillait, une belle flamme

clairante eut bientôt réchauffé mon frêle corps grelottant.

Il n'y avait pas moyen de songer à me revêtir de mes habits ; la brigadière me prêta ceux d'un de ses bambins, et je me souviens encore de la sensation que me fit sur la peau la rude chemise à gros grains du petit gendarme. Les culottes de ce jeune brigadier étaient trop longues pour mes jambes, et sa veste me tombait aux jarrets. C'est dans ce costume peu chevaleresque que je rentrai au logis, où l'on me coucha, avec une belle semonce et une chaude tasse de tilleul odorant, que j'avalai à moitié endormi.

Dans une petite ville comme la nôtre, mon aventure défraya pendant plusieurs jours toutes les conversations. Les routoirs de la promenade furent proclamés un danger public, et le journal du cru somma la municipalité de faire combler toutes les fosses au chanvre. J'étais devenu un personnage, et je me trouvais très fier de ce nouveau rôle. Aussi, dès le surlendemain, bien que je fusse encore enroué à la suite de mon plongeon, je courus chez les demoiselles Pêche. Mon entrée fit sensation. Les

apprenties, tout émues, se levèrent pour m'embrasser, et Mlle Hortense frotta contre mes joues son menton barbu.

— Te voilà donc, mon *fi!* s'écria-t-elle, tu l'as échappé belle, pauvre petiot. Tiens, nous parlions de toi justement avec ces dames.

Je ne pus répondre, la voix m'ayant manqué tout à coup en apercevant, derrière les apprenties, Francine avec sa mère. La Dulcinée aux tresses brunes dardait curieusement vers moi ses grands yeux noirs, dont le regard me fit refluer le sang au cœur.

— Il en est encore tout blême, remarqua Mlle Célénie se méprenant sur la cause de ma pâleur.

— Il y a de quoi, après un pareil bain. Racontenous comment la chose est arrivée, dit Mlle Hortense.

Je repris un peu d'aplomb, et, tout fier de l'attention de Francine, je contai comment je m'étais laissé choir dans le trou couvert d'herbe; seulement, je me gardai bien de mentionner le motif qui m'avait poussé à caracoler à travers les prés.

— Ah! s'écriait la bonne Hortense en joignant

les mains, voyez-vous cela? Une minute de plus, et c'était fait de lui. C'est merveille qu'il s'en soit tiré.

— La sainte Vierge l'a protégé, ajouta gravement Mlle Célénie.

— Certes, le doigt de la Providence est là comme en toutes choses. D'ailleurs, la sainte Vierge protège ceux qui la prient, et elle savait que Jacques est un enfant pieux. Je suis sûre, petit, que, lorsque tu t'es vu en danger, tu as dit un *Avé Maria?*

Je tournais d'un air embarrassé ma casquette entre mes mains, et je regardais hypocritement le bout de mes souliers.

— Vraiment, demanda Mlle Célénie, aurais-tu songé à faire une prière à la sainte Vierge?

Dame! mettez-vous à ma place; j'étais fort perplexe. D'un côté, répondre oui, c'était mentir effrontément; mais si je répondais non, je passais pour un impie, je scandalisais ces pieuses filles, et je perdais leurs bonnes grâces. Et puis il y avait là Francine et sa mère qui écoutaient, sans compter les apprenties; mon importance me grisait, et je n'étais pas fâché d'entretenir l'intérêt qu'excitait

ma petite personne. Je balbutiais et j'étais devenu rouge comme un coquelicot.

— N'aie pas de fausse honte, insista Mlle Hortense; réponds franchement, mon *fi* : tu as dit un *Avé*, n'est-ce pas? C'est si naturel dans un pareil moment.

— Mon Dieu, murmurai-je, mon Dieu, oui, mademoiselle.

— Voyez-vous, s'écria triomphalement Hortense, la sainte Vierge l'a entendu et l'a miraculeusement sauvé!

— Oui, c'est un miracle, affirma solennellement Mlle Célénie; la vierge Marie a visiblement protégé cet enfant. Voilà de quoi faire réfléchir les incrédules et les esprits forts, ajouta-t-elle en lançant un coup d'œil significatif du côté du mur de ma grand'tante.

Cette fois, j'étais devenu tout à fait un héros. On me choyait; Mlle Hortense m'avait apporté une part de tarte, les apprenties me caressaient; la mère de Francine en s'en allant me donna une tape sur l'épaule, et ma Dulcinée, sur le pas de la porte, tourna encore la tête d'un air d'admiration

et d'envie pour contempler ce garçon dont la sainte Vierge daignait s'occuper tout spécialement. Je ne me sentais pas d'aise. Il me semblait que des ailes me poussaient dans le dos et que j'avais troqué ma toque polonaise contre une auréole.

Pourtant, une fois au grand air, les fumées de ma gloire se dissipèrent un peu. Je ne songeai pas sans un certain remords au mensonge dont je venais de charger ma conscience. Tout cela n'était pas très chevaleresque, et mon illustre modèle, le vertueux et brave don Quichotte, n'aurait certes pas menti aussi impudemment, fût-ce pour désenchanter Dulcinée du Toboso.

— Après tout, me dis-je pour m'étourdir, pourquoi ces vieilles filles me mettaient-elles ainsi au pied du mur? La chose d'ailleurs n'a pas d'importance; chacun sait que les demoiselles Pêche sont très simples, on croira que j'ai voulu leur jouer une farce et on leur rira au nez.

Mais j'avais compté sans mes deux dévotes. Elles tenaient à leur miracle comme si elles l'eussent opéré elles-mêmes. Mlle Hortense le contait à toutes ses pratiques, et, le dimanche suivant, Mlle Célénie

en fit la relation à la congrégation du Rosaire. Bientôt l'histoire miraculeuse courut la ville, s'enjolivant d'un nouveau détail merveilleux à chaque narration :

— Le petit Jacques, ayant roulé au fond du routoir, avait de l'eau jusque par-dessus les oreilles et sentait déjà la mort venir, quand il avait eu la pensée de s'adresser à la sainte Vierge ; à peine avait-il murmuré les premiers mots de la *Salutation angélique*, qu'un bras invisible s'était étendu vers lui et l'avait tiré hors du gouffre.

Quel honneur pour la paroisse et quel sujet d'édification ! Les congréganistes allèrent en troupe visiter la prairie témoin de cette intercession miraculeuse, et quelques-unes des plus ferventes rapportèrent des fioles pleines de l'eau bourbeuse du routoir.

Le jeudi suivant, quand j'arrivai chez ma grand'-tante, je lui trouvai une physionomie songeuse et préoccupée.

— Entre et ferme la porte, me dit-elle d'une voix grave.

Elle était assise dans sa bergère de velours d'U-

trecht, près d'un guéridon chargé de pots de confitures qu'elle était en train de recouvrir de papier blanc. Le soleil, qui passait à travers les rideaux de vieille cretonne, jetait un rayon sur le trumeau de la cheminée, où un berger, joueur de flûte, semblait nous lorgner d'un air ironique. Tout en déchiquetant son papier, ma tante fronçait les sourcils et fourrageait dans son tour de cheveux bruns avec la pointe de ses ciseaux.

— Jacques, reprit-elle d'un ton plus solennel que d'ordinaire, regarde-moi bien en face. On parle beaucoup de toi en ce moment dans la ville, à cause de ton plongeon dans le routoir. On raconte l'affaire tout autrement que tu ne nous l'avais contée. Est-ce vrai ?

Mon cœur battait, je baissai le nez et je répondis jésuitiquement :

— Quoi? ma tante. Je ne sais pas ce qu'on dit, moi.

— On dit des choses singulières, qui confondraient ma raison si elles étaient arrivées réellement.

En murmurant cela, elle semblait se parler à

elle-même. Si j'avais eu un peu plus d'expérience, je me serais aperçu du trouble de ma grand'tante, et, si j'avais été plus retors, j'aurais profité de son désarroi pour lui en imposer. L'histoire de l'*Avé Maria* portait un coup à ses idées voltairiennes, et, comme elle savait que je n'avais pas l'habitude de mentir, cet incident de la prière marmottée au fond du trou où j'avais failli périr bouleversait tout son système philosophique.

— Voyons, continua-t-elle, ne baisse pas le nez et réponds-moi franchement. Je ne te gronderai pas si tu dis la vérité.

En même temps ses yeux clairs semblaient vouloir fouiller dans ma conscience.

— On prétend, poursuivit-elle avec un accent assez ému, que, lorsque tu étais dans le trou, tu as récité un *Avé Maria;* est-ce vrai?

Son regard honnête et droit m'embarrassait étrangement; tous mes remords se réveillaient, et je ne me sentis pas le courage de mentir une seconde fois. Je balbutiai tout penaud :

— Non, ma tante.

Le front de la tante Thérèse se désembrunit;

elle poussa un soupir de soulagement, hocha avec satisfaction son menton de galoche et s'écria :

— Je savais bien, moi, que tout cela était une invention ridicule. Mais alors, petit drôle, pourquoi as-tu fait un pareil conte aux demoiselles Pêche?

Pourquoi? Ah! voilà où commençait le délicat de l'explication.

Je détournai les yeux et regardai sournoisement les murailles et le plafond. La vue de la gravure de l'*Amour et Psyché* me remémora heureusement le goût de ma grand'tante pour les aventures romanesques, et, avec cette rouerie de l'enfance qui sait deviner les faiblesses des gens âgés et en tirer parti, j'eus l'idée de rejeter mon mensonge sur mes préoccupations amoureuses. Je contai timidement combien j'étais épris de la petite Francine : elle assistait à l'interrogatoire des demoiselles Pêche, et c'était pour gagner son cœur que j'avais menti, comme c'était pour la voir de plus près que je m'étais laissé choir dans la fosse au chanvre. A mesure que j'avançais dans mes confidences, les traits de ma grand'tante se détendaient; sa grande bouche finit par sourire.

— Comment! morveux, tu es amoureux, à ton âge? En vérité, il n'y a plus d'enfants.

Ces platoniques et enfantines amours étaient faites pour plaire à ma tante, et elle ne se lassait pas de m'interroger. Elle s'amadouait visiblement, et je m'imaginais déjà qu'elle avait passé l'éponge sur mon pseudo-miracle, quand brusquement elle se leva :

— C'est égal, dit-elle, tu as eu grand tort de mentir, et je n'entends pas que cette sotte histoire coure plus longtemps la ville. Viens!

Elle me prit par la main et m'entraîna hors de la chambre. En un clin d'œil, nous traversâmes la cour commune, et ma tante, ouvrant la porte des demoiselles Pêche, me poussa tout pâle devant elle, dans l'atelier.

Je vois encore l'aspect de cette pièce au moment où nous y pénétrâmes : Mlle Hortense perchée sur son estrade et découpant des patrons, Mlle Célénie bâtissant un corsage, les ouvrières penchées sur leur couture, et la porte du jardin, ouverte toute grande, encadrant un coin de tonnelle d'où une brindille de chèvrefeuille s'élançait fleurie dans

l'atelier. Au loin, on entendait le nasillement des canards au bord de la rivière; une capiteuse odeur de seringa arrivait du jardin par bouffées tièdes.

A la vue de la tante Thérèse, qui mettait rarement les pieds chez ses voisines, tous les bourdonnements de l'atelier s'arrêtèrent; les apprenties redressèrent la tête, Mlle Célénie se leva en faisant cliqueter son chapelet, et Mlle Hortense descendit bruyamment de son estrade.

— Mesdemoiselles, je vous salue bien! commença ma grand'tante, et je vous demande pardon de vous déranger. Mais, comme il circule à propos de mon neveu une ridicule et impertinente histoire de miracle, et comme je ne veux pas contribuer à la propagation de l'erreur et de la superstition, je viens vous déclarer que votre bonne foi a été surprise. Il n'y a pas un mot de vrai dans les sottises que vous a débitées ce gamin.

Il y eut un oh! de stupéfaction qui s'échappa en même temps de toutes les bouches des apprenties, puis un silence effrayant régna dans l'atelier. J'aurais voulu être à cent pieds sous terre, j'aurais consenti à dégringoler de nouveau au fond du rou-

toir, plutôt que de subir cet affront public. Mlle Célénie semblait changée en statue, et Mlle Hortense, rouge comme un coq, avait laissé tomber son aune.

— Sainte Vierge! murmura-t-elle enfin, que me dites-vous là, mademoiselle Vayeur? Ce n'est pas possible; cet enfant n'aurait pas exposé son salut en commettant un pareil sacrilège. J'aime mieux croire qu'il s'est parjuré devant vous, dans la crainte de vous déplaire. Le respect humain nous pousse parfois à déguiser la vérité aux personnes qui vivent dans le monde, et...

— Je ne suis pas du monde, interrompit ma tante, et cet enfant n'a aucun intérêt à me tromper. D'ailleurs nous allons tirer la chose au clair.

— Dans tous les cas, hasarda prudemment Mlle Célénie, un mensonge pieux serait encore préférable à une aussi scandaleuse vérité.

— Vous me la baillez belle, s'exclama la tante Thérèse indignée; un mensonge est toujours un mensonge, et je veux que mon neveu ne trompe ni moi ni les autres. Voyons, garnement, réponds sans barguigner; m'as-tu dit toute la vérité et rien que la vérité?

— Oui, ma tante.

— As-tu conté des menteries à ces demoiselles pour te donner des airs intéressants?

— Ou...i.

— Ainsi, c'est bien entendu, tu n'as pas dit de prière quand tu étais au fond de l'eau?

— Non, ma tante.

— Vous le voyez, mesdemoiselles, il n'y a pas eu plus de miracle que sur ma main. La seule chose merveilleuse, c'est que vous ayez cru si facilement aux inventions de ce gamin. C'est comme cela que se forgent les légendes!

— Vous êtes bien prompte et téméraire dans vos jugements, mademoiselle! répliqua aigrement Mlle Célénie; qui vous dit que la sainte Vierge n'a pas sauvé cet enfant à son insu?

— Ma foi, riposta vertement la tante Thérèse, dans ce cas la sainte Vierge ne connaissait guère ce qui se passait dans le cœur du garnement. Si elle avait su que le drôle était amoureux de la petite Francine et qu'il courait après elle, juste au moment où il s'est laissé choir dans le trou, elle n'aurait probablement pas tendu la main pour l'en

retirer. Ce n'est pas que je le regrette, au moins. J'ai toujours pensé qu'il y avait une Providence pour les mauvais sujets! Bien le bonjour, mesdemoiselles!

C'était la flèche du Parthe; après l'avoir lancée, la tante Thérèse sortit majestueusement, m'abandonnant à ma courte honte au milieu de l'atelier scandalisé. Je ne savais plus où me fourrer, je lançais des coups d'œil désespérés à droite et à gauche.

— Fi! le vilain menteur! s'écriaient en chœur les apprenties.

Mlle Hortense avait ramassé son aune et la brandissait d'une façon significative en me montrant la porte :

— Méchant petit renégat! s'écria-t-elle, sors d'ici et n'y remets plus les pieds, ou sinon...

— Le bon Dieu te punira, glapit Mlle Célénie, tandis que je prenais la poudre d'escampette; cela finira mal pour toi!

Cela finit mal en effet. A la suite de cet esclandre, ma famille jugea qu'il était à propos d'arrêter cette sève de précocité qui poussait de si

hardis bourgeons, et on me mit comme interne au collège. Francine entra au couvent des Dominicaines, et je n'entendis plus parler d'elle. La pauvre grand'tante mourut quelques années après. La chambre aux lambris peints n'existe plus, et on a rebâti la maison ; mais j'ai gardé mon *Don Quichotte*. Quand je le feuillette, il me semble que les années s'envolent à mesure que je tourne les pages. Je revois la caisse aux vieux livres, le fauteuil délabré, le cytise aux grappes jaunes, le dressoir plein de fruits embaumés ; je crois respirer l'odeur savoureuse de trente étés évanouis ; et ce passé qui ressuscite à chaque tour de feuillet, avec ses couleurs, ses formes, ses parfums, c'est là pourtant un étonnant et beau miracle ; la grand'tante elle-même, malgré son scepticisme voltairien, aurait été forcée d'en convenir et de s'en émerveiller.

FIN DE UN MIRACLE

SAINT-ÉNOGAT

SAINT-ÉNOGAT

SOUVENIRS D'UNE PLAGE BRETONNE

1er *septembre.* — Combourg! crie le conducteur du train en courant le long du trottoir de la station, où deux lanternes encore allumées rougeoient dans la brume grise du jour qui commence. Ce nom sonore, jeté dans le silence matinal, me réveille en sursaut et réveille aussi en moi le souvenir de Chateaubriand, qui a passé sa première jeunesse au château de Combourg. Je me rappelle la page des *Mémoires d'outre-tombe* où l'auteur de *René* décrit le manoir paternel : « Par les fenêtres de la grande salle, on apercevait les maisons de Combourg, un étang, la chaussée de cet étang sur laquelle passait le grand chemin de Rennes

un moulin à eau, une prairie couverte de vaches... Depuis l'étang, le terrain s'élevant par degrés formait un amphithéâtre d'arbres, d'où sortaient des campaniles de villages et des tourelles de gentilhommières. »

De la station, distante du bourg d'un bon quart de lieue, on ne voit pas le château, mais le paysage est bien le même. J'abaisse la glace de la portière.

Le train s'est remis en marche, et l'air frais achève de m'éveiller. A mesure que l'aube grandit, les lignes s'accusent, le brouillard s'évapore ; sur le fond, d'abord uniformément gris, les colorations s'accentuent et deviennent plus variées. Les sites parisiens sont bien loin maintenant; la nuit est tombée sur eux comme un rideau de théâtre, et ce matin, quand la toile se relève, le décor est changé: nous voici en pleine Bretagne.

Du haut du remblai où glisse le train, le regard s'étend sur un pays verdoyant et solitaire, aux horizons bordés par des forêts moutonnantes. A cette heure discrète où le ciel est clair, mais où le soleil n'a point encore paru, la campagne, lavée par la

rosée de la nuit, a des tons à la fois sobres et nets qui sont un repos pour les yeux. Les feuillages ont une verdure presque noire; les prés, d'un vert tendre, sont glacés d'argent dans les endroits découverts et ombrés de bleu sous les arbres. Des haies de chênes étêtés encadrent le jaune pâle des avoines ou le blanc rosé des champs de blé noir. Çà et là, un ruisseau miroite sous des aunes, un chemin creux s'enfonce sous de robustes châtaigniers, la pointe d'un clocher ou le toit en éteignoir d'un colombier sort d'un fouillis d'arbres; des prairies semées de pommiers tordus se déroulent au long d'un canal où l'eau court à fleur du sol, et où des poulains effarés bondissent en agitant leurs entraves; des landes bleuâtres ondulent entrecoupées de ronces et de genêts épanouis; et toujours à l'horizon les massifs boisés s'épaississent et moutonnent.

Brusquement, le globe rouge du soleil sort tout d'un bond de cette lisière de feuillée; de longs rayons glissent en éventail sur le paysage silencieux. Quelques minutes après, la lumière et le réveil sont partout. Des paysannes en coiffes blan-

ches se montrent sur les chemins, des garçons chevauchent vers des abreuvoirs cachés sous les vernes ; parfois, à travers le halettement de la locomotive, des sonneries d'églises se font entendre. Nous avons dépassé Dol et ses marais, La Fresnay et ses cultures ; le train siffle plus joyeusement pour annoncer l'approche de Saint-Malo.

Les maisons de campagne et les jardins interceptent la vue de la baie ; c'est à peine si, de la gare, on aperçoit la ville et, çà et là, au-dessus des toits des chantiers, quelques mâts de navires échoués dans les réservoirs intérieurs.

Longtemps l'omnibus roule à travers les rues étroites de Saint-Servan ; rien encore n'indique le voisinage de la mer, sauf quelques rudes figures hâlées de marins et des coquillages étalés aux devantures des marchands de curiosités.

Au détour d'une ruelle en pente, entre deux façades noires, une lumineuse bande de mer apparaît tout à coup avec des chatoiements d'aigue-marine. Nous voici à la *cale* d'embarquement. Le bateau qui fait le service de Saint-Servan à Dinard jette son dernier son de cloche. De matineux pas-

sagers se pressent sur le port; des enfants et des femmes aux jambes nues transportent des colis sur le pont; quatre vigoureux marins y poussent, à grand renfort de leviers et de rouleaux, une lourde pierre tombale, sur laquelle cette inscription est gravée en anglais :

« A la mémoire de Robert Landor, esquire, décédé à l'âge de trente-cinq ans, le 20 juillet 1879. »

Voilà une mélancolique rencontre au début d'un voyage de plaisir! En face de cette mer ensoleillée, au milieu de ces gais touristes en *complets* de drap gris et de ces jeunes baigneuses aux coquets chapeaux de paille doublés d'étoffe rouge, cette pierre tumulaire, en compagnie de laquelle on va s'embarquer, vous rappelle brutalement le néant des joies humaines. En son vivant, Robert Landor, esquire, mort à trente-cinq ans, a dû, lui aussi, monter sur ce bac qui traverse la baie vingt fois le jour, et où deux musiciens ambulants, un harpiste et un violoniste, jouent des airs de valse aux passagers. Aujourd'hui son monument funéraire fait seul le voyage, tandis que la dépouille du destinataire dort au fond d'un cimetière des environs,

dans un endroit où tous les bruits s'éteignent, et où l'on n'entend même plus la grande voix de la mer.

— Ho hisse !

Le funèbre colis est enfin déposé sur le pont; nous montons à sa suite, et, tout en m'installant à l'avant, je me remémore ce passage de Montaigne :

« Parmy les dames et les jeux, tel me pensoit empesché à digerer, à part moy, quelque jalousie ou l'incertitude de quelque espérance, ce pendant que je m'entretenois de je ne sçais qui, surprins les jours précédens d'une fiebvre chaulde, et de sa fin au partir d'une feste pareille, la teste pleine d'oysiveté, d'amour et de bon temps, et qu'autant m'en pendoit à l'oreille. »

En route ! Les palettes des roues font bouillonner l'eau, le bateau vire lentement vers Dinard, tandis que le violoniste et le harpiste écorchent le *brindisi* de la *Traviata*. La mer a une douce teinte laiteuse ; des buées blanches, argentées par le soleil, flottent à sa surface, cachant la base des maisons et des remparts, de sorte que Saint-Malo avec

ses vieux hôtels de granit, Saint-Servan avec sa tour de Solidor émergent de cette buée mystérieuse comme deux fantastiques villes de la mer.

L'embouchure de la Rance disparaît complètement dans le brouillard, et, du côté du large, des îlots de rochers soulèvent leur dos d'un gris rosé, dont les tons fins s'harmonisent merveilleusement avec la blancheur lactée de la mer et le bleu tendre du ciel.

Devant nous s'ouvre et verdoie au soleil l'anse de Dinard, avec ses deux pointes boisées et ses villas étagées au milieu des jardins. Vu de la baie, Dinard ressemble à ces petites villes qu'on rencontre au bord du lac Majeur. Les maisons aux toitures à l'italienne, les façades peintes de couleurs vives, les terrasses fleuries, tout, jusqu'à de plantureux figuiers penchés au-dessus des murs, aide à l'illusion. On s'imagine aborder à Locarno, à Laveno ou à Pallanza.

— Stoppe !

Des conducteurs de voitures font claquer leurs fouets, des voix glapissantes ou gutturales vous jettent comme une amorce des noms ronflants

d'hôtels. Tandis qu'on descend du bateau la lourde pierre tombale de Robert Landor, esquire, nous nous jetons dans un omnibus et nous filons vers Saint-Énogat, en brûlant Dinard.

A vrai dire, Dinard et Saint-Énogat ne font qu'un, mais le premier est devenu une station à la mode, tandis que le second est resté un village. On y trouve encore de vraies maisons de paysans aux toits de chaume fleuri de joubarbes, des chemins rustiques, de la solitude et une saine odeur campagnarde.

L'omnibus grimpe lourdement un chemin bordé de maisons de campagne, contourne un mur de cimetière, puis, après un brusque détour, s'arrête dans un creux de falaise, au milieu d'une sorte de jardin anglais d'où nous arrive tout d'abord un suave parfum de réséda. La pleine mer est devant nous; derrière, se dresse un hôtel construit récemment; à droite et à gauche, une dizaine de maisons blanches, bâties à l'anglaise, s'éparpillent et descendent jusqu'à la plage.

Un ancien libraire parisien, lassé d'éditer des livres, s'est fait l'éditeur de ces cottages tout bat-

tants neufs et leur a donné le titre un peu banal de *Villas de la mer*. A part ce nom prétentieux qui sent d'une lieue la civilisation parisienne, ce hameau improvisé est charmant, intime et paisible. La mer seule y fait son bruit berceur. La plage sablonneuse est vaste, douce aux yeux et aux pieds, bien encadrée dans des falaises rocheuses. Du haut des fenêtres, la vue s'étend sur un large horizon, avec Saint-Malo à droite, élançant vers le ciel sa flèche de granit, et au loin, vers la gauche, le mur bleuâtre du cap Fréhel se dressant à pic au-dessus des flots. Autour des rochers dont l'anse est semée, la vague moutonne et écume au soleil; de temps en temps une voile de pêcheur se balance au large, un vol de mouettes plane au-dessus de l'eau chatoyante, et c'est tout. Un calme lumineux rassérène l'esprit, une brise imprégnée de sel réjouit les poumons, et l'on s'oublie à écouter cette sonore et profonde respiration de la mer, qui jour et nuit rythme majestueusement la fuite des heures.

—Les journées s'accourcissent déjà, et nous dînons à sept heures, aux lumières. La salle à manger,

haute et oblongue, percée, sur le flanc et à l'extrémité, de fenêtres regardant la mer, ressemble à un navire. Elle est lambrissée de panneaux de sapin vernissé, dont on voit les veines et les nœuds rougeâtres. De distance en distance, le lambris encadre une toile où un paysagiste a représenté quelques sites célèbres des environs : les bords de la Rance, le bois de Pontual, une rue de Saint-Malo, un coin de plage, etc.

Autour de la longue table, les convives étudient le menu, en attendant la distribution du potage servi par deux petites Bretonnes aux coiffes blanches en ailes de papillon. Tous sont Anglais, et nous représentons seuls l'élément français. Sérieux, causant peu et riant encore moins, ils semblent en mangeant remplir une importante fonction qui absorbe leurs facultés.

— Cette fenêtre ouverte ne vous gêne pas, madame? dit d'un air aimable à ma voisine un gentleman d'une soixantaine d'années, grand, fort et blond, à l'œil bleu encore vif et aux manières affables.

Comme il n'a pas attendu la permission pour

ouvrir la fenêtre, la voisine réplique par une pantomime résignée et polie.

— J'ai besoin de beaucoup d'air, continue-t-il en s'asseyant et en souriant.

Il paraît qu'il tient à entrer en conversation avec nous, car, l'instant d'après, il prie la dame de lui lire tout haut le menu. Celle-ci s'exécute, et, à l'annonce de chacun des plats, l'Anglais de plus en plus affable demande une explication :

— Qu'est-ce que c'est : *filet de sole en turban?* Qu'est-ce que c'est : *crème sabayon?*

On le lui dit, il remercie, pousse un soupir de satisfaction et ajoute :

— Je crois que c'est un bon dîner; croyez-vous?

Puis tout retombe dans le silence; on n'entend plus qu'un cliquetis de fourchettes et de couteaux. Comme le service se fait lentement, pendant les entr'actes nous examinons nos commensaux, et, pour notre usage personnel, nous étiquetons d'une épithète les personnalités les plus saillantes :

N° 1. Le gentleman *affable*. Ses cheveux blonds s'éclaircissent déjà sur le sommet de la tête, mais

il peut encore les ramener sur les tempes, et, malgré ses soixante ans, il a conservé des prétentions. Costume gris chiné, cravate bleu marin, mains soignées, linge parfumé. Charmant avec les nouveaux venus, mais insupportable pour ses compatriotes qu'il assomme de ses indiscrètes questions. Au dire de la bonne, il a essayé toutes les chambres avant d'en trouver une à sa convenance. Il est maniaque comme un vieux garçon et curieux comme une vieille fille ; gourmand avec cela et horriblement tatillon. Le dîner est sa grande préoccupation. Quand on lui sert un plat qu'il aime, il remplit son assiette, sans songer le moins du monde à ses voisins, et avec son accent anglais, il murmure à la bonne : « Je prendrai encore après. »

N° 2. Une vieille fille de trente-cinq à quarante ans, plutôt petite que grande, raide comme un bâton ; poitrine plate, bras plats, bandeaux plats. Avec cela une toilette peu avantageuse : robe de laine beige collant sur un buste maigre d'une longueur démesurée, col plat avec une grosse broche ronde en cornaline, ceinture de cuir sanglant la

taille, et, pour couronner l'édifice, un chapeau mousquetaire orné d'une plume défrisée et pendante. Ce casque est posé droit sur l'extrême sommet de la tête, où il entre à peine, et il est retenu par un caoutchouc qui longe le derrière des oreilles pour venir se perdre dans un modeste chignon bas, en colimaçon. Il abrite un front intelligent, deux bons yeux de chien, un teint brouillé jaunâtre et une grande bouche aux incisives menaçantes. Cette respectable demoiselle a peu de conversation; elle parle par monosyllabes, avec des intonations brusques et gutturales, et n'adresse guère la parole qu'à son chien, un épagneul noir répondant au nom de *Charles*. Il faut entendre la façon britannique dont elle prononce « Tchârless, » en ouvrant la bouche toute grande, avec un retroussis de la lèvre supérieure qui entraîne le nez dans sa grimace! C'est impossible à rendre. Au demeurant, bonne fille, sachant qu'elle est franchement laide, en ayant pris son parti et se trouvant satisfaite de son lot. Nous l'avons surnommée *Dorothée*.

N° 3. A la droite de *Dorothée*, et faisant con-

traste, frétille un garçon de dix-huit ans, très grand, très mince, très rose, très blond, avec des airs de bébé naïf et étonné qui lui ont mérité le surnom d'*Innocent*, quoiqu'au fond il soit médiocrement ingénu; mais il a si bien la mine d'un agneau sans tache, avec son teint d'enfant, ses petits boutons d'adolescent sur le front, sa lèvre vierge de duvet, que cette épithète lui sied à merveille. Il porte un veston marron très court, un col cassé, de larges manchettes laissant voir un bras couvert de poils follets. Sa cravate, de nuance changeante, a des intentions conquérantes; un œillet panaché *artificiel* fleurit sa boutonnière. Son œil bleu et sa bouche fine ont des expressions de fatuité candide : il rougit pour un rien jusqu'aux oreilles, mais cette rougeur est produite par l'afflux d'un sang riche et non par la timidité, car le gaillard paraît n'avoir de naïf que l'enveloppe.

N° 4. Une dame frisant la soixantaine, grosse, assez grande, avec des prétentions à l'élégance et des attitudes de saule pleureur : tête penchée complètement sur une épaule, regard perdu en l'air, sourire mélancolique et détaché. Une vraie figure

de belle-mère sacrifiée. Son gendre aura dû l'embarquer pour Saint-Énogat, ne pouvant pas l'expédier plus loin encore. Point commune, bien élevée, mais vous communiquant l'ennui rien que par son aspect. Elle ne desserre pas les lèvres, personne ne lui adresse la parole; elle semble vivre avec quelque être imaginaire, auquel parfois elle sourit. Très coquette. Mains blanches, soignées et couvertes de diamants. Elle porte un petit bonnet, forme Charlotte Corday, festonné de cerise et orné d'une broche en or, représentant une plume d'oie. Cette broche, agrafée sur le côté, un peu en biais, est tout un poème. On ne s'occupe aucunement de la dame; on la laisse en paix ruminer ses pensées et sa nourriture, qu'elle absorbe à haute dose. Quand un morceau n'est pas à sa guise, d'un geste noble elle le repousse sur le bord de son assiette, croise chastement ses mains, repose sa tête sur son épaule et, les yeux levés au plafond, attend, dans l'attitude de *Mignon regrettant la patrie*, la venue d'un plat digne de son appétit. Mais quand il arrive, comme elle se rattrape! quelles mines de chatte gourmande! Elle a des tournements de

bouche, des façons d'essuyer ses lèvres, de boire à petits coups et de savourer chaque bouchée, qui sont indescriptibles. Mon irrévérencieuse voisine l'a baptisée *La Ruminante*, et nous ne la connaissons que sous ce nom-là.

Le reste des convives ne mérite pas de mentions particulières : une série de *girls* et de *boys* aux cheveux filasse et aux appétits formidables, plus un personnage tout de noir habillé, cravaté de blanc, bâti en colosse et mangeant en conséquence. Au dessert, comme nous nous levons, l'Anglais *affable* nous rejoint, et, nous montrant le géant qui est resté seul en tête-à-tête avec son fromage et un verre de porto, il nous dit pompeusement et presque à voix haute :

—Vous voyez un des plus respectables membres de notre clergé; c'est le doyen de Chester...

Le doyen de Chester l'a entendu ; mais sa modestie n'en souffre pas; il n'en perd ni un coup de vin, ni un coup de dent. Le fromage de l'hôtel lui rappelle probablement son doyenné, et il s'entretient longuement avec lui de la patrie.

Entre deux pointes de rochers, la falaise s'évase mollement, et, ainsi suspendue à cent pieds de la mer, comme un hamac verdoyant, elle forme un de ces creux qu'on nomme une *valleuse* sur la côte normande. Je me suis couché là, au milieu des fenouils, de façon à ne plus voir que le ciel, où les nuées blanches s'éparpillent, et la mer qui achève de monter. Je ne pense plus, je me contente de donner à mes yeux la fête de toutes ces couleurs harmonieusement variées et fondues. La mer est pour ceux qui l'aiment ce que La Fontaine recommandait aux amants d'être l'un pour l'autre :

> ... Un monde toujours beau,
> Toujours divers, toujours nouveau.

Les moindres changements de la physionomie du ciel s'y reflètent et y produisent des colorations merveilleuses. En ce moment, elle a des tons d'émeraude avec de longues et mobiles marbrures d'un vert plus tendre, aux endroits où le soleil transparaît à travers les nuées moins épaisses. Tout au large, très loin, le vert, après s'être nuancé

de bleu foncé, passe au violet lie de vin. On comprend alors la justesse de l'épithète d'Homère : οἴνοπα πόντον, la mer couleur de vin.

Peu à peu un rayon triomphant perce les nuages, et successivement une longue étendue d'eau s'azure et se moire comme une nappe de soie bleue. Du côté de la terre, les vagues glauques, frangées d'écume blanche, se déroulent paresseusement sur le sol. Au bord de ces plages de sable, le brisement des lames n'est pas accompagné du fracas discordant et toujours un peu sinistre qui se produit sur les plages de galet. Les vagues expirent mélodieusement et se retirent avec un frémissement assoupi. Dans les temps calmes, leur respiration régulière n'emplit pas l'espace d'une clameur assourdissante. Elle se mêle complaisamment aux bruits qui viennent de la terre, ronflements de batteuses dans les granges, meuglements de vaches au sommet des falaises, cris d'enfants épars sur la grève.

Une dizaine de petits Anglais, jambes et pieds nus, jouent au *crocket* sous la surveillance de l'Anglais *affable*. Ce gentleman baguenaudeur et désœuvré a horreur de la solitude. Il remorque sans

cesse à sa suite plusieurs enfants dont il a l'air d'être le père, et auxquels il prodigue de banales et prolixes recommandations. Le soir, il en invite toujours un à dîner. Cela m'avait semblé d'abord partir d'un bon naturel, mais on m'a désillusionné. La vérité est qu'ayant lassé de sa curiosité questionneuse la patience de ses commensaux et ayant besoin d'interlocuteurs bénévoles, *L'Affable* s'est rejeté sur les bambins de la plage, qui vivent avec lui de pair à compagnon. En ce moment, assis sur son pliant, le *Times* à la main et le nez au vent, il donne des conseils aux joueurs de *crocket*.

Sur le dernier talus vert du jardin de l'hôtel, trois *miss* en robes blanches sont étendues dans des fauteuils à l'américaine et lisent des *novels* en bâillant. Plus haut, sur une marche d'escalier, *La Ruminante*, coiffée d'un chapeau dont les brides flottent au vent, est assise dans la pose de Corinne au cap Misène et se tient immobile comme Muta, la déesse de l'éternel silence.

La mer se retire maintenant, laissant sur le sable de longues algues, vertes comme la chevelure des ondines. Peu à peu, les rochers encore ruisselants

restent à nu avec le monde étrange qu'ils abritent, goémons aux fruits vésiculeux éclatant sous le pied, crabes à la fuite oblique, châtaignes de mer aux bogues vivantes, petits poulpes semblables à des plantes grasses.

Je descends de ma *valleuse* et j'explore curieusement ce lais de mer, comme on visite un champ de foire déserté, où l'on retrouve toute sorte d'épaves bizarres, oubliées dans le brusque écoulement de la foule qui y grouillait l'instant d'avant.

Dans les flaques limpides endormies au creux du rocher, des crevettes frétillent en compagnie de petites plies plaquées tout au fond; des milliers de moules referment au soleil leurs coquilles noirâtres et bruissantes ; au long des rigoles, des parcelles de mica et des débris de coquillages nacrés scintillent comme de l'argent ; une odeur iodée et saline monte du sol humide et emplit les poumons.

Sautant de pierre en pierre, j'arrive à un endroit où la falaise, haute de plus de cent pieds, s'ouvre brusquement et bâille comme une énorme gueule de four. La mer, à force d'assauts répétés de siècle en siècle, a fendu la muraille de granit ; les blocs

qu'elle a fait sauter en éclats gisent sous l'arceau profondément creusé. Elle a si bien travaillé les entrailles de la roche, si laborieusement affouillé le sol et miné la pierre, qu'elle s'y est façonné une grotte spacieuse, et elle la remplit de ses clameurs à marée haute. C'est la *Goule-aux-Fées*. Au sommet de l'ouverture extérieure, le chemin des douaniers apparaît suspendu au-dessus de l'abîme ; au bas, des galets cyclopéens aux rondeurs polies obstruent l'entrée. Je les ai escaladés et j'ai pénétré dans un long couloir montueux que termine une mystérieuse petite salle, tapissée d'un blanc sable fin.

L'endroit rappelle cet antre décrit par Virgile ou Protée vient s'abriter avec ses troupeaux de phoques. Les galets humides prêtent à l'illusion et semblent les croupes luisantes du monstrueux bétail épars sur les rochers du rivage. Du fond de cette chambre souterraine, on n'apercevait plus qu'un coin de ciel et une bande de mer azurée. Un oblique rayon de soleil y descendait et lustrait l'une des parois de granit rose, pailletée d'étincelles.

La *Goule* avait réellement quelque chose de

féerique. J'y logeais en imagination ces fantasques filles de la mer, qui peignent leurs cheveux avec un peigne d'or et, assises sur une pointe de rocher, chantent d'une voix si séduisante que les barques fascinées viennent avec l'équipage sombrer à leurs pieds. Une goutte d'eau tombant du haut de la voûte murmurait dans la grotte sa monotone chanson cristalline ; le scintillement des rayons de soleil dans le courant des rigoles se reflétait sur les parois en ondulations moirées, et du fond de mon observatoire j'entendais les promeneurs qui erraient sur la grève.

Deux formes féminines apparurent un moment à l'entrée de la *Goule*. Leurs cheveux flottaient librement sur leurs épaules, elles marchaient pieds nus et relevaient avec un joli geste le bas de leur jupe trempée par l'eau de mer. D'après Henri Heine, on reconnaît les ondines à l'ourlet de leur robe toujours mouillé. Les deux apparitions répondaient assez bien à la description du poète, mais le son de leur voix m'a vite désillusionné :

— *Hush ! Maggie, those shells are nasty !*

C'étaient deux miss en quête de coquillages. J'ai

toussé, et cette toux, répercutée par les voûtes de la grotte comme par un porte-voix, a suffi pour les mettre en fuite ; elles m'ont pris pour le triton de la *Goule-aux-Fées*.

Quand je suis sorti de mon antre, le soleil descendait vers le cap Fréhel ; la marée montait, et la mer avait de magnifiques couleurs rouges et violettes ; aux endroits où le flot moutonnait, on aurait dit l'ondulation d'un champ de pavots empourprés. Je regagnai la plage.

Les petits Anglais avaient quitté leur *crocket* et, revêtus de leurs caleçons de bain, s'essayaient à nager.

Le gentilhomme *affable*, toujours assis sur son pliant, leur donnait de minutieux conseils sur la façon de s'y prendre.

L'épagneul noir courait au-devant des vagues, recevait un paquet de mer et revenait en aboyant.

Innocent prenait son bain en compagnie de *Dorothée*. Il avait un caleçon aux raies bleues et blanches transversales, et une volumineuse ceinture de natation ceignait ses reins. *Dorothée* était vêtue d'un costume de laine noire, orné de ruches cou-

leur caroubier. C'était un beau spectacle : il fallait les voir tous deux se tenant les mains et se relevant ou s'enfonçant en cadence dans l'onde salée. La vieille fille essayait de nager sur place, mais malgré des efforts opiniâtres, manifestés par le gonflement de ses joues, elle n'avançait pas d'un pouce.

Les trois miss en robe blanche, assises sur la terrasse, bâillaient de plus belle sur leur livre.

Au sommet de l'escalier, *La Ruminante* avait conservé sa pose penchée de sphinx taciturne et mélancolique.

Dorothée s'est enfin décidée à sortir de l'eau. Elle est remontée sur la plage, le dos voûté par la pesanteur de son costume mouillé, reniflant bruyamment et faisant avec la bouche et le nez la grimace d'un gamin qui a envie de se moucher, mais qui n'ose pas satisfaire son envie.

Dinard. — Le chalet du casino s'élève au fond de la grève de *L'Écluse*. L'anse est profonde ; un lit de sable fin s'y étend mollement entre deux pointes de rochers, et elle s'ouvre en face de la pleine mer.

A droite et à gauche, la falaise est couronnée de bouquets d'arbres verts, où se montrent des façades blanches et des toits d'ardoise. La mer se retire très loin, la plage est vaste et les flâneurs y abondent. Assis en longues rangées sur les chaises de l'établissement, ils jasent, lisent, fument ou bâillent en se dévisageant les uns les autres. Les enfants font des trous dans le sable, les femmes en costume de fantaisie s'assemblent par groupes de trois ou quatre et minaudent à l'abri de leurs ombrelles multicolores. Beaucoup d'Anglaises, reconnaissables à leurs robes voyantes et à leur taille rigide cuirassée de baleines. Des bourgeois placides, entourés de leur famille, lorgnent Saint-Malo, qu'on aperçoit sur la droite sortant de la mer, et dissertent gravement à propos du Petit et du Grand-Bé.

Sur la blancheur aveuglante du sable, le bariolage des toilettes où le rouge domine produit un effet très gai. L'heure du bain approche. Les cabines roulantes apportent leur contingent de baigneurs et de baigneuses. De temps en temps, une petite porte s'ouvre ; une dame ou un monsieur apparaît en costume de natation et s'arrête sur le

seuil comme une poule qui sort du poulailler et secoue ses plumes avant de descendre. Chacun semble étudier sa pose, au moment de franchir, sous les yeux de la galerie, l'espace vide qui sépare les cabines de la mer.

Détail à noter : les hommes font plus de façons que les femmes pour affronter les regards des curieux. L'un d'eux, déjà chauve, mûr, grisonnant et orné d'un pince-nez, passe lentement, drapé à l'espagnole dans un peignoir de laine blanche, qu'il laisse tomber à ses pieds avec un geste de théâtre. Les femmes, les bras croisés sur la poitrine, la tête baissée, courent vers la vague avec un léger balancement des hanches. Les Anglaises y mettent moins d'apprêt et de cérémonie ; dès l'enfance, leur éducation les a rendues moins soucieuses du ridicule, plus indépendantes d'allures et moins façonnières. Les coudes au corps, le regard droit, elles trottent à grandes enjambées comme des garçons, appliquent carrément leurs pieds sur le sol, se jettent à l'eau sans barguigner et nagent comme des poissons.

La mer commence à monter. Des enfants ont

élevé une sorte de bastion de sable et s'y tiennent bravement en attendant le choc de la vague; la voici qui accourt, montueuse, glauque, avec un ourlet d'écume blanche. Flac! Le bastion fond comme un morceau de sucre, les bambins se sauvent en poussant de bruyants éclats de rire, et le flot montant vient éclabousser le premier rang des curieux.

Les chaises refluent vers le milieu de la plage; au soleil, on voit un envolement d'ombrelles fuyantes, un ondoiement de jupes de toutes les couleurs et de coiffures de toutes les formes; puis tout s'apaise; les chaises s'alignent de nouveau, chacun reprend la pose et le babillage de tout à l'heure.

Comme contraste, dans un coin de la falaise, autour d'un lavoir, des lessiveuses affairées battent leur linge et le tordent; dans l'ombre des rochers surplombants, on ne distingue que la blancheur des coiffes et les tons mats du linge martelé par les battoirs.

Le spectacle de la plage m'a vite fatigué; ces élégances parisiennes ou exotiques ne sont pas mon affaire, et je n'ai pas fait plus de cent lieues

pour retrouver en Bretagne l'aspect des Champs-Élysées le dimanche.

Je quitte le casino, et je traverse Dinard pour gagner la campagne. Ce chef-lieu de canton n'est ni un village ni une ville, c'est un magasin de décors d'opéra-comique. Les constructions les plus fantaisistes s'y coudoient : tourelles gothiques drapées de lierre, chalets suisses, cottages anglais aux fenêtres en saillie, castels Renaissance, terrasses à l'italienne, rien n'y manque, et tout cela est étiqueté de noms où l'imagination des propriétaires s'est donné un libre essor, *Villa Lucie*, *Beauséjour*, *les Rosiers*, *l'Ormerie*, *les Jasmins*, *etc.* Heureusement Dinard n'est pas grand, et me voici dans un chemin ombreux montant entre deux haies touffues.

Ici on respire. Les chèvrefeuilles grimpent aux arbres et retombent en fleurs. On retrouve la vraie campagne, avec des échappées sur des prés verts ou sur la baie, entre des plants de chênes et des toits de chaume.

Plus on avance, plus le site devient couvert et agreste. Sous une haute futaie de châtaigniers, le chemin gazonneux se creuse en ornières humides

et me conduit au bord d'une mare, toute verte de lentilles d'eau. A travers un rideau de saules et de bouillards, on aperçoit à gauche une vieille métairie au porche semé de brins de paille, et plus haut un lavoir dont le trop-plein s'écoule avec un clair glouglou dans la mare. L'endroit, frais, sombre, intime, laisse une impression de quiétude, en dépit du gloussement des poules et du tapage des battoirs.

Au delà, le sentier s'escarpe, et l'horizon plus large, entrevu à droite et à gauche derrière les arbres, annonce que la mer presse plus étroitement de chaque côté le vert promontoire sur lequel on avance. Une allée de hêtres allonge au loin sa perspective de fûts élancés et blanchâtres. Elle descend tout à coup sans transition, et au bout de la colonnade des arbres on entend le clapotement d'une vague ; c'est le talus de la *Pointe de la Vicomté*, qui forme l'une des extrémités de l'anse de Dinard.

J'abandonne le sentier, et je m'enfonce dans une lande où un petit pâtre surveille cinq ou six vaches éparses au milieu de la bruyère. Là, grimpé sur un pan de rocher qui se dresse dans la brande

comme un vieux menhir, je savoure une des meilleures joies qui puissent être offertes à un paysagiste : la vue d'un site où la mer, les bois, les villes et les villages se trouvent harmonieusement mêlés sous une lumière tombant à souhait.

La pointe, bordée d'une ceinture de hêtres et de pins maritimes, s'arrête presque à pic à l'embouchure de la Rance.

En face, sur la rive droite de la rivière, la colline étage ses gradins boisés où des tourelles de châteaux et des clochers s'élancent au-dessus des futaies. Sur un premier plan de verdure sombre, des magasins ou des casernes détachent leurs façades blanches qui se mirent dans l'eau calme ; en arrière se profilent nettement les toits bruns, les dômes ardoisés et les flèches d'églises de Saint-Servan. La tour massive et grise de Solidor trempe sa large base dans la mer et termine brusquement le panorama de la ville, comme le biseau d'un cadre coupe le champ d'un tableau. Une falaise arrondit en retrait sa croupe d'un vert jaunissant et sert à son tour à faire ressortir la masse imposante des remparts de Saint-Malo. Le bloc du Grand-Bé et

les dentelures du Petit-Bé achèvent la perspective du côté de la terre. Puis la mer s'étend au loin, éblouissante, sous le ciel qui se confond avec elle à l'horizon. D'un gris argenté à l'embouchure de la rivière, elle verdit peu à peu, s'étale et prend tout au fond des teintes d'un bleu pers.

Le bac de Dinard traverse lentement la baie en laissant derrière lui un panache de fumée. De légères voiles remontent la Rance, et le regard qui les suit revient doucement avec elles vers les talus boisés de la pointe, où tout est silencieux et sauvage, où la lande étend ses bruyères roses et où bourdonnent des milliers d'insectes.

Si l'on pouvait s'arrêter là et y dresser sa tente, borner son ambition à vivre pendant les mois d'été dans cette métairie qui sommeille sous les châtaigniers, venir chaque jour, comme ce petit pâtre, s'asseoir au sommet de la roche, à l'heure où le soleil se lève sur la Rance ou se couche dans la mer! Mais non, il faut à la hâte remplir ses yeux de ce merveilleux spectacle et lui dire adieu pour ne le revoir peut-être jamais. La vie est ainsi faite, et, comme s'écriait Gœthe en s'arrachant de

Heidelberg : « Fouettés par des esprits invisibles, les chevaux du Temps emportent malgré nous le char léger de notre destinée. Où va-t-on ainsi? qui le sait? C'est à peine si l'on se souvient d'où l'on est venu! » J'enviais la placidité de ce petit pâtre qui faisait claquer son fouet dans l'air sonore et, sans se soucier de ma présence, chantait un lambeau de chanson rustique. Au pied de la roche, les vaches broutaient enfoncées dans les ajoncs jusqu'au poitrail; les hêtres allongeaient familièrement vers elles leur ombre caressante. Tout l'alentour semblait vivre avec cette sérénité des êtres et des choses qui ont la certitude de revoir demain les mêmes spectacles qu'hier, de se mouvoir lentement dans le même cercle d'occupations monotones et douces. J'ai embrassé d'un amoureux et dernier regard la mer, la rivière, la lande, et je m'en suis allé à regret.

La cloche de l'hôtel a sonné le déjeuner. Les pensionnaires viennent un à un s'asseoir à leurs places accoutumées. Un abbé en tournée de vacances et deux Américains barbus sont déjà instal-

lés devant les assiettes, la serviette étalée et l'appétit ouvert. Majestueuse et solitaire, *La Ruminante* fait son entrée. Ce matin, elle a remplacé le bonnet Charlotte Corday par une coiffure en point d'Angleterre, et sa plume d'or par une lyre du même métal. *Innocent*, frais, fleuri et souriant, s'assied à sa droite. *Dorothée* arrive la dernière, suivie de son fidèle *Charles*. Coiffée de son chapeau mousquetaire, sanglée dans sa robe beige, chaussée de fortes bottines, elle marche d'un pas viril et, tout en prenant possession de sa chaise, nous salue d'une œillade circulaire, accompagnée d'un brusque et guttural : « *Bonjou !* » *L'Affable* a recruté un nouveau convive parmi sa bande d'enfants, et il nous le présente. C'est un garçonnet de dix ans, grand et fort, dont toute la figure n'est qu'une tache de rousseur ; il est vêtu en marin, d'un long gilet de tricot bleu sur lequel on lit, brodé en lettres rouges allant d'une épaule à l'autre : *La Bise*.

— Oh ! cet enfant, dit *L'Affable* en posant paternellement sa main sur la tête de *La Bise*, cet enfant, il m'est bien cher !

— C'est un de vos parents?

— *No!* mais je l'aime comme le mien. Nous sommes de bons amis ; il m'appelle Dickey (c'est mon nom de baptême). Je l'ai voulu ainsi.

— Vous le connaissez depuis longtemps.

— Oh ! *no*.

Et il ajoute en décochant une œillade aimable à sa voisine :

— Il n'est pas besoin de beaucoup de temps pour aimer.

Puis avec un soupir :

— D'ailleurs je ne puis compter maintenant sur beaucoup de vie... Je suis si malade !

— Vraiment? Vous n'en avez pas l'air.

— Je n'ai plus qu'un quart de foie. J'ai laissé le reste aux Indes.

Il se sert une large portion de bifteck et continue avec un second soupir :

— Oh ! les Indes, elles coûtent cher aux Anglais !

— Ah ! dame ! réplique la voisine avec un geste malicieux qui veut dire indifféremment : « Il faut bien payer ses conquêtes; » ou : « Vous savez, moi, je m'en moque ! »

La Ruminante, la tête languissamment penchée, écoute ce dialogue en rayant la nappe avec la pointe de son couteau, tandis qu'un sourire désabusé erre sur ses lèvres closes. *Dorothée* se retourne vers son chien, comme pour le prendre à témoin de l'agacement que lui causent les soupirs hypocrites de cet ennuyeux bavard, et elle dit *Tchârless !* avec une grimace de dédain et d'impatience. *Dorothée* connaît *L'Affable* à fond et ne se laisse plus piper par son hépatite ou par son air faux bonhomme. Lui-même ne pose plus pour elle; il se sent coulé de ce côté-là, et il est véritablement gêné par le regard droit et sincère de la vieille fille.

Pendant ce temps, *La Bise* dévore comme un *allouvi*. Lorsqu'on lui ôte sa fourchette pour le dessert, il s'écrie : « Déjà ! » en ouvrant des yeux ronds ; sur la réponse affirmative de Maric, la petite servante bretonne, il se coupe deux tranches de chester et reprend deux morceaux de pain, qu'il met en réserve près de son assiette. *L'Affable* le regarde faire d'un air paterne et l'encourage des yeux ; puis, se retournant vers Maric, il s'écrie d'une voix mouillée :

— Comme il mange, le cher petit !

Maric hausse les épaules à la dérobée. Elle a pris en grippe ce vieux *gentleman*, qui l'assomme de ses exigences.

Nous étions restés les derniers à table.

— Hein ! nous a dit la petite bonne en enlevant le dessert, est-il *brenassier* (tatillon) ce vieux-là ! Les patrons le supportent parce qu'il restera jusqu'à la fin de la saison, mais on lui sale sa note en conséquence. Il la paye tous les samedis, et il l'épluche, et il se met en rage, il faut voir ! C'est moi qui règle avec lui ; j'en ai chaud dans le dos à l'avance, dès le vendredi !

Maric a le geste décidé et dans la voix cette rudesse que donne l'atmosphère humide de la côte. Comme chez toute cette population bretonne élevée en face de la mer, ses yeux sont très limpides et très ouverts. La grandeur des horizons contemplés chaque jour lui a pour ainsi dire élargi le regard. Elle n'a que seize ans, et déjà sa physionomie prend des airs sérieux de petite femme sous sa coiffe blanche. Cette coiffure des paysannes de Dinard est d'une structure très originale. Elle se com-

pose d'un premier bonnet ajusté comme un serre-tête et dont les brides se nouent élégamment sur l'oreille. Par-dessus cette coiffe étroite, on épingle par le milieu deux bandes de mousseline, dont les bords, roulés et juxtaposés, se relèvent au sommet de la tête comme deux ailes, tandis que sous le bavolet passe un bout de chignon en catogan.

J'ai prié Maric de me laisser étudier de près cette architecture compliquée; mais quand il a fallu se décoiffer, elle a fait d'abord une résistance comparable à celle d'une Chinoise obligée de montrer ses pieds. Après beaucoup de façons, elle a consenti enfin à ôter son serre-tête, et j'ai été tout étonné de voir qu'elle avait les cheveux courts comme ceux d'un garçon.

— Vous avez donc coupé vos cheveux, Maric?

— Ah! bonne Vierge! ce n'est point moi, c'est mon père qui les a coupés.

— Pourquoi?

— Pour les vendre, pardi! a murmuré la pauvre fille d'un air marri.

Et comme, pour la consoler, je lui remontrais

qu'à seize ans les cheveux repoussent vite, elle a haussé les épaules avec un geste d'indifférence :

— Ça m'est bien égal qu'ils repoussent. On me les coupera encore pour les vendre.

Elle a jeté un long regard du côté de la mer.

— Je voudrais m'en aller à Paris, a-t-elle murmuré ; là-bas on ne coupe point les cheveux aux filles, n'est-ce pas?

La mer étant très basse aujourd'hui, le bac de Saint-Malo est venu aborder au Grand-Bé. Il est tombé un grain ; les passagers cheminent en glissant sur le *pierré*, coupé de flaques d'eau ; on voit leur longue file s'égrener dans la direction des remparts, dont l'appareil imposant s'enlève sur un ciel orageux. Quelques pèlerins s'arrêtent au Grand-Bé et en escaladent la croupe rocheuse pour visiter le tombeau de Chateaubriand. Nous montons avec eux. La tombe, placée au sommet du rocher et tournée du côté du large, est d'une grande simplicité : une pierre sans inscription, surmontée d'une croix de granit et entourée d'une grille ; c'est tout.

En lui annonçant la concession de ces quelques pieds de terre et de granit, le maire de Saint-Malo écrivait en 1831 à Chateaubriand, alors en pleine possession de toute sa renommée :

« Le lieu de repos que vous désirez au bord de la mer, à quelques pas de votre berceau, vous sera préparé par la piété filiale des Malouins. Une pensée triste se mêle pourtant à ce soin... Ah ! puisse le monument rester longtemps vide ! Mais l'honneur et la gloire survivent à tout ce qui passe sur la terre. »

Et l'auteur des *Mémoires d'outre-tombe*, en citant cette lettre, ajoute :

« Il n'y a de trop que le mot *gloire*. »

Je goûte peu cette exagération de modestie ; elle me paraît affectée comme l'extrême simplicité de cette tombe, où il n'y a pas même un nom.

A chaque instant, dans l'œuvre de Chateaubriand, on rencontre ce défaut de sincérité. Au début de ses *Mémoires*, il vous dit d'un ton détaché :

« Je suis né gentilhomme ; selon moi, j'ai profité du hasard de mon berceau... »

Néanmoins, il emploie ensuite vingt pages à établir sa généalogie. Il fait remarquer qu'il est né le 4 septembre 1768, et au bas il glisse cette note d'où l'orgueil s'exhale comme un parfum de violettes au pied d'une haie :

« Vingt jours avant moi, le 15 août 1768, naissait dans une autre île, à l'autre extrémité de la France, l'homme qui a mis fin à l'ancienne société, Bonaparte (1). »

Racontant comment il entrait pour la première fois à Londres, pauvre et inconnu, en 1793, il compare longuement cette humble arrivée en Angleterre avec l'entrée qu'il y fit en 1822 comme ambassadeur de France ; puis, après s'être complaisamment étendu sur la canonnade des forts saluant son débarquement, sur ses carrosses, ses courriers à livrée, le luxueux hôtel de l'ambassade, il finit par s'écrier :

« Que je regrette, au milieu de ces insipides pompes, le temps où je mêlais mes peines à celles d'une colonie d'infortunés ! »

(1) Le rapprochement même est inexact ; en réalité, Napoléon est né le 15 août 1769.

Il le dit, mais cela ne nous touche guère; il s'est si bien arrangé que le lecteur ne croit plus un mot de ces prétendus regrets.

Cette affectation dans l'expression de la pensée se reproduit naturellement dans le style. Certes, la langue de Chateaubriand est opulente, pompeuse, imagée et sonore. Elle a la musique, la largeur et la majesté de cette mer dont les vagues se déroulent plaintives au pied du Grand-Bé; mais elle en a aussi la monotonie. De plus, en dépit d'un grand effort vers la simplicité, on y sent l'apprêt, la préoccupation de l'effet, la boursouflure; cela sonne creux, et on devine le vide de la pensée sous l'oripeau des métaphores. A chaque instant, on rencontre des phrases comme celle-ci :

« J'ai été consacré à la religion, la dépouille de mon innocence a reposé sur ses autels; ce ne sont pas mes vêtements qu'il faudrait suspendre aujourd'hui à ses temples, ce sont mes misères... »

On se heurte à des exagérations qui font sourire, comme dans ce passage :

« J'ai été obligé de m'arrêter. Mon cœur battait au point de repousser la table sur laquelle j'écris... »

Chateaubriand a été le père et le grand apôtre du romantisme français. Que reste-t-il aujourd'hui de cette gloire si bruyante, dont il repoussait l'hommage avec plus de *pose* que de conviction? S'il n'a pas voulu que son nom fût gravé sur la pierre du Grand-Bé, c'est qu'il était persuadé que ses œuvres, longtemps jeunes, perpétueraient son souvenir d'une façon plus durable. Et justement, de toute cette magnifique renommée littéraire, c'est le nom seul qui est resté. On parle encore de Chateaubriand; mais, en laissant de côté le gros public, combien parmi les lettrés y a-t-il maintenant de lecteurs pour les *Natchez* ou pour *René?*

Du temps que j'étais au collège, nous occupions encore les loisirs des heures d'étude en lisant les *Martyrs* et le *Génie du christianisme;* nous étions légèrement entachés de romantisme, et nous n'osions pas avouer que ces deux livres étaient d'une lecture terriblement fatigante. Aujourd'hui, la jeunesse, moins respectueuse, ne se gêne pas pour déclarer tout net que cette littérature est assommante. Interrogez les libraires, ils vous diront qu'on ne vend plus les œuvres de Chateau-

briand qu'aux Américains du Sud. Est-ce un signe d'abaissement du niveau de l'esprit littéraire en France? Le public vraiment lettré devient-t-il rare? Est-il remplacé par des couches de lecteurs moins cultivés, demandant à être violemment secoués plutôt qu'émus, amusés plutôt que charmés? Il y a un peu de cela dans cet abandon, mais il y a aussi autre chose qu'une question de goût et de mode.

Les œuvres de l'esprit ne résistent à l'action du temps que si elles enfoncent de profondes racines dans le cœur humain, et elles ne sont vraiment humaines qu'à la condition d'être sincères et naturelles. Quels que soient l'ingénieux choix des mots, la magie de la phrase, la musique des périodes, la coloration des images, si l'on ne sent en dessous un homme qui nous ouvre franchement son cœur, qui nous donne pour ainsi dire sa chair et son sang, on lit le livre par curiosité, par engouement ou par désœuvrement; mais une fois que la vogue est passée, une fois que le caprice d'un jour est satisfait, on ferme le volume et on le laisse dormir. Les générations qui suivent ont d'autres curiosités et d'autres idoles d'une heure; la mode change, et

le livre reste oublié ou dédaigné. On ne garde que le nom de l'auteur, comme une date, comme un monument historique projetant sa grande ombre sur toute une époque littéraire. On achète et on relit toujours Rabelais, Montaigne, Pascal, Mme de Sévigné, La Fontaine, Molière, parce qu'ils sont profondément humains et vrais; mais Honoré d'Urfé, Voiture, Mlle de Scudery, Jean-Baptiste Rousseau, Marmontel, par exemple, malgré la vogue dont ils ont joui, plongent, les uns tout entiers, les autres à demi déjà dans l'oubli.

La sincérité, le naturel, voilà ce qui fait vivre! L'artiste qui voit juste, qui sent vivement et qui exprime son émotion sans artifice; l'écrivain dont le livre vous donne la sensation d'une eau de source, d'une fleur qui s'ouvre, voilà les charmeurs auxquels on revient sans cesse. La sincérité imprègne leur style et le rend éternellement jeune; les années ont beau s'entasser les unes sur les autres, leur œuvre a toujours la même vitalité et la même beauté, le sang chaud qui circule en elle est aussi riche et aussi vermeil qu'au premier jour. Oui, en vérité, tout écrivain, quel que soit

son talent et à quelque école qu'il appartienne, s'il ne posséde pas ces deux qualités maîtresses, la sincérité et le naturel, est fatalement condamné à mort. Heureux encore, si, comme l'illustre ennuyé qui dort au Grand-Bé, il conserve un nom sonore, dont le retentissement détourne un moment de leur route des touristes désœuvrés qui n'ont peut-être pas lu une ligne des œuvres de Chateaubriand!

Quand nous sommes redescendus, nous étions seuls sur la grève. Le ciel, très bas et menaçant, faisait encore mieux ressortir la masse grise des bastions et des tours.

L'accès de Saint-Malo par la porte de Bon-Secours ressemble assez à une entrée de prison. Les rues sont étroites, tortueuses; les façades hautes, noires, rébarbatives, percées de longues fenêtres nues, sans persiennes ni jalousies, donnent une impression de froideur maussade.

Quand on arrive au cœur de la ville, dans les quartiers commerçants, on trouve plus d'animation et de chaleur; mais là encore on sent que ce mouvement est factice, qu'il est dû principalement au va-et-vient des étrangers amenés par la

saison des voyages et des bains. On devine qu'une fois septembre passé et la bise revenue, cette sombre cité de granit doit retomber dans sa silencieuse somnolence.

Et pourtant, même dans la physionomie revêche de ses pignons noircis, dans la maussaderie de ses rues, dans la solitude sonore de ses chemins de ronde, cette ville conserve un caractère de grandeur hautaine. Il y a surtout, du côté de la porte de Dinan, une rangée d'antiques hôtels, alignés le long du rempart, dont la carrure solide, l'architecture sévère et monumentale donnent l'idée d'une vie jadis somptueuse et confortable. En les regardant, on se souvient que Saint-Malo a été une des plus vaillantes et des plus opulentes villes de France; que ses corsaires furent les chevaliers de la mer, et qu'elle défendit victorieusement au XVIIe et au XVIIIe siècle la vieille royauté. C'est de cet îlot de granit que Jacques Cartier partit pour découvrir le Canada, et Duguay-Trouin pour entreprendre l'expédition de Rio-Janeiro. Après une seule course, les corsaires de Saint-Malo rentraient dans ce port en ramenant mille cinq cents

navires chargés d'or et de matières précieuses, et, en 1771, les Malouins prêtèrent 30 millions à Louis XV. Grandeurs lointaines, splendeurs éteintes, mais dont les orgueilleux hôtels du rempart du sud gardent encore le reflet mélancolique.

Nous avons visité les remparts, d'où on a une splendide vue de la mer; la place Duguay-Trouin, plantée de maigres tilleuls; la cathédrale, avec sa nef sombre en contre-bas; le palais de justice, autour duquel tous les huissiers de la ville se tiennent groupés dans des espèces d'échoppes sur les enseignes desquelles leurs noms se détachent en grosses lettres noires; mais de tous les spectacles curieux que nous réservait Saint-Malo, le plus attrayant, à mon avis, c'est l'intérieur de deux vieilles filles qui tiennent un magasin d'orfèvrerie dans l'une des rues du quartier commerçant.

Le magasin est étroit, bas de plafond, avec une arrière-boutique dont le vitrage, garni de rideaux de mousseline soigneusement tirés, empêche l'œil curieux des pratiques de plonger trop avant dans la vie privée des marchandes. Celles-ci, deux sœurs, sont remparées derrière leur comptoir et tirent du

fond de petits cartons verts leur marchandise minutieusement empaquetée. Elles ont de cinquante à soixante ans. L'aînée, haute, carrée d'épaules, robustement charpentée, commence à grisonner, mais ses yeux bruns sont encore vifs; elle a un nez aux ailes mobiles et une bouche gourmande. La cadette, plus petite, brune de peau, lèvres minces et nez pointu, laisse voir, sous son bonnet de laine noire orné d'une reine-marguerite violette, deux papillotes châtain clair et cache ses yeux de furet sous des lunettes bleues. L'aînée a une grosse voix de contralto; l'autre, une voix flûtée, enjôleuse, avec des façons doucettes de chatte qui fait patte de velours, mais qui sait montrer la griffe au besoin. Toutes deux ont la langue bien pendue et supérieurement affilée. Elles vendent principalement des bijoux bretons, croix d'argent façonnées à l'antique, cœurs vendéens, médailles de Sainte-Anne, et elles en écoulent tant qu'elles peuvent aux baigneurs et aux excursionnistes. J'ai rarement rencontré deux commères sachant mieux faire valoir leur marchandise;

Dindenaut prisait moins ses moutons qu'*elles* leur ours.

Elles s'étaient distribué les rôles et, alternativement, comme les pâtres de l'églogue antique, chacune jouait sa partie dans un boniment débité avec une volubilité et un entrain étourdissants. Leur voix était tantôt grave et tantôt chantante, suivant que le client se montrait coulant ou rétif. Elles faisaient miroiter leurs bijoux, les essuyaient du revers de la manche, les caressaient du doigt, et elles employaient pour attendrir l'acheteur un arsenal d'arguments ingénieux; les flatteries enjôleuses, les digressions sentimentales, les souvenirs patriotiques ou historiques, tout y passait.

— Prenez ce cœur, disait l'aînée, c'est le vrai cœur vendéen; le modèle n'est plus dans le commerce.

— Vous n'en trouverez plus de pareils, reprenait la cadette; les fabricants nantais n'en font que pour nous.

— Vous pouvez nous croire, notre maison est une maison de confiance, bien connue dans toute la Bretagne.

— Notre maison et notre famille, ajoutait la plus jeune en se levant sur la pointe de ses pieds pour

se grandir; questionnez tout Saint-Malo, et chacun vous dira qu'on peut se fier aux sœurs Pignolet.

— Sans nous flatter, notre nom est historique, déclamait la grande en se rengorgeant, et l'un de nos grands-oncles...

Mais la cadette ne la laissait pas achever, et elle continuait précipitamment en ébauchant une révérence :

— Oui, notre grand-oncle paternel figure sur la liste des notables qui prêtèrent des millions au roi. Nous avons aussi un arrière-grand-père qui a navigué avec Jacques Cartier.

Et l'aînée, qui ne voulait pas rester en arrière, poursuivait pompeusement :

— Il a même découvert une île, ainsi qu'on peut le lire dans l'histoire de Saint-Malo.

— Oui, repartait avec feu la seconde en tendant vers nous son nez pointu, une des îles Malouines, et aujourd'hui encore...

Toutes deux en cœur et triomphalement :

— L'île porte le nom de Richard-Pignolet !

Comment résister à de pareils arguments? Elles ont tant et si bien prêché que nous avons emporté

toute une pacotille de croix et de médailles, et cette idylle marchande nous a si longtemps amusés que nous sommes arrivés à la porte de Dinan au moment où le bac de Dinard quittait le port.

Il nous a fallu monter dans une barque conduite par un vieux marin à la peau tannée et un petit mousse aux jambes nues. La mer était grosse, il ventait ferme et la barque penchait tout d'un côté. De temps en temps nous recevions un paquet de mer; mais nous causions des deux bijoutières, de l'arrière-grand-père Pignolet, qui découvrit une île, et nous riions de si bon cœur que nous sommes arrivés à Dinard sans trouver le temps long.

Promenade dans l'intérieur des terres. — Dès qu'on s'éloigne de la côte, ce charmant pays se couvre d'arbres et de fleurs. Le terrain boisé est coupé à chaque demi-lieue par de petites vallées où de modestes filets d'eau se sont creusé un lit et où les vilages éparpillent leurs maisons non loin de la mer, Saint-Alexandre, L'Étang, Saint-Lunaire, Saint-Briac.

De hauts talus encadrent des champs de blé noir

et des landes où poussent à foison ronces et chèvrefeuilles. Çà et là des maisons bâties en granit tournent le dos à la côte et ouvrent sur des jardinets leurs façades blanches aux fenêtres fleuries de capucines. Ces habitations, moitié fermes et moitié villas, sont pour la plupart occupées par d'anciens capitaines de la marine marchande. Après avoir longtemps navigué dans les quatre parties du monde, ces rudes marins réalisent enfin le rêve qu'ils entrevoyaient chaque soir en roulant sur l'Atlantique ou sur les mers australes, et ils reviennent bâtir dans le village où ils sont nés une solide maisonnette, bien assise au revers d'une falaise, bien abritée des vents du large, où ils achèvent leur vie en regardant leur vieille amie, la mer.

On l'aperçoit en effet à chaque instant, tantôt par l'échappée d'un ravin en entonnoir où elle bleuit tout à coup entre deux pentes hérissées d'ajoncs; tantôt à l'embouchure d'un ruisseau, dont le cours bordé de grêles tamarix va se perdre dans des sables blondissants au bout desquels écument les vagues.

Saint-Lunaire et Saint-Briac, séparés à peine par une lieue et situés chacun au long d'un étroit estuaire où la marée remonte assez loin, nourrissent tous deux l'ambition de jouir de la même fortune que Dinard et de devenir des stations à la mode. A Saint-Lunaire, on a même déjà bâti un casino, dont le chalet encore désert se dresse au sommet d'une grève mélancolique.

Naturellement les deux localités se regardent d'un œil jaloux. Saint-Lunaire est plus intime et plus agreste, mais Saint-Briac, avec ses grèves escarpées, sa tour d'église Renaissance à trois étages de balustrades, a plus de prétention à l'originalité. De fait, c'est un curieux village, renfermant une population dont le type ne ressemble guère à celui des autres bourgades du littoral. On dirait qu'un clan de bohémiens s'y est établi jadis et y a fait souche. Les femmes surtout, élancées, brunes, avec des yeux d'un bleu sombre, à la fois caressants et farouches, ont quelque chose de la beauté sauvage des races nomades. Elles en ont aussi la nonchalance et la toilette négligée. De grandes filles de seize ans traversaient la place ; leurs che-

veux noirs et frisés moutonnaient en désordre sur leurs épaules, leurs robes mal agrafées laissaient voir des dessous d'une propreté douteuse. Deux auberges aux fenêtres larges ouvertes, aux cuisines bourdonnantes de mouches, se faisaient vis-à-vis de chaque côté de la place ensoleillée, où des voitures aux chevaux ornés de grelots attendaient les groupes d'excursionnistes épars autour de tables dressées en plein air. On se serait cru dans un coin des Pyrénées ou de la Suisse italienne.

Une montée et une descente de colline, et brusquement l'aspect change.

Saint-Lunaire, verdoyant et fleuri, étage au revers d'un vallon ses maisons aux toitures de chaume. De plantureuses touffes de sauge rose grimpent jusqu'aux fenêtres. Des nichées d'enfants blonds grouillent sur le pas des portes. Des bruits de batteuses donnent au village un caractère complètement rustique. L'église, d'une architecture plus modeste que celle de Saint-Briac, a la mine plus hospitalière et plus attirante. Le clocher, bas, est coiffé d'un toit pyramidal en auvent, couvert de tuiles moussues. A l'intérieur, le patron de l'en-

droit, saint Lunaire, est sculpté en ronde bosse sur une tombe de granit vert, où il dort avec sa crosse et ses ornements épiscopaux. A la voûte du transept se balance, en guise de lampe, un navire minuscule, offrande de quelque capitaine au long cours qui a voulu remercier le saint évêque de l'avoir ramené sain et sauf dans l'une des jolies maisonnettes bâties à mi-côte. Autour de l'église s'étend un petit cimetière séparé de la route par un mur à hauteur d'appui. Les tombes disparaissent littéralement sous des touffes de fleurs, scabieuses, jasmins, fuchsias et rosiers. Quelques fosses d'enfant sont décorées de croix naïvement dessinées avec des coquillages glanés au bord de la mer. Près du portail, à l'ombre de deux ormes bien feuillus, il y avait une large pierre récemment posée, et en m'approchant j'y ai lu :

« A la mémoire de Robert Landor esquire. »

C'était la pierre tombale qu'on avait embarquée avec nous à Dinard. Je l'ai saluée comme une vieille connaissance ; j'ai éprouvé un sentiment de fraternelle satisfaction en voyant que Robert Landor dormait son dernier sommeil dans ce rustique cime-

tière, plein de frondaisons touffues et tout débordant de fleurs.

Le vent souffle du nord-ouest; il pleut et la mer est couverte d'un rideau de vapeurs. De plus, c'est dimanche, les villas environnantes sont désertes.

Nos commensaux anglais, leur livre de prières à la main, les hommes vêtus de noir, les dames engoncées dans des robes de soie dont l'étoffe se tient droite, viennent de monter dans l'omnibus qui doit les conduire à l'*english church* de Dinard. L'hôtel est plongé dans un profond silence; j'en profite pour lire des poésies et des contes bretons qu'on vient de me prêter, les *Chants populaires de la basse Bretagne* et les *Veillées bretonnes* de M. Luzel (1).

L'auteur est un Breton *bretonnant* de ce pays de Tréguier qui fut, à ce qu'il paraît, l'Attique de la Bretagne; c'est un chercheur consciencieux et modeste. Connaissant à fond sa province, qu'il a peu quittée, il a collectionné avec soin et transcrit

(1) *Gwerziou Breiz-izel*, par F. M. Luzel. 2 vol. in-8°; Franck. — *Veillées bretonnes*, par le même. 1 vol. in-12; Mauger, imp. Morlaix.

fidèlement, sous la dictée des chanteurs, les *gwerz* que les vieilles fileuses et les mendiants ont gardés au fond de leur mémoire. Il nous les a donnés avec toutes les variantes qu'il a pu recueillir. Il a poussé le scrupule jusqu'à indiquer au bas de chaque pièce le nom et le domicile des vieilles gens qui la lui ont récitée. Bien qu'il soit poète lui-même et qu'il ait composé dans son dialecte natal des poésies qui ont la saveur de la lande bretonne, il a courageusement résisté à la tentation d'introduire dans le texte des imitations et des corrections de son cru. « Cette absolue bonne foi, dit M. Ernest Renan à propos des publications de son compatriote, donne une haute valeur au travail de M. Luzel... Son livre le place à côté de M. de La Villemarqué, parmi ceux qui ont le plus contribué à sauver de la destruction un monde presque évanoui. »

Le recueil de M. Luzel est composé en effet avec une exactitude, une sincérité qu'on ne rencontre pas toujours dans les collections de chants populaires. C'est bien l'eau puisée à la source, sans mélange équivoque, sans falsifications ingénieu-

sement poétiques. Sous ce rapport, M. de La Villemarqué n'est pas toujours, dit-on, à l'abri de tout reproche. Son *Barzaz-Breiz,* publié pour la première fois en 1839, a été peut-être trop composé sous l'influence de l'école romantique. A cette époque où la science des chants populaires était encore en France à l'état naissant, on croyait pouvoir user de fraudes pieuses pour établir l'authenticité historique de pièces relativement modernes, habilement vieillies et *romancées* au goût du jour. Depuis lors, la critique, devenue plus experte et plus sévère, a cherché noise à M. de La Villemarqué; elle l'a accusé d'avoir plus d'une fois inséré dans le texte d'un vrai chant populaire des noms célèbres, des traits de couleur locale, des corrections de vers qui ont altéré la naïveté de la version originale en lui donnant un faux caractère historique. On a cité, entre autres, une pièce du *Barzaz-Breiz*, intitulée le *Retour*, dont le héros, d'après le texte de M. de La Villemarqué, serait un jeune gentilhomme breton nommé Silvestik, enrôlé dans l'armée des Normands, et Augustin Thierry y aurait lui-même été trompé. Malheureusement,

M. Luzel et d'autres celtistes ont cherché en vain en Bretagne la version indiquée par M. de La Villemarqué. Le *gwerz* du *Retour*, tel que le chantent les paysans bretons, est tout bonnement relatif à un soldat qui s'est engagé malgré son père et qui est allé, non pas « au pays des Saxons, » mais à Metz, en Lorraine. A son retour, il rapporte à son père « sa pipe et ses deux pistolets, » ce qui nous éloigne beaucoup de l'an 1066 et ramène l'époque de la composition de cette chanson à peu près au XVIIIe siècle.

Il paraît que cette querelle de l'authenticité des chants du *Barzaz-Breiz* s'est fort aigrie dans ces derniers temps. Comme il arrive fréquemment en province, des considérations étrangères à la science s'y sont mêlées. Les jalousies de clocher ont fait dégénérer la discussion en un échange de personnalités blessantes, et pour l'envenimer encore on y a introduit la question religieuse. « On a publié contre moi, écrit M. Luzel, une série d'articles injurieux dans un journal de Brest, on a transporté la question sur le terrain politique et religieux; mais on n'a apporté aucune preuve, aucun témoi-

gnage de quelque valeur, aucune bonne raison en faveur de l'authenticité du *Barzaz-Breiz.* »

N'étant ni un érudit ni un critique, je n'ai pas à m'occuper de cette grave discussion philologique. Je suis un peu de l'avis de Sainte-Beuve, qui a dit son mot dans cette affaire, et qui écrivait en 1865 à M. Luzel :

« M. de La Villemarqué a fait, somme toute, un recueil utile et à l'honneur de son pays ; il faut le prendre par là... Vous autres, Bretons, gardez entre vous vos querelles de ménage ; vous n'êtes pas déjà trop forts contre l'étranger. »

Le conseil est très sage. Pour moi, profane, je vois surtout dans le *Barzaz-Breiz* un recueil composé par un savant doublé d'un artiste, qui a enrichi notre trésor littéraire d'un livre intéressant à plus d'un titre. Il paraît que la langue du *Barzaz-Breiz* n'est ni le breton actuellement parlé, ni le breton d'autrefois. Sous ce rapport, M. de La Villemarqué me semble appartenir à une école analogue à celle de ces poètes provençaux dont M. Mistral est le chef, et comme importance littéraire, je serais tenté de placer son recueil breton à peu près

sur le même plan que *Mireille*. Toutefois, je dois avouer que les chants collectionnés par M. Luzel me donnent bien plus que ceux de M. de La Villemarqué l'impression franche et saine de la poésie populaire. Aux décors historiques et aux additions poétiques du *Barzaz-Breiz*, je préfère la simplicité et la sobriété touchantes du *gwerz* d'*Isabelle le Cham*, par exemple, tel que M. Luzel l'a entendu chanter à une vieille mendiante : Une jeune fille qui aime un clerc, un *cloarek*, se laisse mourir parce qu'elle croit que son ami s'en est allé à Tréguier étudier pour être prêtre. A son retour, le *cloarek* apprend que la jeune fille est morte.

« Quand le clerc de Kre'ch-Menou entendit cela, il tomba trois fois évanoui à terre.

» La dernière fois qu'il se releva, il courut au cimetière.

» Il courut au cimetière, pour déterrer sa femme.

» Quand il l'eut déterrée et retirée du cercueil, il la posa sur ses genoux.

» Il la posa sur ses genoux et lui donna deux baisers.

» Elle lui sourit, et son cœur se brisa en deux.

» Voilà les deux corps sur les tréteaux funèbres, que Dieu pardonne à leurs âmes !

» Les voilà tous deux dans le même tombeau, puisqu'ils n'ont pas été dans le même lit. »

Je viens d'achever un récit des *Veillées bretonnes*. La pluie a cessé, le vent roule en masses floconneuses les brumes qui planaient sur la mer ; là-bas, au couchant, les nuages déchirés laissent voir entre leurs blocs d'un noir violacé des éclaircies de ciel rouge. Le cap Fréhel se détache sur ce fond empourpré et s'avance dans la mer comme un mur d'un bleu sombre, terminé brusquement par une arête en biseau. C'est ainsi que, du haut des plateaux de mon pays barrois, on aperçoit à huit lieues dans la plaine le dernier contrefort des forêts de l'Argonne.

Ce que je viens de lire me reporte vers ma province lorraine aux horizons bordés de forêts. Quand j'étais enfant, j'ai entendu conter à ma vieille bonne une histoire de revenant semblable à celle du *Jubilé de Plouaret*. Il s'agit d'un jeune garçon qui s'endort le soir dans un confessionnal,

se réveille à minuit et voit des cierges allumés autour du maître-autel; un prêtre sort de la sacristie, vêtu des ornements sacerdotaux, et demande à l'enfant s'il sait servir la messe. Sur sa réponse affirmative, la messe commence, le prêtre consacre l'hostie; mais au moment où il se retourne pour donner la communion à son assistant, celui-ci s'aperçoit avec effroi que l'officiant a les mains décharnées d'un squelette et que sa tête aux orbites sans yeux est une tête de mort. « Rassure-toi, lui dit le prêtre, tu m'as rendu un grand service; voilà cent ans que je viens ici chaque soir pour célébrer la messe sans pouvoir trouver personne pour me la servir. Maintenant je vais rentrer en grâce près de Dieu, et nous nous reverrons un jour au paradis. »

Cette histoire m'avait fait une vive impression dans mon enfance, puis les années en avaient effacé le souvenir, et voici que je la retrouve ce soir au fond de la Bretagne.

Toutes ces traditions populaires ont germé en même temps sur le sol de nos provinces; le *gwerz* du *Seigneur Nann* est le frère de notre chanson

du *Roi Renaud;* les détails et la couleur ont changé seulement sous l'influence des climats et des terroirs. Nos contes et nos chants lorrains sont empreints d'un réalisme plus dur et un peu vulgaire; on y trouve moins le sentiment religieux et résigné, la poésie délicate et mystique qui distingue ceux de ce pays-ci. L'idéal et le rêve y entrent à de moindres doses; mais le fond est pareil, et tous tant que nous sommes, nous avons été bercés par les mêmes berceuses, amusés avec les mêmes contes de fées ou de revenants. C'est ainsi que le bleu promontoire du cap Fréhel ressemble de loin à l'extrême pointe bleuissante de mon Argonne et me donne ce soir l'illusion du temps où, tout enfant, dans la pénombre de la cuisine éclairée seulement par le brasier, j'écoutais, avec la chair de poule sur tout le corps, l'histoire de la paysanne qui voit à la brune les âmes du purgatoire trembloter comme de petites flammes dans l'eau sombre du *routoir* plein de chanvre...

Excursion à Dinan. — On m'a conseillé d'y aller par la route de terre et d'en revenir par la

Rance; j'ai suivi ce conseil d'autant plus docilement que le temps s'est tout à fait gâté.

Il vient de tomber un grain, et je me suis réfugié dans l'intérieur de la voiture de Dinan. Je m'y suis trouvé en compagnie d'un colossal Anglais, qui ne sait que faire de ses jambes, et de deux sœurs de Saint-Vincent, portant sur leurs genoux le gros sac noir qui contient tout leur bagage. L'averse fouettait violemment les vitres. Au moment où, la patache étant bâchée, on s'apprêtait à partir, une voyageuse en retard a ouvert précipitamment la portière, a fermé son en-tout-cas ruisselant et s'est jetée dans le coin qui faisait face au mien. J'ai d'abord été aveuglé par le tourbillonnement des jupes humides et par une pluie de gouttelettes que la dame secouait derrière elle; puis le conducteur à appliqué un coup de fouet aux deux chevaux, et la voiture s'est mise à rouler.

Tandis que chacun se taisait, j'ai pu examiner ma voisine. Une Parisienne à coup sûr; cela se voyait à l'élégante harmonie de sa toilette, aux mains finement gantées et au choix de la coiffure, composée d'une simple toque noire autour de la-

quelle s'enroulait un voile de crêpe lisse; jeune encore, mais entrant dans cette saison dorée qui est le plein été des Parisiennes et qui va de trente à quarante ans; veuve probablement, car sa toilette est un parti pris de noir, avec un col plat et une cravate de dentelle; jolie et distinguée; un léger embonpoint, ou plutôt la rondeur pulpeuse et appétissante d'un beau fruit qui est juste à point et bien en chair; un teint clair, une peau fine où le sang afflue et qui rougit à la moindre émotion; deux grands yeux cernés, très ouverts, à l'expression à la fois triste et étonnée, dont les prunelles ont la transparence et la couleur de la mer; le front haut, bordé par deux bandeaux de cheveux châtains qu'on a essayé de plaquer sur les tempes, mais dont la crêpelure résiste et se rebelle; le nez long aux lignes bien arrêtées indiquant une volonté très ferme; la bouche aux lèvres rouges se retroussant parfois d'un seul côté avec une singulière expression de malice; en somme, une physionomie très mobile, spirituelle et originale. Rien d'une demi-mondaine, pas le moindre maquillage, ni le moindre frison; beaucoup de naturel et une tenue

correcte, arrêtant de prime abord les soupçons peu charitables que fait naître chez nous autres hommes une jolie femme qui voyage seule. Elle s'est aperçue de l'examen auquel je me livrais ; ses lèvres ont ébauché cette moue en retroussis dont j'ai parlé tout à l'heure, puis elle a tiré de son petit sac de voyage un roman anglais et s'est mise à lire.

La voiture continuait à rouler au milieu d'un pays coupé d'arbres et semé de métairies. Je ne suis pas très causeur de ma nature, et l'attitude de ma voisine ne m'encourageait pas à engager la conversation. La pluie avait cessé, je me suis penché à la fenêtre et j'ai regardé le paysage.

De temps en temps mes yeux se tournaient hypocritement vers mon vis-à-vis, et deux ou trois fois je me suis aperçu que, par-dessus son livre, elle m'étudiait de son côté à la dérobée.

Au moment où nous approchions de Dinan, le pays s'est accidenté et a offert aux regards des sites d'une sauvagerie charmante : des ressauts de terrains dévalant tout à coup dans des vallées profondes par des pentes rapides et boisées, et au

fond des prairies sinueuses, d'un vert intense. Ma voisine s'est accoudée à la portière, en poussant un oh ! d'admiration, mais elle s'est gardée de me communiquer ses impressions, et nous sommes arrivés dans les rues caillouteuses de Dinan sans avoir échangé une parole.

La voiture s'est arrêtée près d'une place plantée de tilleuls, dont la statue de Du Guesclin, en costume de troubadour, fait le principal ornement. J'ai pris ma valise, et je me suis éloigné, non sans regarder une dernière fois la jolie voyageuse. Elle s'en est aperçue, et, désirant sans doute échapper à ma curiosité indiscrète, elle a hâté le pas, puis elle a disparu au tournant d'une rue. J'ai flâné pendant quelques minutes et me suis mis en quête d'un hôtel. On m'a indiqué l'hôtel de Bretagne. Au moment où j'entrais dans le vestibule, je me suis trouvé face à face avec ma compagne de voyage. Nous étions immobiles tous les deux sur le seuil du bureau désert, tenant chacun notre valise à la main et ayant l'air aussi embarrassés l'un que l'autre. La dame a souri, j'ai salué, et une servante qui nous avait vus a été appeler la maîtresse de l'hôtel.

— Madame et monsieur veulent une chambre? s'est écriée l'hôtesse en nous accueillant d'un sourire banal. Catherine, montez les valises !

En même temps, elle donnait des instructions à la bonne sur le choix des chambres. Comme j'étais plus pressé de visiter Dinan que de savoir à quel étage on me casait, j'ai salué de nouveau et je suis sorti.

Après Luxembourg, Dinan est certainement la petite ville la plus délicieusement située et la plus curieuse que j'aie rencontrée. Je doute qu'elle plaise beaucoup aux gens qui prisent surtout la propreté flamande et la rectitude des lignes; mais pour les poètes et les paysagistes, c'est une bonne fortune qu'une ville pareille. Les rues sont noires et tortueuses, les maisons mélancoliques et peu confortables; mais que de coins intimes et curieux, quelle situation originale !

Le promontoire de granit sur lequel Dinan est bâti s'avance au-dessus de la vallée de la Rance comme un balcon surplombant sur un abîme de verdure. A chaque instant, l'œil est amusé par une surprise : tourelles en cul-de-lampe soudées à

l'angle d'une maison, arceaux dentelés d'un couvent ou d'une église, vieilles portes de pierre découpant sur la perspective d'une rue le cintre de leur baie massive, sveltes flèches élançant leurs aiguilles jumelles du milieu d'un groupe d'arbres. Çà et là, par des huis entre-bâillés, on entrevoit de sombres intérieurs du XVIe siècle, ou un commencement de cloître en ogive dont la solitude somnolente vous fait rêver, et deux pas plus loin on tombe sur une halle noire, humide, où des poissons et des légumes sont étalés en désordre, près d'une fontaine verdie d'où l'eau s'égoutte avec un bruit mélancolique. J'ai visité les deux églises, le château fort et la tour de la reine Anne, puis je suis descendu vers la Rance par l'étrange rue de Jerzual.

Cette rue, ou plutôt ce ravin, qui va de la ville à la rivière, vaut seul le voyage. Le faubourg de Jerzual est resté ce qu'il devait être au XVe siècle : un long couloir bordé d'antique maisons ventrues et lézardées, dont les étages supérieurs s'avancent l'un vers l'autre, projetant en plein midi une ombre crépusculaire sur la chaussée que coupe par le milieu une rigole destinée à recevoir les eaux

pluviales. A mi-chemin, un gros bastion, dernier débris des remparts de Dinan, barre la rue et encadre dans l'ouverture de sa baie ogivale une bizarre perspective de façades bossuées et croulantes, qui paraissent avoir peine à se tenir debout ; cela ressemble de loin à une dégringolade de masures titubantes et prises d'ivresse. Au fond de rez-de-chaussée en contre-bas, obscurs comme des caves, des enfants grouillent demi-nus, des marins vident des pichets de cidre autour des tables boiteuses, de vieilles femmes marmonnent accroupies dans des attitudes somnolentes. Parfois, de la lucarne d'un grenier sort tout à coup un bouquet de géraniums ponceau ou une touffe d'œillets cramoisis, et cette note rouge au milieu de cette noirceur et de cette vétusté éclate avec une intensité étonnante. Au bas du ravin, la rue tourne autour d'une tannerie et s'ouvre si brusquement sur le quai de la Rance, qu'on recule tout ébloui.

Le quai aux façades blanches est ruisselant de soleil; la Rance, lumineuse, est couverte de barques et de bateaux de plaisance; la haute colline d'en face étale sur ses flancs des parcs ombreux et des

maisons de campagne ; reliant les deux versants escarpés, le viaduc de Dinan mire dans l'eau brune ses sveltes et puissantes arches de granit.

Encore aveuglé au sortir du ténébreux ravin de Jerzual, je ne vois d'abord les choses qu'en masse ; puis, mes yeux s'habituant peu à peu à la pleine lumière, je reconnais à deux pas de moi la jolie voyageuse du courrier de Dinan. Nos regards se croisent, et nous ne pouvons nous empêcher de rire.

— C'était écrit ! dit-elle gaiement.

— Permettez-moi, madame, de m'en féliciter.

— Quel beau pays ! continue-t-elle sans avoir l'air de prêter attention au compliment.

— Monsieur et madame désirent-ils faire une promenade sur la Rance ? demande un marin à la face réjouie, qui rôde autour de nous.

— Très volontiers, si madame y consent, dis-je en consultant des yeux ma voisine.

L'offre est séduisante, la barque est là toute parée et se balançant dans les remous de la rivière. La dame relève vers nous son regard franc et ouvert. Mon air sérieux et la mine joviale du loueur de

barques la rassurent sans doute, car, après un moment d'hésitation, elle fait un petit geste qui peut se traduire par : Ma foi, tant pis ! après tout, en voyage, il y a des libertés honnêtes qu'on peut prendre.

— Eh bien, soit ! murmure-t-elle en souriant.

Je l'ai aidée à passer dans le bateau, tandis que le marin détachait la corde, et j'ai dit à ce dernier de nous conduire jusqu'à Lehon.

Le bateau remontant la Rance a filé sous les hautes arches du viaduc. L'inconnue s'était d'abord assise sur le banc du milieu, et moi en face d'elle au gouvernail ; mais j'ai toujours été d'une maladresse insigne et je virais à droite quand il fallait tourner à gauche, de sorte que le bateau allait tout de travers.

— Vous n'y entendez rien ! s'est-elle écriée vivement.

Et, échangeant sa place contre la mienne, elle s'est emparée du gouvernail.

A partir de ce moment, tout a marché à souhait.

Le bateau glissait sans secousse sur l'eau brune, entre deux talus ombragés de grands peupliers.

L'heure était charmante. Le soleil déjà bas dardait ses flèches obliques à travers le châtaigneraie qui couvre la colline de droite. La Rance, très encaissée, fait en cet endroit des coudes très brusques ; à chaque instant son cours semblait barré par les rochers verdoyants de l'une ou de l'autre rive, et à chaque coude c'étaient de nouvelles surprises : murailles de granit à pic, magnifiques châtaigneraies étendant leurs branches centenaires au-dessus de l'eau assombrie, villas accrochées comme des nids au-dessus des futaies.

Notre entretien se bornait à un échange d'exclamations admiratives. Nous étions tout occupés à savourer silencieusement la fraîcheur de ces feuillées d'un vert presque noir. Ma voisine s'était dégantée et trempait ses mains dans le courant avec une joie enfantine.

A Lehon, nous avons mis pied à terre pour visiter les ruines du prieuré, sous la conduite d'une vieille sexagénaire, qui bavardait dans un patois à peine intelligible. L'église de l'abbaye déchiquetait sur le ciel les arcatures de son portail lézardé et la voûte effondrée de sa nef. Des sureaux géants et

des fuchsias avaient poussé dru sur le sol où, au dire de la vieille, reposaient les ossements des Beaumanoir. L'inconnue s'est agénouillée parmi l'herbe et s'est cueilli un bouquet de fleurs sauvages, puis, après avoir remercié la bonne femme, nous avons été retrouver notre bateau.

Le retour a été encore plus charmant que l'aller. Nous étions mollement baignés de silence et de fraîcheur. Notre solitude n'était troublée que par le passage de quelques paysannes à demi entrevues entre les verdures du chemin de halage. Le bateau filait parmi des nénufars étalant à fleur d'eau leurs feuilles rondes et leurs blanches roses épanouies.

— Ah! s'est écriée joyeusement ma voisine en se penchant pour arracher une longue tige fleurie, voici les nénufars. Je savais bien qu'il devait y en avoir dans cet endroit de la Rance!

— Pourquoi? Êtes-vous déjà venue ici?

— Non, mais je connaissais le site pour en avoir vu la description dans un roman de miss Rhoda Broughton. Avez-vous lu *Good bye, sweetheart?*

J'ai répondu négativement et j'ai ajouté :

— Vous aimez les romans anglais, madame?

— J'aime ceux de miss Broughton; je les trouve bien plus vivants et plus vrais que ceux de Ouida, bien plus passionnés et moins prêcheurs que ceux de George Eliot. Quand je lis un roman, je veux que l'auteur me charme ou m'émeuve, et non pas qu'il cherche à me prouver quelque chose. Je veux que son livre soit un morceau de nature coupé dans le vif.

— Vous êtes *naturaliste?*

— Moi? Je ne suis rien... qu'une ignorante. Quant aux romanciers *naturalistes*, ils ont un parti pris de grossièreté qui me gâte toutes leurs qualités.

— Cependant ce sont des observateurs très attentifs, des analystes très minutieux.

— Analystes tant que vous voudrez, mais leur analyse s'arrête à l'écorce des choses et ne pénètre jamais jusqu'au cœur.

— Soit, mais ils décrivent ce qu'ils voient, et ils ont un remarquable talent de coloristes.

— Ils en abusent; je les trouve curieux, étranges, mais ils ne me passionnent pas. Je les lis à petites doses, et je n'ai jamais envie de les relire.

— Vous préférez relire *Manon Lescaut?*

— Oui certes, ou même le roman de miss Broughton dont je vous parlais. Lisez *Good bye, sweetheart* (1), vous y trouverez une peinture de Dinan qui vaut toutes les descriptions de vos naturalistes. Les héroïnes de miss Broughton, encore qu'elles se ressemblent un peu toutes, sont des êtres bien vivants, ayant non seulement de la chair et du sang, mais aussi de l'esprit et du cœur..., en un mot, de vraies femmes, a-t-elle ajouté en riant, ni anges ni bêtes, mais tenant des deux.

— En effet, ai-je repris, les gens de l'école naturaliste sont très forts et très savants, mais ils manquent d'une qualité essentielle, le naturel. C'est là que le bât les blesse.

— A mon avis, ils laissent à désirer encore par un autre point : il leur manque ce je ne sais quoi qui est pour un livre ce que le levain est pour la pâte. Appelez cette chose mystérieuse du nom que vous voudrez, âme, idéal, souffle poétique; sans elle, les œuvres les plus habilement faites sont lourdes, compactes et de digestion difficile.

(1) Une traduction de ce roman sous le titre [*Adieu les amoureux!* a été publiée récemment en France.

Tout en causant, nous étions revenus à notre point de départ.

Le soleil couchant prenait le quai en écharpe et noyait la vallée dans une rougeur lumineuse. Il y avait des traînées d'or sur la Rance, d'éclatants reflets roses sur les façades blanches et sur les vitres. Dans cette atmosphère empourprée, les marchandises empilées sur le port, les treuils, les voiles et les mâts des barques, les silhouettes des passants se détachaient avec un relief puissant. On se serait cru en face d'un tableau de Claude Lorrain.

Nous sommes remontés à Dinan par les rampes boisées qui conduisent à la place de la Duchesse-Anne. A mesure que nous nous élevions, nous embrassions dans son ensemble une plus large portion de la vallée :—le viaduc allongeant sur l'eau l'ombre démesurée des arches, les anciens remparts, les collines feuillues, la Rance sinueuse,—et nous admirions ce délicieux coin de terre où les tons gris du granit, la couleur brune de l'eau, le vert foncé des arbres se fondent si merveilleusement. Nous ne pouvions nous arracher à cette contemplation. Il

faisait déjà nuit et le dîner était commencé quand nous sommes entrés dans la salle à manger de l'hôtel.

A table, nous avons été séparés par toute une rangée de commis voyageurs ; mais après dîner, nous nous sommes retrouvés dans le bureau de l'hôtel. Nous étions fatigués et nous avions hâte de regagner nos chambres.

— Catherine, a crié l'hôtesse, conduisez monsieur et madame au 19 et au 20 !

Catherine a pris deux bougies, et nous l'avons docilement suivie à travers les escaliers et les couloirs. Elle s'est arrêtée à l'extrémité d'un corridor, a ouvert une chambre communiquant avec une pièce voisine, dont on apercevait la porte entrebâillée dans la pénombre, puis, posant les deux bougies sur une table :

— Voici la chambre de madame, a-t-elle dit. Celle de monsieur est à côté.

Et elle a montré la petite porte de communication.

— Comment ! s'est écriée mon inconnue courroucée, vous nous avez logés dans le même appartement ?

— Monsieur et madame ne sont donc pas ensemble? a répliqué la servante en ouvrant de grands yeux. Dame, on l'a cru en bas en vous voyant arriver tous les deux en même temps.

— Donnez une autre chambre à monsieur.

— Impossible, madame, tout est plein; il n'y a plus que ces deux pièces de libres. Du reste, a-t-elle ajouté avec un imperceptible sourire, monsieur sera très bien dans la chambre voisine, et la porte peut se fermer au verrou du côté de madame.

Là-dessus, pour couper court à toute hésitation, elle s'est esquivée et nous a laissés en tête-à-tête.

Je n'ai pu m'empêcher de rire, tandis que la dame fronçait le sourcil.

— A-t-on jamais vu! murmurait-elle en tambourinant sur le marbre de la cheminée; c'est ridicule!

— Madame, ai-je protesté un peu confus, je suis désolé de ce malentendu; mais rassurez-vous, je vais me retirer dans ma chambre, et j'en jure par les cendres des Beaumanoir qui dorment à l'abbaye de Lehon, je m'y tiendrai coi et n'y ferai pas plus de bruit qu'eux.

Elle a haussé les épaules ; j'ai pris humblement mon bougeoir et j'ai gagné la pièce contiguë. A peine avais-je fermé la porte que, cric ! crac ! j'ai entendu la dame qui poussait les verrous d'une main nerveuse.

— Elle ne se fie pas trop à ma parole, ai-je pensé en ouvrant ma valise et en inspectant mon lit. Allons, ce que j'ai de mieux à faire, c'est de me coucher et de dormir.

Tout en me tenant ce discours, je me sentais éveillé comme une nichée de souris. Je songeais à notre tête-à-tête de la Rance, je revoyais ce joli bras blanc de l'inconnue plongeant dans la rivière, et j'avais beau penser aux nénufars ouvrant à fleur d'eau leurs roses assoupies, cela ne parvenait pas à me calmer. J'entendais la voyageuse aller et venir dans la pièce voisine, ouvrir une fenêtre, remuer un fauteuil. Mes oreilles devenues très fines percevaient des froissements d'étoffe, la chute des épingles à cheveux sur le marbre de la cheminée. J'éprouvais des sensations analogues à celles de Jean-Jacques, passant pour la première fois la nuit sous le toit de Mme de Warens.

Décidément, non, il n'y avait pas moyen de dormir avec ce fourmillement des nerfs et cette galopade de mon imagination battant la campagne. J'ai allumé un cigare, et j'ai ouvert la fenêtre qui donnait sur la place déjà enténébrée. Les vitres du café de l'hôtel jetaient seules des taches lumineuses sur le trottoir obscur. Un détachement de chasseurs est passé sonnant la retraite ; j'ai entendu la cadence des pas lourds s'éloigner dans la rue voisine et les clairons résonner plus faiblement du côté des remparts ; puis la place est redevenue déserte et silencieuse. Il n'y avait plus de vivant que le ciel, où palpitaient des milliers d'étoiles. Un léger frôlement d'étoffe m'a fait détourner la tête, et je me suis aperçu que ma voisine était aussi à sa fenêtre. Je distinguais dans l'ombre sa figure encapuchonnée dans un capulet blanc sous lequel ses grands yeux brillaient.

— Bonsoir, madame ! ai-je murmuré timidement.

— Bonsoir, monsieur, a-t-elle répondu d'une voix radoucie.

— L'odeur du cigare ne vous gêne pas ?

— Non, je la supporte..., à distance.

Il y avait dans l'intonation de sa voix une intention malicieuse; sa bonne humeur lui était revenue depuis que les verrous avaient été tirés.

— La nuit est si belle que je ne sens plus ni fatigue ni envie de dormir, a-t-elle repris.

— Ni moi, je vous assure! Je pensais à la Rance, où on était si bien.

— Oui, cette promenade a été charmante. J'ai le cœur gros en songeant que demain je serai loin de ce délicieux pays.

— Vous quittez Dinan?

— Oui.

— Mais vous resterez en Bretagne?

Elle n'a rien répondu à cette demande indiscrète, et j'aurais dû imiter sa réserve; mais j'étais parti; le souvenir de notre promenade, le silence de la place, cette belle nuit pleine d'étoiles, ces beaux yeux qui luisaient sous le capulet, tout cela me montait la tête et me rendait ridiculement sentimental.

— Dites-le-moi! ai-je repris d'un ton suppliant.

Elle m'a regardé d'un air étonné:

— Et pourquoi, s'il vous plaît?

— Parce que, ai-je continué sur le même ton lyrique, j'espère que nous nous rencontrerons encore, quelque part, là où il y aura de claires eaux et de beaux arbres, et que nous y recommencerons cette promenade qui me laisse un si doux souvenir.

— Non, a-t-elle répliqué en secouant la tête; il y a un proverbe qui est très vrai : « On ne rêve pas deux fois le même rêve. » Nous avons passé un bon après-midi; tenons-nous-en là. Les meilleures joies de ce monde sont celles qu'on ne fait qu'effleurer du bout des lèvres; il faut les goûter comme un vin capiteux et ne jamais vider le verre jusqu'au fond.

— Je boirais pourtant encore volontiers quelques gorgées de ce vin-là!

— Vous auriez tort! a-t-elle répondu d'une voix grave.

Il y avait dans le son de sa voix quelque chose de si sérieux, de si profondément triste et désillusionné, que j'ai senti que je venais de réveiller en elle une mystérieuse douleur. Il m'eût semblé cruel de continuer à *flirter* au risque de poser le doigt sur une blessure mal fermée, et j'étais déjà résolu

à en rester là, quand elle a clos la conversation en murmurant :

— Adieu, monsieur, et bon voyage !

— Bonsoir, madame ! me suis-je écrié.

Mais elle avait déjà fermé sa fenêtre.

J'en ai fait autant, et je me suis couché. Le sommeil est venu tard et difficilement. Quand je me suis éveillé, le soleil inondait la chambre. Un profond silence régnait encore dans la pièce voisine. Je me suis habillé en hâte et sans bruit. Au moment où j'achevais ma toilette, j'ai enfin entendu marcher de l'autre côté de la cloison. On a tiré les verrous et on a frappé discrètement.

— Entrez ! ai-je dit, non sans un singulier battement de cœur.

Désenchantement ! C'était la servante de l'hôtel ; elle souriait d'un air sournois et tenait à la main un petit paquet enveloppé dans un journal.

— Cette dame est déjà levée ? ai-je demandé en rougissant.

— Elle est partie, monsieur, partie il y a une heure par la voiture de Caulnes, et en partant elle m'a remis ce livre pour monsieur.

J'ai déployé le journal et j'ai ouvert le livre ; c'était le roman de miss Broughton : *Good bye, sweet-heart!*

Je suis redescendu par la rue de Jerzual pour prendre le bateau de Saint-Malo. Arrivé sur le quai, j'ai étouffé un soupir en songeant à la promenade de la veille. Le loueur de barques était justement là. Il m'a reconnu et m'a salué d'un large sourire, tandis que ses yeux étonnés cherchaient à côté de moi la jolie dame en noir.

A onze heures, le bateau est parti, encombré d'Anglaises, de séminaristes et de paysannes. J'étais monté sur la plate-forme, je regardais le paysage et je songeais mélancoliquement à mon inconnue.

Pendant que le bateau descendait la Rance, je la remontais en pensée, je revoyais les châtaigneraies, les ruines fleuries de Lehon et surtout les grands yeux étonnés et brillants de la dame en noir. La légère trépidation de la machine, le clapotement des roues me berçaient doucement et me plongeaient dans une demi-somnolence à travers laquelle les sites des deux rives passaient comme

les images d'un rêve. Le capitaine, accoudé à la balustrade de la plate-forme, jetait de brefs commandements, que répétait après lui la voix glapissante d'un petit mousse accroché à une échelle. J'entendais murmurer autour de moi de jolis noms de villages et de châteaux, *Lande boulou*, *la Forestrie*, *la Souaitié*, *Saint-Suliac*... La Rance tantôt se tordait dans un couloir de granit, tantôt s'élargissait comme un lac. De temps en temps une ondée tombait, le pont se couvrait de parapluies, le paysage disparaissait dans la brume; puis, le grain passé, le ciel redevenu bleu, tout s'ensoleillait de nouveau. Et toujours, à travers l'averse ou dans le flamboiement du soleil, je revoyais la figure originale et charmante de mon inconnne. C'est ainsi que j'ai gagné Saint-Malo, puis Dinard.

Quand je suis rentré à Saint-Énogat, le crépuscule tombait, la cloche du dîner venait de sonner. J'ai retrouvé la table d'hôte telle que je l'avais laissée. *La Ruminante* attendait les plats avec le même sourire silencieux et les mêmes airs penchés. *L'Affable* étudiait le menu avec deux de ses « chers enfants » penchés à sa droite et à sa

gauche. On a parlé de Dinan, et moi, encore plein de mon sujet, j'ai demandé aux Anglais s'ils connaissaient le roman de miss Broughton, où la petite ville est si fidèlement peinte. *Innocent* l'avait lu, ainsi que *Dorothée*, et celle-ci a déclaré que le roman était « très pittoresque. » C'est son mot favori. Elle l'applique à tout; qu'il s'agisse d'une église, d'un paysage ou d'un livre : « Pittoresque ! très pittoresque ! » Et elle dit cela avec une voix de gorge, un accent saccadé et une mine sérieuse, qui sont d'un effet très comique.

Des romans de miss Broughton, la conversation a glissé par une pente toute naturelle sur les romanciers et les poètes de l'Angleterre. On a parlé de Keats, de Byron et des *lakistes*. Il faut rendre cette justice aux Anglais, qu'ils connaissent leur littérature nationale bien mieux que nous ne connaissons la nôtre. Dans une table d'hôte française où seraient rassemblés des voyageurs pris au hasard, quelqu'un qui mettrait l'entretien sur André Chénier, Alfred de Vigny ou Brizeux risquerait neuf fois sur dix de tomber sur des gens auxquels il aurait l'air de parler hébreu. Les Anglais, au con-

traire, ont lu tous leurs poètes, même ceux de deuxième ou de troisième ordre. Comme je racontais que *Rob-Roy* et *Childe-Harold* avaient fait la joie de ma dernière année de collège, *Innocent* a dit avec un sourire légèrement dédaigneux :

— Chez nous, on ne les lit plus guère, même au collège. On aime encore Tennyson ; mais nos poètes favoris, à nous autres, ce sont Shelley, Browning et Swinburne.

J'avoue que j'ai étonné de l'aplomb avec lequel il m'affirmait cela. Qu'on goûte Tennyson, cela me paraît tout naturel; l'auteur d'*Elaine* et d'*Enoch Arden,* bien qu'il soit légèrement précieux, a des côtés tendres qui doivent toucher de jeunes imaginations ; mais Browning et surtout Swinburne, cela me confondait.

— J'avais toujours entendu dire, ai-je répliqué, que vous autres Anglais, vous vous voiliez la face en parlant de Swinburne, qui est un imitateur de notre Baudelaire ; il a le même genre de talent subtil, laborieux et malsain que l'auteur des *Fleurs du mal;* comme lui, il a extrait une poésie maladive des éléments les moins purs, et il a analysé

minutieusement les instincts mauvais, les curiosités perverses d'une époque de décadence.

— Il est vrai, a insinué *L'Affable*, que M. Swinburne est un peu cynique.

La Ruminante, suivant son habitude, ne soufflait mot; mais à ses sourires sardoniques, à ses regards coulés obliquement, à ses froncements de sourcils, on devinait que notre conversation l'intéressait et qu'elle n'en perdait pas une parole.

— Je comprends, ai-je continué en m'échauffant, je comprends l'attraction qu'exerce Shelley; c'est un lyrique qui a des audaces de Titan, et sa hardiesse exaltée doit entraîner des esprits enthousiastes et juvéniles; mais Swinburne est le virtuose du pessimisme; il exécute flegmatiquement des variations très savantes sur des thèmes horribles ou répugnants. C'est un poète qu'on peut goûter quand on est blasé, désillusionné, vieilli, mais non quand on est dans la pleine effervescence de la jeunesse!

J'achevais à peine, lorsque tout à coup *La Ruminante* a tressailli, et d'une voix douloureusement flûtée, les yeux levés au ciel, les lèvres imprégnées

de regrets amers, elle a murmuré avec un fort accent britannique :

— Aujourd'hui, monsieur, il n'y a *plous* de jeunes gens !

C'était si inattendu, que pendant quelques secondes chacun est resté bouche bée, et un solennel silence a plané sur la salle à manger. Puis *Dorothée* s'est tournée brusquement vers l'épagneul noir et l'a interpellé : *Tchârless !* d'un ton qui signifiait : Hein ! qu'en dis-tu ?

Pendant ce temps, la vieille dame, ayant reposé sa tête sur son épaule, avait repris sa moue ruminante ; elle levait des yeux blancs vers le plafond, et son douloureux hochement de tête, accompagné d'un sourire désillusionné, semblait répéter :

— Non, il n'y a *plous* de jeunes gens !

Le jour du départ est arrivé ; comme dans la chanson populaire,

> Le cheval blanc est à la porte,
> Sellé, bridé, prêt à partir.

L'omnibus stationne devant le perron de l'hôtel et on y charge nos bagages.

Dorothée, sanglée dans sa ceinture de cuir, chaussée de ses bottes de sept lieues et le chapeau mousquetaire sur la tête, part avec *Charles* pour une course à pied jusqu'à Saint-Briac ; en passant devant la voiture, elle nous envoie en guise d'adieu son guttural *bonjou !*

Innocent, le teint frais et la boutonnière empanachée, est venu nous souhaiter bon voyage.

L'Affable lui-même a refusé une promenade avec *ses* enfants pour être là quand nous partirions. Il a presque les yeux mouillés ; ce serait touchant s'il n'en usait de même chaque fois qu'un commensal quitte l'hôtel. Le départ des voyageurs est dans sa vie désœuvrée un événement, comme jadis l'arrivée de la diligence dans une petite ville. Et puis, peut-être songe-t-il avec une certaine terreur que, plus le nombre des commensaux ira diminuant, moins le menu du dîner sera copieux. Il y a quelque chose de cette préoccupation anxieuse dans le regard humide qu'il nous jette avec sa dernière poignée de main.

Du haut d'une fenêtre du premier, *La Ruminante* assiste au départ, mais elle reste impassible. Ses

lèvres sont closes, sa tête est posée sur son coude ; les yeux tournés vers la mer, elle semble chercher dans les nuages le pays idéal où « il y a encore des jeunes gens. »

Et maintenant adieu au jardin tout embaumé de résédas, à la plage tranquille et hospitalière dans son encadrement de rochers, à la mer qui étend là-bas sa nappe bleuissante ! Les chevaux font tinter leurs grelots, le conducteur fait claquer son fouet, l'omnibus aux vitres frissonnantes contourne le petit cimetière, et Saint-Énogat disparaît derrière nous.

FIN

TABLE

TOUTE SEULE

I. Chez l'Huissier. 1
II. L'Abbé. 21
III. Le Départ. 41
IV. Lectures pieuses. 59
V. Le Chapitre des tentations. 81
VI. Double Méprise. 101
VII. Le Qu'en dira-t-on. 119
VIII. La Dernière Chanson. 135
IX. La Maison de santé. 155
X. Pascal. 181

UN MIRACLE 203

SAINT-ÉNOGAT 241

SOUVENIRS D'UNE PLAGE BRETONNE

Paris. — Imp. Ve P. Larousse et Cie, rue Montparnasse, 19

This book should be returned to the Library on or before the last date stamped below.

A fine of five cents a day is incurred by retaining it beyond the specified time.

Please return promptly.

DUE